



**HAL**  
open science

# Contribution à une analyse psychomécanique de la détermination zéro en anglais contemporain

Florent Moncomble

► **To cite this version:**

Florent Moncomble. Contribution à une analyse psychomécanique de la détermination zéro en anglais contemporain. Linguistique. Université du Littoral Côte d'Opale, 2008. Français. NNT: . tel-04101055

**HAL Id: tel-04101055**

**<https://univ-artois.hal.science/tel-04101055>**

Submitted on 19 May 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License





*A Ruth, Killian et Claire*

## REMERCIEMENTS

Que M. Nigel Quayle reçoive ici l'expression de toute notre gratitude pour l'intérêt qu'il a porté à notre travail tout au long de ces années, ainsi que pour la patience dont il a su faire preuve à notre égard à des moments où le cours de notre recherche a pu se trouver perturbé. Les rencontres et les échanges réguliers avec M. Quayle, ainsi que l'écoute qu'il nous a accordée, nous ont été précieux dans l'élaboration de cette thèse.

Nos remerciements vont également à M. Carl Vettters, dont la co-direction, intervenue alors que notre recherche était déjà engagée, a été l'occasion d'enrichir notre démarche de la découverte d'autres auteurs et d'autres problématiques.

Ce travail a aussi bénéficié des conseils de Mme Laurence Paris-Delrue et Mme Natalie Kübler, ainsi que de conversations tenues lors de congrès et de colloques, notamment avec Mme Geneviève Girard, M. Paul Larreya, M. Gérard Deléchelle.

Que soient aussi remerciées les équipes des UFR de Langues Vivantes Etrangères de l'ULCO et de l'Université d'Artois, qui nous ont accueilli successivement avec chaleur et bienveillance pour nos premières années d'enseignement supérieur et de recherche.

Ce travail n'aurait pas été possible sans le soutien et la patience de notre compagne Ruth, qui nous a inspiré, accompagné et encouragé pendant toutes ces années.

Nous remercions enfin nos parents et beaux-parents pour leur dévouement et leur compréhension, ainsi que la famille et les amis qui nous ont, sous une forme ou une autre, apporté leur aide ou leur soutien moral : Xavier, Philippe, Cécile, Kevin, Melanie, Michaël, Corinne, Ahmed, Yannick, Yves, Juliette, Susan, Gerald et tous les autres...

# TABLE DES MATIERES

## VOLUME I

<b>Corpus : abréviations utilisées</b> .....	<b>11</b>
<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>15</b>
<b>1. ETUDES ANTÉRIEURES</b> .....	<b>25</b>
<b>1.1. L'article zéro comme absence d'article : les écueils d'une approche taxinomique</b> .....	<b>25</b>
<b>1.1.1. Une première définition de la définitude</b> .....	<b>26</b>
<b>1.1.2. La « définitude incorporée » des noms propres</b> .....	<b>29</b>
<b>1.1.3. Le nom commun sans article : définitude maximale ?</b> .....	<b>31</b>
<b>1.1.4. Absence d'article et « généralité »</b> .....	<b>38</b>
<b>1.1.5. Absence d'article, spécificité et contexte</b> .....	<b>45</b>
<b>1.1.6. Les raisons d'un échec</b> .....	<b>46</b>
<i>1.1.6.1. Une approche comparatiste</i> .....	<i>47</i>
<i>1.1.6.2. La confusion des critères de reconnaissance</i> .....	<i>48</i>
<i>1.1.6.3. Une terminologie approximative</i> .....	<i>48</i>
<i>1.1.6.4. Conclusion</i> .....	<i>54</i>
<b>1.2. Vers une systématisation</b> .....	<b>55</b>
<b>1.2.1. Christophersen</b> .....	<b>55</b>
<i>1.2.1.1. Principes théoriques</i> .....	<i>55</i>
<i>1.2.1.2. Vers un système des articles</i> .....	<i>58</i>
<i>1.2.1.3. Zéro et le générique</i> .....	<i>63</i>
<i>1.2.1.4. Affaire classée ?</i> .....	<i>65</i>
<i>1.2.1.5. Un échec relatif</i> .....	<i>66</i>
<b>1.2.2. Strang : la reconnaissance d'un système ?</b> .....	<b>70</b>
<i>1.2.2.1. Principes théoriques</i> .....	<i>70</i>
<i>1.2.2.2. Application aux articles</i> .....	<i>71</i>
<i>1.2.2.3. Un sentiment d'inachevé</i> .....	<i>72</i>
<b>1.2.3. Quirk &amp; al. : vers une formalisation de l'absence</b> .....	<b>74</b>
<b>1.3. La théorie du « renvoi à la notion »</b> .....	<b>84</b>
<b>1.3.1. Le concept de notion</b> .....	<b>84</b>
<b>1.3.2. Les opérations de détermination</b> .....	<b>91</b>
<i>1.3.2.1. A(N) et l'extraction</i> .....	<i>94</i>
<i>1.3.2.2. THE et le fléchage</i> .....	<i>96</i>

<b>1.3.3. L'article Ø et le renvoi à la notion</b> .....	<b>98</b>
1.3.3.1. <i>Emploi hors situation</i> .....	100
a) Ø + nom singulier .....	101
b) Ø + nom pluriel.....	101
1.3.3.2. <i>En situation</i> .....	102
a) Reprise .....	102
b) Prélèvement et extraction multiple .....	102
1.3.3.3. <i>Autres emplois</i> .....	103
a) Ø et le continu compact.....	103
b) Ø + nom discontinu singulier .....	103
c) Emplois univoques.....	104
d) Charreyre (1991) : les « anaphores nominales séquentielles » .....	105
<b>1.3.4. Discussion</b> .....	<b>107</b>
<b>1.3.5. Autres approches énonciatives de la détermination zéro</b> .....	<b>112</b>
1.3.5.1. <i>Larrea : détermination minimale / détermination maximale</i> .....	112
1.3.5.2. <i>Adamczewski &amp; Delmas : le renvoi à l'extralinguistique</i> .....	115
1.3.5.3. <i>Lapaire &amp; Rotgé : l'article Ø, « présence de... » ?</i> .....	116
<b>2. L'APPORT DE LA PSYCHOMÉCANIQUE À L'ÉTUDE DE LA DÉTERMINATION ZÉRO EN ANGLAIS</b> .....	<b>119</b>
<b>2.1. La théorie psychomécanique de la détermination nominale</b> .....	<b>119</b>
<b>2.1.1. Gustave Guillaume</b> .....	<b>119</b>
2.1.1.1. <i>L'article, signe de la transition du nom en puissance au nom en effet</i> .....	120
2.1.1.2. <i>Article défini et article indéfini</i> .....	125
a) <i>Le</i> , article d'extension .....	125
b) <i>Un</i> , article de relief.....	126
c) La genericité selon Guillaume : l'« extension synthétique » .....	126
2.1.1.3. <i>Evolution et perfectionnement de la théorie</i> .....	127
a) Un système cinétique.....	127
b) Extension, extensité, extensivité, tenseur binaire radical.....	128
2.1.1.4. <i>La double incidence du nom substantif</i> .....	130
a) L'incidence interne du substantif : incidence de langue.....	131
b) L'incidence du nom à l'article : incidence de discours .....	133
<b>2.1.2. Marc Wilmet</b> .....	<b>137</b>
<b>2.1.3. Application de la théorie à la langue anglaise</b> .....	<b>142</b>
2.1.3.1. <i>Le système des articles en anglais : perspective diachronique</i> .....	142
a) L'article défini .....	142
b) L'article indéfini .....	144
c) Emergence et évolution d'un système .....	144
2.1.3.2. <i>Le système des articles en anglais contemporain</i> .....	153
a) Hewson, <i>Article and Noun</i> (1972).....	153
b) Joly & O'Kelly, <i>Grammaire systématique de l'anglais</i> (1990) .....	159
<b>2.2. Le système de l'article zéro en anglais contemporain</b> .....	<b>164</b>
<b>2.2.1. L'article zéro dans la littérature psychomécanique</b> .....	<b>164</b>
2.2.1.1. <i>L'article zéro dans Le problème de l'article (1919)</i> .....	164
a) Les transitions asymétriques .....	164
b) Les transitions incomplètes.....	166

c) Les transitions annulées .....	168
d) Conclusion .....	170
2.2.1.2. <i>Développements postérieurs de la théorie</i> .....	171
a) Article zéro, article de tension III.....	171
b) Article zéro et décatégorisation du substantif.....	173
2.2.1.3. <i>Wilmet : article zéro et refus d’extensivité</i> .....	175
2.2.1.4. <i>Hervé Curat : le nom sans article ne fait pas syntagme</i> .....	177
<b>2.2.2. Le système de l’article zéro en anglais.....</b>	<b>181</b>
2.2.2.1. <i>Hewson, Joly &amp; O’Kelly : dualité de l’article zéro</i> .....	181
a) Hewson : dualité de l’article zéro et système ternaire .....	181
b) Joly & O’Kelly : l’article zéro dans la <i>Grammaire systématique</i> .....	190
c) Bilan critique .....	193
2.2.2.2. <i>Marie-José Lerouge</i> .....	195
a) Les sources .....	195
b) Présentation du modèle .....	197
c) Tension pré-particularisante : transitions annulées en position $\emptyset_1'$ .....	198
d) Tension pré-particularisante : transition incomplète, article $\emptyset_1''$ .....	204
e) Tension dématérialisante : $\emptyset_2$ , transitions asymétriques .....	205
f) Bilan critique.....	206



## VOLUME II

<b>3. L'ABSENCE D'ARTICLE ET L'ARTICLE ZÉRO EN ANGLAIS CONTEMPORAIN .....</b>	<b>211</b>
<b>3.1. Une redéfinition de l'objet d'étude.....</b>	<b>211</b>
<b>3.1.1. Qu'est-ce qu'un marqueur zéro ?.....</b>	<b>211</b>
3.1.1.1. <i>Ellipses, « catégories vides » et constituants zéro .....</i>	<i>213</i>
a) L'ellipse.....	214
b) Constituant zéro / catégorie vide.....	215
3.1.1.2. <i>Le critère de commutation.....</i>	<i>215</i>
<b>3.1.2. Contre les marqueurs zéro.....</b>	<b>219</b>
3.1.2.1. <i>Les marqueurs zéro n'existent pas.....</i>	<i>219</i>
3.1.2.2. <i>Que proposer à la place ?.....</i>	<i>222</i>
a) Des parenthèses vides.....	222
b) Le sens de la construction .....	224
c) $f(x, \dots)$ , marques non-segmentales et relation minimale.....	225
<b>3.1.3. Qu'est-ce que l'article zéro en anglais ?.....</b>	<b>232</b>
3.1.3.1. <i>L'article zéro est-il un marqueur zéro ?.....</i>	<i>232</i>
a) L'article zéro est un marqueur .....	232
b) L'article zéro n'existe pas.....	233
3.1.3.2. <i>Pour une réhabilitation : la question de la référence .....</i>	<i>234</i>
a) Quelques problèmes .....	234
b) La question de la référence : article zéro vs. absence d'article.....	240
<b>3.2. Absence d'article et non-référence .....</b>	<b>244</b>
<b>3.2.1. Les lexies complexes.....</b>	<b>244</b>
3.2.1.1. <i>Introduction.....</i>	<i>244</i>
3.2.1.2. <i>Des unités lexicales .....</i>	<i>246</i>
3.2.1.3. <i>Lexies complexes et non-référence du substantif.....</i>	<i>252</i>
3.2.1.4. <i>Lexies complexes, pré-substantif et absence d'article.....</i>	<i>258</i>
<b>3.2.2. Attributs, appositions et phénomènes connexes .....</b>	<b>267</b>
3.2.2.1. <i>Les « fonctions uniques » .....</i>	<i>267</i>
3.2.2.2. <i>L'expression du devenir .....</i>	<i>270</i>
3.2.2.3. <i>Attribut et pré-substantif.....</i>	<i>271</i>
<b>3.2.3. Les structures en GN + nom propre.....</b>	<b>272</b>
<b>3.2.4. Emplois métalinguistiques .....</b>	<b>281</b>
<b>3.2.5. Absence d'article et référence .....</b>	<b>283</b>
3.2.5.1. <i>Le nom propre.....</i>	<i>283</i>
3.2.5.2. <i>L'« anaphore nominale séquentielle » .....</i>	<i>283</i>
3.2.5.3. <i>Autres syntagmes binaires.....</i>	<i>285</i>
3.2.5.4. <i>Incidence externe et quantification .....</i>	<i>286</i>
<b>3.3. L'article zéro .....</b>	<b>288</b>
<b>3.3.1. Article zéro et référence.....</b>	<b>288</b>
3.3.1.1. <i>Détermination zéro en position sujet .....</i>	<i>288</i>
3.3.1.2. <i>Détermination zéro et postmodification .....</i>	<i>289</i>
3.3.1.3. <i>Détermination zéro et prémodification de discours.....</i>	<i>291</i>
3.3.1.4. <i>Questions de reconnaissance et définition de l'article zéro.....</i>	<i>295</i>

<b>3.3.2. Détermination indéfinie, détermination définie : la place de zéro ?</b> .....	<b>298</b>
3.3.2.1. <i>Un article de première introduction</i> .....	303
3.3.2.2. <i>Un article de reprise ? L'article zéro et la préconstruction</i> .....	305
a) Article zéro et relatives déterminatives .....	306
b) Article zéro et reprise analytique .....	310
c) Article zéro et SN objets d'un verbe à particule .....	315
3.3.2.3. <i>L'article zéro et la « saillance » du référent</i> .....	327
a) Préalable : article zéro et référents mentaux .....	327
b) La saillance : une définition .....	329
c) Exemples d'influences de la saillance sur l'interprétation du SN .....	332
<b>3.3.3. Conclusion provisoire : la place de l'article zéro dans le système des articles..</b>	<b>333</b>
<b>3.3.4. Tout et partie, générique et spécifique</b> .....	<b>340</b>
3.3.4.1. <i>La généralité concerne-t-elle toujours la totalité de la classe ?</i> .....	341
3.3.4.2. <i>La référence à la totalité implique-t-elle la généralité ?</i> .....	344
3.3.4.3. <i>Un cas particulier : la quantification interne du SN</i> .....	346
3.3.4.4. <i>Des cas indécidables</i> .....	353
<b>3.3.5. Détermination zéro, vue en intériorité et aspect imperfectif</b> .....	<b>358</b>
<b>3.4. Conclusion</b> .....	<b>368</b>
<b>4. DE QUELQUES CAS D'APPLICATION</b> .....	<b>372</b>
<b>4.1. La traduction de l'article zéro de l'anglais au français</b> .....	<b>373</b>
<b>4.1.1. La traduction de zéro par zéro : une traduction littérale ?</b> .....	<b>374</b>
4.1.1.1. <i>Zéro = zéro dans les énumérations</i> .....	374
4.1.1.2. <i>Absence d'article et non-référence, le renvoi à la notion</i> .....	377
a) Syntagmes substantivaux attributs et similaires .....	377
b) La traduction des lexies complexes .....	378
4.1.1.3. <i>Conclusion</i> .....	381
<b>4.1.2. La traduction « positive » de zéro</b> .....	<b>382</b>
4.1.2.1. <i>Les données du corpus</i> .....	382
4.1.2.2. <i>La traduction par le défini</i> .....	383
a) Deux généralités équivalentes ? .....	383
b) Généralité et totalité spécifique .....	384
c) Conclusion.....	386
4.1.2.3. <i>La traduction par le partitif</i> .....	386
4.1.2.4. <i>La traduction par l'indéfini</i> .....	388
<b>4.1.3. Conclusion</b> .....	<b>390</b>
<b>4.2. La grammaire des titres de presse et l'article zéro</b> .....	<b>392</b>
<b>4.2.1. Introduction au headlines</b> .....	<b>392</b>
4.2.1.1. <i>Aperçu de la syntaxe des headlines</i> .....	392
4.2.1.2. <i>Un langage à part entière ? Syntaxe d'expression et syntaxe d'expressivité</i> .....	397
4.2.1.3. <i>Les limites de la syntaxe d'expressivité : le cas des articles</i> .....	401
4.2.1.4. <i>Le point de vue de la réception</i> .....	403
<b>4.2.2. Pour l'ellipse : la récupérabilité univoque du déterminant manquant</b> .....	<b>405</b>
4.2.2.1. <i>Introduction</i> .....	405
4.2.2.2. <i>Détermination indéfinie</i> .....	406
a) Facteurs situationnels/culturels.....	406
b) Facteurs co-textuels .....	408

4.2.2.3. Détermination définie.....	410
a) Facteurs co-textuels .....	410
b) Anaphore co-textuelle stricte.....	412
c) Anaphore situationnelle/culturelle stricte.....	414
d) Le cas particulier du discours de la presse : entre anaphore situationnelle et co-textuelle.....	416
<b>4.2.3. Headlines, cohésion « supra-textuelle » et ambiguïté de la récupérabilité.....</b>	<b>421</b>
4.2.3.1. Définition .....	421
4.2.3.2. Le degré de connaissances du lecteur et l'ambiguïté de la récupérabilité.....	422
4.2.3.3. D'autres visages de l'ambiguïté.....	429
a) L'anaphore associative.....	429
b) Appréhension continue ou discontinue.....	429
c) Appréhension totalisante ou partitive.....	430
d) Singulier ou pluriel .....	431
<b>4.2.4. Quand aucune récupération n'est possible .....</b>	<b>431</b>
4.2.4.1. Cas général.....	431
4.2.4.2. Les titres « étiquettes » .....	433
4.2.4.3. Le cas des « nominalisations ».....	434
<b>4.2.5. Conclusion : l'absence d'article sémiologiquement marqué dans les titres de presse est une détermination zéro.....</b>	<b>437</b>
<b>4.3. La détermination zéro dans <i>The Shipping News</i> d'Annie Proulx, de la page à l'écran .....</b>	<b>442</b>
<b>4.3.1. Détermination zéro et perception .....</b>	<b>443</b>
4.3.1.1. Primat de la perception et impressionnisme .....	443
4.3.1.2. Massification et effacement des contours.....	446
4.3.1.3. Détermination zéro et focalisation interne .....	448
<b>4.3.2. Détermination zéro, expression de l'indicible et construction du sujet .....</b>	<b>450</b>
4.3.2.1. Inquiétante étrangeté.....	450
4.3.2.2. Détermination zéro et parcours psychanalytique .....	453
4.3.2.3. Quoyte et le rapport au langage.....	457
<b>4.3.3. Conclusion .....</b>	<b>461</b>
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>462</b>
<b>ANNEXES.....</b>	<b>469</b>
Présentation du corpus.....	470
Glossaire de termes de psychomécanique .....	485
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>489</b>
<b>INDEX .....</b>	<b>504</b>
Index des notions .....	505
Index des auteurs .....	510

## Corpus : abréviations utilisées

### 1. Corpus principal

- BBC4 10/02 *BBC Radio 4* — 2/10/2002 — “The Commission”, Linguistic Diversity in the U.K. (G.B.).
- BBC4 04/04 *BBC Radio 4* — 30/04/2004 — “Any Questions?” from the Sheen Lane Centre, Surrey (G.B.).
- CBC 04/03a *CBC Toronto TV News* — 25/04/2003 — “Marisa Dragani reports on people’s reaction to SARS in the streets of Toronto” (Can.).
- CBC 04/03b *CBC Toronto TV News* — 28/04/2003 — “Mike Wise reports on the political response to SARS” (Can.).
- ECO 09/01 *The Economist* — 6/09/2001 — “The Case for Brands” (G.B.).
- ECO 09/02a *The Economist* — 5/09/2002 — “Annus Horribilis: Assessing the Impact of the September 11th attacks” (G.B.).
- ECO 09/02b *The Economist* — 5/09/2002 — “It’s our land” (G.B.).
- ECO 05/03 *The Economist* — 10/05/2003 — “Another Bush, another jobless recovery” (G.B.).
- GUA 10/03a *The Guardian* — 16/10/2003 — “Palestinians bomb US convoy” (<http://www.guardian.co.uk/>) (G.B.).
- GUA 10/03b *The Guardian* — 16/10/2003 — “Bomb attack highlights pivotal role of US in region” (<http://www.guardian.co.uk/>) (G.B.).
- GUA 10/03c *The Guardian* — 16/10/2003 — “10 killed as Staten Island ferry crashes into dock” (<http://www.guardian.co.uk/>) (G.B.).
- GUA 10/03e *The Guardian* — 16/10/2003 — “Suicide of French murder suspect sparks outrage” (<http://www.guardian.co.uk/>) (G.B.).
- GW 12/03a *The Guardian Weekly* — 9/12/2003 — “Putin crushes communists” (<http://www.guardian.co.uk/guardianweekly>) (G.B.).
- GW 12/03b *The Guardian Weekly* — 9/12/2003 — “Slippery slope for ski resorts” (<http://www.guardian.co.uk/guardianweekly>) (G.B.).
- GW 12/03c *The Guardian Weekly* — 9/12/2003 — “Jihad has split the world” (<http://www.guardian.co.uk/guardianweekly>) (G.B.).
- HC 09/01 *The Hartford Courant* — 9/09/2001 — “Rushdie goes with flow, and ‘Fury’ rings true some similarities to his private life, but just enough to tease” (U.S.).
- HT 06/04a *The International Herald Tribune* — 23/06/2004 — “Rebels kill 75 in raid outside Chechnya” (U.S.).
- HT 06/04b *The International Herald Tribune* — 23/06/2004 — “U.S. is losing, CIA author warns” (U.S.).

- HT 06/04c *The International Herald Tribune* — 23/06/2004 — “State Department doubles estimate of ’03 terror toll” (U.S.)
- IET 07/03a *The Irish Times* — 17/07/2003 — “Fury over EU plans to tax children’s clothes and shoes” (Irl.).
- IET 07/03b *The Irish Times* — 17/07/2003 — “Ahern pays tribute to Capt Kelly” (Irl.).
- IET 07/03c *The Irish Times* — 17/07/2003 — “Clinton rejects reports of K Club property purchase” (Irl.).
- IND 09/01 *The Independent* — 4/09/2001 — “Strange tale of the author, a jeweller and some novel product placement” (G.B.).
- LAT 07/02 *The Los Angeles Times* — 23/07/2002 — “Have Books, Will Travel” (U.S.)
- LAT 08/02 *The Los Angeles Times* — 25/08/2002 — “Nevada Ponders Legalizing Possession of Marijuana” (U.S.).
- LAT 09/02 *The Los Angeles Times* — 1/09/2002 — “While Ban is Debated, Americans Are Flocking to Cuba” (U.S.).
- NDY 09/01 *Newsday* — 13/09/2001 — “Majestic Towers Symbolized City’s Grandeur, Ambition (U.S.).
- NPR 12/03a *National Public Radio* — 3/12/2003 — “Talk of the Nation”, Transfer of Power in Iraq (U.S.)
- NPR 12/03b *National Public Radio* — 2/12/2003 — “Fresh Air”, The Rising Cost of Health Care (U.S.)
- NWK 09/02 *Newsweek* — 2/09/2002 — “Oxford’s Business Blues” (U.S.).
- NWK 07/04a *Newsweek* — 5/07/2004 — “How to Run For Veep” (U.S.)
- NWK 07/04b *Newsweek* — 5/07/2004 — “Iraq’s Repairman” (U.S.)
- NYT 08/01 *The New York Times* — 30/08/2001 — “Ugandan, Seeking Higher Office, Submits to Higher Education” (U.S.)
- NYT 09/02 *The New York Times* — 1/09/2002 — In a new Times Square, a Wink at Futures Past (U.S.).
- NYT 11/02 *The New York Times* — 10/11/2002 — “Defying Expectations, A Bush Dynasty Begins to Look Real” (U.S.).
- OBS 12/03a *The Observer* — 14/12/2003 — “Revealed : shocking truth of Britain’s ‘Camp Delta’” (G.B.).
- OBS 12/03b *The Observer* — 14/12/2003 — “Chechnya’s secret slaughter” (G.B.).
- OBS 12/03c *The Observer* — 14/12/2003 — “BA staff fear 5,000 job cuts” (G.B.).
- OBS 12/03d *The Observer* — 14/12/2003 — “Plea not to cut benefits for asylum seekers” (G.B.)
- OBS 12/03e *The Observer* — 14/12/2003 — “Meadow: the unseen victims” (G.B.)
- OBS 12/03f *The Observer* — 14/12/2003 — “I can’t back down on asylum” (G.B.)
- SUN 10/03a *The Sun* — 22/10/2003 — “Philip’s rage at Burrell” (G.B.).
- SUN 10/03b *The Sun* — 22/10/2003 — “‘Betrayal’ Backlash” (G.B.)

- T 06/04a *The Times* — 23/06/2004 — “Marines paraded by Iran” (G.B.)
- T 06/04b *The Times* — 23/06/2004 — “Blair to seek NHS ‘fit for the middle classes’” (G.B.)
- T 06/04c *The Times* — 23/06/2004 — “Cultural rift ends Imran’s marriage” (G.B.)
- TEL 06/04a *The Daily Telegraph* — 22/06/2004 — “Blunkett suspends police chief over Soham failings” (<http://www.telegraph.co.uk/>) (G.B.)
- TEL 06/04b *The Daily Telegraph* — 22/06/2004 — “England fan stabbed to death in Lisbon” (<http://www.telegraph.co.uk/>) (G.B.)
- TEL 06/04c *The Daily Telegraph* — 22/06/2004 — “Britons held by Iran ‘may be prosecuted’” (<http://www.telegraph.co.uk/>) (G.B.)
- TIME 09/01 *Time* — 3/09/2001 — “Greetings from Zapatista Land” (U.S.).
- TIME 07/04a *Time* — 5/07/2004 — “Eyes And Ears Of The Nation” (U.S.)
- TIME 07/04b *Time* — 5/07/2004 — “Meet The New Jihad” (U.S.)
- TIME 07/04c *Time* — 5/07/2004 — “Europe’s Impossible Job” (U.S.)
- WP 08/02 *The Washington Post* — 12/08/2002 — “Britannia Waives Old Social Rules” (U.S.).
- WP 11/02 *The Washington Post* — 7/11/2002 — “The Dimming of the Kennedy Aura” (U.S.).

## 2. Traduction de l'article zéro

Cohen	R. Cohen, "Can galloping Britain catch gloomy Germany?", <i>The International Herald Tribune</i> , 27/08/2004 (« L'Allemagne est à portée de main ! », <i>Courrier International</i> n°748, 3/03/2005)
Elliott	L. Elliott, "The United Kingdom of London", <i>The Guardian</i> , 5/07/2004 (« Au bonheur des financiers », <i>Courrier International</i> n°748, 3/03/2005)
Ferguson	E. Ferguson, "Sweating blood for the children of Rio", <i>The Observer</i> , 11/04/2004 (« La petite ferme dans la forêt brésilienne », <i>Courrier International</i> n°709, 3/06/2004)
Freedland	J. Freedland, "Iraq will be his legacy", <i>The Guardian</i> , 28/04/2004 (« Tony Blair a tout réussi, mais... », <i>Courrier International</i> n°748, 3/03/2005)
Mathiason	N. Mathiason, « Liverpool finds the formula for success », <i>The Observer</i> , 7/09/2003 (« Même Liverpool a embelli », <i>Courrier International</i> n°748, 3/03/2005)
Matthews	D. Matthews, "The Tottenham hotspur", <i>The Observer</i> , 23/01/2005 (« Ne l'appellez pas le Tony Blair noir », <i>Courrier International</i> n°748, 3/03/2005)
Omar	K. Omar, "London rivals Shanghai as world's biggest building site", <i>The News</i> , 31/08/2003 (« Londres la magnifique », <i>Courrier International</i> n°748, 3/03/2005)
Toynbee	P. Toynbee, "The health service in on the up without 'radical reform' ", <i>The Guardian</i> , 19/05/2004 (« Et la santé ? Ça va », <i>Courrier International</i> n°748, 3/03/2005)
Warner	J. Warner, "Economy gives Labour another ticket to ride", <i>The Independent</i> , 20/01/2005 (« Chômage : au plus bas depuis vingt-neuf ans », <i>Courrier International</i> n°748, 3/03/2005)

## 3. Headlines

IET	<i>The Irish Times</i> , 16/07/2005
T	<i>The Times</i> , 15/07/2005
USA	<i>USA Today</i> , 15-17/07/2005

## Introduction

Comme son étymologie le suggère, l'article est une articulation. Ce qui est curieux est que les définitions des dictionnaires, ainsi qu'un grand nombre de grammaires, choisissent de l'ignorer, présentant l'article comme une simple particule (un « petit mot », cf. le Robert ou le Littré) donnant des informations sur le nom, à la manière d'un adjectif. Nous voudrions poser que l'article est articulation à trois égards.

En premier lieu, en tant qu'agent de transformation du nom en puissance en nom en effet, il est à l'articulation de la langue et du discours. La langue est le moyen dont dispose l'être humain pour s'approprier l'univers extralinguistique ; Guillaume ne dit pas autre chose lorsqu'il résume ce en quoi consiste la conversion de l'expérience en ce système de représentation qu'est la langue :

L'homme [...] appartient à l'univers au sein duquel il habite, et [...] y conquérir son autonomie, c'est *moins* appartenir à l'univers et faire l'univers lui appartenir *plus*, proportionnellement. Ce dont le moyen est d'opposer à l'univers où il habite, où habite l'homme, un univers qui habite en lui, dont l'homme pensant est devenu le lieu. Cet univers, c'est la langue, faite d'idées regardantes transformables en idées regardées<sup>1</sup>.

GUILLAUME G., (1973a), pp. 210-211

La nomination est l'opération la plus fondamentale de ce processus d'appropriation du monde — c'est en tout cas la première qu'effectue l'enfant qui nomme les personnes et les objets de son entourage immédiat : il se constitue son « univers intérieur ». Ces « idées regardantes » que sont les noms en langue sont de simples potentialités de désignation : ce n'est qu'en discours qu'ils deviennent « idées regardées », délaissant la généralité de la représentation notionnelle pour dire quelque chose d'une réalité extralinguistique particulière :

L'article est un agent-moteur de cette transformation selon laquelle le virtuel regardant est promu à la réalité du regardé. L'article est donc dans le langage humain un petit mot réalisateur dont, conséquemment, le non-emploi est un facteur d'irréalisation.

GUILLAUME G., (1973a), p. 211

L'article permet donc la réalisation en discours, ou l'actualisation, du potentiel du nom en langue : de seulement « applicable » à un ensemble d'êtres, le nom devient effectivement

---

<sup>1</sup> Nous renvoyons le lecteur au glossaire de termes de psychomécanique situé en fin d'ouvrage, p. 485.



« appliqué » à un certain nombre d'entre eux. Cette actualisation s'accompagne donc d'un resserrement de l'image nominale.

En tant que tel, il est aussi à l'articulation du linguistique et de l'extralinguistique, puisque la transition du nom en langue au nom en discours est aussi le passage de la simple nomination à une opération de désignation, par laquelle un segment de discours est rendu apte à référer à un objet de l'univers d'expérience. Ce que l'article réalise, c'est aussi l'application du schème de représentation qu'est le nom en langue à un référent expérientiel particulier au cours de l'acte de langage. Pour cette raison, il nous semble qu'une étude de la détermination nominale ne saurait faire l'économie de considérations sur la référence, deux voies d'investigation longtemps traitées à l'écart l'une de l'autre, à notre avis à tort.

Enfin, l'article est articulation entre énonciateur et co-énonciateur, puisque c'est lui qui indique au second comment identifier le référent désigné par le premier :

L'article est l'un des moyens offerts par la langue pour résoudre ce problème fondamental de l'accord interlocutif sur le référent.

DOUAY C., (2000), p. 121

En matière de référence, la relation entre référé et référent est semblable à celle qui existe, au niveau du signe, entre signifiant et signifié, le chemin suivi par le co-énonciateur pour reconstituer la référence étant du même ordre que celui qu'il suit, en tant que récepteur d'un énoncé, pour reconstituer la relation signifiant/signifié :

La formule générale du vocable est la superposition d'un signifiant (idée de parole) et d'un signifié (idée de pensée, notion). L'un appelle l'autre, et l'appel de l'un par l'autre est réversible [...]. En thèse générale, le sujet parlant opère la liaison pensée/parole en partant du signifié qui attire à soi le signifiant, tandis que le sujet écoutant fait l'inverse : il appelle le signifié après avoir perçu le signifiant.

Cette réversibilité du rapport de successivité signifié/signifiant est ce qui fait de la langue un moyen de communication commode entre les hommes. [...] C'est parce que, à la seule différence de l'ordre suivi, le sujet parlant et le sujet écoutant répètent la même opération de pensée qu'ils se comprennent.

GUILLAUME G., (1985), pp. 11-12

La différence tient en ce que, alors que la relation sémiotique s'inscrit dans la relative permanence de la langue, la relation référentielle n'existe qu'en discours, dans les circonstances particulières et momentanées de l'acte énonciatif. Or si l'énonciateur, par définition, connaît le référent d'une expression nominale qu'il énonce lui-même, il n'en va pas de même du co-énonciateur : c'est un des rôles, sinon le rôle essentiel de l'article dans

le cadre de l'interlocution<sup>2</sup>, que d'indiquer au co-énonciateur comment récupérer le référent du syntagme nominal. Douay (*ibid.*) affirme même que c'est là la seule fonction de l'article, à l'exclusion du resserrement quantitatif évoqué plus haut :

Le rôle des articles consiste à "déterminer" non pas l'extension du référent mais le *cadre interlocutif* qui, nous l'avons vu, définit les modalités de résolution de l'accord interlocutif entre les instances émettrice ( $\alpha$ ) et réceptrice ( $\beta$ ).

DOUAY C., (2000), p. 121

Nous pensons pour notre part que les deux approches ne sont pas mutuellement exclusives, et nous aurons le souci de concilier ces deux types de considérations, à nos yeux complémentaires.

En face de ce modèle abstrait, la langue anglaise pose problème puisque la tradition grammaticale y reconnaît une classe paradigmatique des articles à trois éléments, c'est-à-dire qu'en plus des articles défini et indéfini, il existe la possibilité que les trois articulations évoquées jouent en l'absence de tout déterminant perceptible. Contrairement au français<sup>3</sup>, ce qui a les apparences du non-emploi de l'article n'est donc pas en anglais un « facteur d'irréalisation ». Il est même statistiquement très fréquent, avec une classe distributionnelle et des effets de sens balisés déjà de longue date : devant des noms indénombrables au singulier ou des dénombrables au pluriel, il indique notamment une saisie soit partitive, soit générique. Mais l'idée que l'absence de marque puisse avoir un sens au même titre qu'une marque perceptible ne va pas de soi : d'après le modèle saussurien, on se retrouve face à un signifié sans signifiant, ou sous signifiant nul, ce qui ne laisse pas de fasciner les linguistes, comme en attestent la variété et la richesse des interventions aux colloques que le CerLiCO a consacrés à la question en 1996 et 1997. Pour beaucoup, ce qu'il est convenu d'appeler « article zéro » n'est qu'une notation commode, un simple nom donné à l'absence de déterminant (Trask 2000, p. 149) qui présente, dans le meilleur des cas, un intérêt didactique :

Zero

An abstraction, often symbolized by  $\emptyset$ , representing the absence of any realization, where there could theoretically be, or in comparable grammatical contexts there is, a morphological or syntactical realization.

The concept of *zero* is used as a way of making rules more comprehensive and consistent than they would otherwise be.

---

<sup>2</sup> Rôle dont la manifestation la plus superficielle est la distinction du nouveau (article indéfini) et du familier (article défini).

<sup>3</sup> Dans la plupart des interprétations en tout cas.

[...]

Zero article : a unit posited before an uncountable noun or a plural count noun when either is used with an indefinite meaning.

CHALKER S. & WEINER E., (1998), p. 430

Ainsi présenté, l'article zéro ressemble à une invention de linguiste apeuré par un vide qu'il cherche absolument à combler, une affabulation scientifique semblable à l'éther ou au phlogistique des physiciens des Lumières<sup>4</sup>. La terminologie en vigueur dans la littérature existante témoigne d'ailleurs de l'embarras suscité par cette matière sans forme : ceux pour qui il n'y a ni forme ni matière (c'est-à-dire aucune détermination) font le choix délibéré de la dénomination « absence d'article » ; d'autres au contraire insistent sur l'expression « article zéro », fondée sur le postulat d'un signifié réel sous signifiant nul ; mais la majorité utilisent l'une et l'autre sans discrimination, la seconde recouvrant généralement le sens de la première...

Nous tenterons donc dans la présente étude de nous prononcer sur la nature de la détermination sans déterminant sémiologiquement marqué, nous attachant en particulier à établir une terminologie claire et motivée qui permette de distinguer précisément les phénomènes observés, dans toute la complexité que suggèrent les divergences évoquées. A partir de là, il s'agira de discerner l'invariant ou, plus exactement, le signifié de puissance du ou des modes de détermination que recouvre l'absence de marque perceptible en position d'article.

Nous plaçons notre travail essentiellement dans le cadre théorique de la psychosystématique du langage, tel que l'a initiée Gustave Guillaume et que l'ont développée et adaptée des linguistes comme Moignet, Joly et d'autres, dans la mesure où cette théorie nous paraît réunir les outils nécessaires à une analyse aussi juste que possible des phénomènes de la détermination nominale. D'inspiration structuraliste, elle est néanmoins centrée sur l'énonciateur puisqu'elle cherche à mettre en lumière les opérations de pensée qui président à la conversion de l'expérience en représentation, puis de la représentation en expression. Or c'est au sein de la seconde de ces conversions que se situe la détermination nominale, en tant qu'elle consiste en l'application d'une notion nominale

---

<sup>4</sup> L'éther était le fluide censé remplir le vide de l'espace intersidéral et servir de support à la propagation des ondes lumineuses. Quant au phlogistique, on considérait qu'il était la matière même du feu, une matière impondérable présente dans tous les matériaux organiques en quantités variables, dont l'échappement lors de la combustion expliquait la différence de masse observée entre le matériau avant et après combustion.

à la désignation d'une réalité extralinguistique particulière au moment de l'acte de langage. Du structuralisme saussurien, la psychomécanique retient le principe que tout en langue est système, un système de systèmes. Mais la langue n'est pas, comme chez Saussure, un simple « trésor » immuable partagé par un groupe social ; elle se construit en chaque locuteur, ce qui laisse une place à la variation au sein d'une communauté linguistique. En outre, sans récuser l'existence de paradigmes, elle en remplace le statisme par des systèmes vus comme dynamiques, cinétiques. Les parties du discours sont ainsi le produit d'une genèse qui se recompose de mouvements successifs de discernement et d'entendement qui oscillent entre général et particulier : à un « psychisme » (matière notionnelle) est associé un « physisme » (une forme phonologique et graphique). Plutôt que des valeurs statiques, les morphèmes recouvrent des signifiés de puissance eux aussi représentés sous la forme de tensions cinétiques articulées autour de l'universel et du singulier, dont les interceptions statiques produisent divers effets de sens. Le rapport entre langue et discours est lui-même celui d'un avant et d'un après, le « dit » que constitue l'énoncé étant le produit d'une transition entre langue et discours : l'énonciateur part d'un vouloir-dire, la visée de discours, et met en œuvre les ressources que lui offre la langue au cours de la visée phrastique, enchaînement d'opérations de pensée conçu comme prenant un certain temps, appelé « temps opératif ». L'ordre des opérations a son importance et permet de rendre compte de nombre de variations au niveau des effets de sens. Cet ordre est en effet intimement lié aux relations d'incidence qui unissent les parties du discours, et qui en définissent, pour une bonne part, la nature : la psychomécanique de Guillaume rejoint là, d'une certaine manière, la syntaxe de Tesnière avec sa notion de valence. Il s'agit donc, enfin, d'une théorie où sémantique et syntaxe sont intimement liées, la syntaxe étant motivée par la volonté de produire une signification particulière.

C'est pour cette raison que nous ne rejetterons pas en bloc les apports d'autres courants théoriques, notamment du côté des théories énonciativistes. Ces théories partagent en effet avec la psychomécanique l'insistance sur le sujet parlant et sur son acte de langage, lequel met en jeu des opérations d'ordres divers. Ainsi, par exemple, les phases 1 et 2 de la linguistique métaopérationnelle d'Adamczewski ne sont pas si éloignées des tensions successives de la théorie guillaumienne ; quant au concept de notion et aux opérations de détermination exposés par la théorie des opérations énonciatives de Culioli, ils ne sont pas sans parenté avec la transition entre langue et discours dont Guillaume investit l'article. Nous envisagerons donc les différentes approches de la détermination nominale en y

cherchant tout d'abord la complémentarité avec notre propre sensibilité, même si certains de leurs développements nous inspireront diverses critiques.

L'observation étant essentielle à l'identification des problèmes et à la vérification des hypothèses, notre étude s'appuiera sur l'examen d'un corpus écrit et oral. Nous avons constitué le corpus écrit à partir de textes de presse des domaines britannique et américain. Nous avons en effet préféré éviter les corpus littéraires, où l'emploi des formes est toujours susceptible d'être motivé par des considérations de style venant interférer avec l'usage ordinaire ; le discours de presse n'en est pas exempt, mais au moins les composantes stylistiques y sont-elles, pour une bonne part, standardisées, différant peu d'une publication à une autre, et facilement reconnaissables. En outre, le texte journalistique présente l'intérêt d'être davantage en prise avec les usages les plus récents, entretenant avec la langue une relation d'apport réciproque en termes de nouveautés lexicales et grammaticales. En ce qui concerne le corpus oral, nous l'avons extrait d'émissions radiophoniques et télévisées des aires britannique et américaine, en privilégiant l'expression orale spontanée, largement majoritaire — c'est-à-dire que nous avons évité, dans la mesure du possible, les productions consistant en lecture de textes écrits, tels que journaux parlés, etc. L'exploitation de corpus numérisés et automatisés nous a été impossible, le repérage de marqueurs zéro résistant par définition à la recherche par mots-clefs<sup>5</sup>. Nous avons donc opté pour une collecte et un traitement manuels du corpus<sup>6</sup> : nous avons ainsi réuni 4407 occurrences de l'absence de déterminant sémiologiquement marqué. Pour laborieux qu'il ait pu être, ce travail de collecte nous a permis de faire connaissance de manière détaillée avec le contexte d'apparition de chaque occurrence.

L'étude de la détermination zéro en anglais n'est pas une préoccupation nouvelle, même si elle n'a fait l'objet que de peu de travaux spécifiques. Les *Essentials of English Grammar* de Jespersen (1933) en font déjà mention, et le chapitre de sa *Modern English Grammar* (1949) consacré aux articles<sup>7</sup> s'inspire largement de l'ouvrage sémiologique publié par Christophersen dix ans plus tôt. Nous ne pouvons donc pas faire l'économie d'un examen

---

<sup>5</sup> A moins d'effectuer une recherche basée sur tel substantif dont on veut examiner la détermination en énoncé, ce que nous avons fait à l'occasion.

<sup>6</sup> Nous renvoyons à l'annexe « Présentation du corpus » (p. 470) pour davantage de détails.

<sup>7</sup> Rédigé par Niels Haislund après la mort de Jespersen, d'après ses notes.

du traitement que la détermination zéro a reçu dans la littérature antérieure. Les grammaires traditionnelles, généralistes, procèdent essentiellement sous forme de listes d'emplois diversement classifiés selon que leur auteur considère qu'ils relèvent de l'ellipse de l'un ou l'autre article, ou de cas à part : si ces listes sont généralement justes et assez complètes, elles relèvent néanmoins d'une démarche qui aboutit à une vue éclatée des effets de sens, au lieu d'une conception unifiée qui soit à même de rendre compte de la variété des phénomènes observables — sans parler de l'extrême confusion méthodologique et terminologique qui règne dans l'identification même de l'absence. L'étude de Christophersen se démarque de ces taxinomies, ainsi que, par certains aspects, les développements que proposent des linguistes comme Strang ou Quirk, riches de principes méthodologiques et de points de vue susceptibles d'orienter notre propre démarche. La lecture de ces travaux laisse cependant un sentiment d'inachevé, que ce soit à cause d'un flou terminologique persistant, de contradictions internes ou d'un appel à l'idiomatisme qui, comme dernier recours de l'explication grammaticale, a toutes les apparences d'un aveu d'échec. Nous terminerons ce tour d'horizon en nous attardant un peu plus longuement sur l'interprétation de l'article zéro la plus largement répandue en France actuellement : se réclamant de la Théorie des Opérations Énonciatives (TOE) de Culioli, elle fait de l'article zéro le marqueur d'une opération de simple renvoi à la notion, à l'exclusion de toute autre opération de détermination. Cette théorie justifie que nous nous y arrêtions en raison même de la proximité qu'entretient la TOE avec la psychosystématique de Guillaume : toutes deux centrées sur l'énonciateur, elles investissent également toutes deux les déterminants d'opérations de mise en forme de la notion nominale. En apparence, la théorie du renvoi à la notion a tout pour convaincre ; cependant, un examen attentif de ses présupposés et de ses implications nous inspirera un certain nombre de critiques. En particulier, en fait d'opération, il semble bien que le simple renvoi à la notion soit justement synonyme d'une absence de toute opération, autrement dit d'une non-détermination du nom.

Cet examen préliminaire effectué, nous nous pencherons sur les apports de la théorie psychomécanique de la détermination nominale, exposée pour la première fois par Guillaume dans son ouvrage de 1919, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, puis retravaillée et perfectionnée par la suite, notamment au fil de ses leçons, mais aussi par Wilmet dans son étude de 1986. En nous appuyant sur cette présentation, nous en exposerons l'application à la langue anglaise, en commençant par une brève

évocation de l'évolution diachronique du système des articles anglais, puis en détaillant les apports de Hewson et de Joly & O'Kelly sur le système dans son entier. Nous aborderons alors la question plus spécifique de la place qu'accorde la théorie psychomécanique à la détermination zéro, en français d'abord puisque c'est à cette langue que se sont d'abord intéressés les guillaumiens, puis en anglais, de nouveau à travers une lecture critique des écrits de Hewson et de Joly & O'Kelly : nous verrons que les principales failles du modèle, que Hewson reconnaît lui-même dans *Article and Noun*, sont de proposer un système de l'article zéro totalement séparé de celui des articles indéfini et défini, et de distinguer deux articles zéro sous une même non-forme, alors même que bien des linguistes se refusent à y voir quoi que ce soit. Notre panorama de la littérature psychomécanicienne sur l'article zéro anglais se terminera par l'examen d'une thèse de 1980 qui propose un modèle différent, où l'article zéro est conçu comme faisant partie intégrante d'un seul système avec A(N) et THE ; mais ce modèle, toujours basé sur une dualité de l'article zéro, présente des défauts et des contradictions auxquelles il nous semble possible de remédier.

Il faudra pour cela remettre l'ouvrage sur le métier, en commençant par proposer une définition des phénomènes d'absence de marque perceptible : sous une terminologie multiple et confuse se cache une variété de phénomènes qu'il s'agit de différencier nettement, entre simple vide, effacement (ou vidage) et marqueur zéro. A partir d'une définition claire de ce qu'il faut entendre par cette dernière expression, nous tenterons de déterminer si l'absence de déterminant sémiologiquement marqué y répond. Il nous sera indispensable, à cette fin, de prendre en compte la question de la référence : si la détermination nominale est une « actualisation » du nom, c'est-à-dire l'instrument de son passage de l'état de simple potentialité à un état effectif, encore faut-il voir que, par « effectif », on entend l'application du nom à une entité particulière du monde expérientiel, c'est-à-dire rien de moins que l'attribution au nom d'une portée référentielle. Or cette prise en compte débouchera sur ce que nous pensons être une clef de compréhension de la confusion apparente des emplois de l'absence d'article perceptible : la distinction entre absence de détermination et détermination zéro. Observation du corpus à l'appui, nous montrerons que tout un ensemble de structures correspond en réalité à une absence de toute détermination, en ce que le nom n'y a aucune prétention à référer ; en revanche, la majorité des occurrences, dont la portée référentielle est manifeste, ne saurait s'accommoder du postulat de l'absence de toute détermination. L'aboutissement de ce

mouvement de notre étude consistera à tenter de discerner ce qui fait le signifié de puissance de ce mode de détermination qui se passe de marque sémiologique.

Le dernier volet sera consacré à trois tentatives d'application des conclusions ainsi atteintes à des problématiques situées sensiblement à la marge des champs d'exploration habituels : nous tenons en effet comme un critère essentiel de validité d'une théorie qu'elle permette aussi de rendre compte d'emplois atypiques d'une forme, voire d'emplois erronés. Nous commencerons par nous intéresser à ce que notre analyse et l'observation de la traduction anglais-français de l'absence d'article sémiologiquement marqué sont susceptibles de s'apporter mutuellement. Si la traduction consiste — pour simplifier — en la conservation du sens sous un changement de forme, c'est-à-dire, pour le traducteur, en une remontée de l'énoncé de départ vers la visée de discours qui le motive, puis en une nouvelle mise en phrase de cette visée avec les moyens dont dispose la langue d'arrivée, alors les signifiés d'effet, et par là-même le signifié de puissance, de la détermination zéro en anglais doivent se trouver confirmés par les formes choisies par le traducteur pour l'exprimer en français : en nous appuyant sur un corpus d'articles de presse traduits dans *Courrier International*, nous esquisserons donc une systématique comparée qui permettra, d'une part, de déterminer si la traduction en français de l'absence de marque de détermination confirme ou invalide nos conclusions et, d'autre part, de jeter un éclairage nouveau sur la multiplicité des traductions auxquelles il est fait recours. Nous proposerons ensuite une approche de l'absence de marques de détermination nominale dans les titres d'articles de la presse quotidienne anglophone, dans ce langage appelé *headlines* : alors que la majorité des interprétations s'articulent autour de la notion d'ellipse, nous posons l'hypothèse qu'il ne s'agit que d'un emploi particulier de la détermination zéro, dont les effets de sens ne diffèrent guère de ceux observés dans le langage « ordinaire », permis par les circonstances particulières qui entourent l'émission, et surtout la réception (prévisible et effective) de l'énoncé spécial qu'est un titre de presse. Enfin, nous chercherons à savoir ce que notre approche peut apporter, et peut avoir à gagner, de l'étude des emplois littéraires de la détermination zéro : n'ayant pour ambition que de lancer des pistes, nous ne prendrons que l'exemple du roman d'Annie Proulx *The Shipping News*, qui fait un usage omniprésent de ce mode de détermination. Nous montrerons que cet usage fait partie intégrante d'une écriture de la sensation et de la perception, et qu'il est un outil d'immersion dans la subjectivité du personnage principal. Au-delà, nous explorerons comment la détermination zéro est aussi pour l'auteure un des moyens mis en œuvre pour



faire partager au lecteur la construction de ce personnage en tant que véritable sujet, son évolution d'un statut de simple spectateur de sa vie à celui d'acteur et de narrateur à travers l'acquisition du langage. Par curiosité, mais aussi par souci de mettre au jour une convergence de points de vue, cette étude prendra également en compte l'adaptation cinématographique du roman par le réalisateur Lasse Hallström : l'écriture tortueuse d'Annie Proulx est en effet un véritable défi pour quiconque cherche à en transcrire plus que la simple trame narrative, et nous étudierons comment le film parvient tant bien que mal à faire passer à l'écran les problématiques soulevées par l'emploi de la détermination zéro dans le roman, mais aussi les impressions qu'il laisse sur le lecteur.

## 1. ETUDES ANTERIEURES

### 1.1. L'article zéro comme absence d'article : les écueils d'une approche taxinomique

Dans la plupart des grammaires anglaises consultées, la détermination nominale est traitée selon la dichotomie qui oppose article défini et article indéfini. L'ordre dans lequel ils apparaissent varie, leur place au sein de l'ouvrage également (alors que certains y consacrent des chapitres entiers, d'autres les subordonnent au traitement du groupe nominal ou des pronoms), mais le parti pris de la binarité demeure. Nous n'apposerons pas à ces ouvrages l'étiquette de « grammaires descriptives », sans doute réductrice à l'égard de travaux reconnus pour leur effort de théorisation, y compris de la détermination nominale, voire pour leur caractère fondateur au regard de la grammaire anglaise contemporaine. Ce que nous verrons en revanche, c'est que le fait de se cantonner à un moment quelconque à une démarche descriptiviste débouche sur des impasses, voire des contradictions. En cédant à la tentation de l'énumération ou au recours à la notion d'idiomatisme, certains linguistes refusent à leurs lecteurs une vue exacte de la nature et de la fonction de l'article zéro, dont les emplois disparates résistent de prime abord à l'unification.

Dans ces ouvrages, ce que nous venons d'appeler « article zéro » — pour l'instant par simple convention — est souvent présenté à la marge et décrit comme la simple absence d'article, et ce même sous l'expression *zero article*. Cette absence est parfois vue résulter d'une omission, ce conduit un certain nombre d'auteurs à avancer une différenciation entre omission du défini et omission de l'indéfini.

L'examen qui suit fera appel à la notion de « définitude » (*definiteness*), terme qui revient souvent dans les chapitres consacrés à la détermination nominale, et qui pose problème dans la mesure où il apparaît que l'article zéro est associé tantôt à une définitude maximale, tantôt à une définitude minimale.

Dès maintenant, un certain nombre de questions se posent auxquelles nous tenterons d'apporter une réponse. En tant qu'il n'est qu'absence, l'article zéro dans ces grammaires se définit-il comme le simple négatif de l'article ? En vertu de quoi peut-on estimer avoir affaire à l'omission de l'un ou l'autre article ? En bref, quels sont les problèmes définitoires que posent ces différentes approches de la détermination zéro ? Un examen détaillé des

propositions contenues dans ces grammaires nous permettra de mettre en évidence les écueils du descriptivisme.

### 1.1.1. Une première définition de la définitude

S'il est bien entendu trop tôt pour arrêter une définition de la définitude en ce début d'étude, il nous paraît nécessaire de poser une hypothèse de travail, fondée sur un parcours des différents ouvrages à notre disposition.

Nous partirons de Poutsma qui, fidèle au sens étymologique du mot, voit dans la définitude le caractère délimité du référent, ou en tout cas de sa vision par l'énonciateur :

The primary and most important function of both the definite and the indefinite article is to indicate that the thing of which we have formed a conception is marked off or **defined, i.e. thought of within certain physical or imaginary outlines or limits.**

POUTSMA H., (1914), p. 517 (c'est nous qui soulignons)<sup>8</sup>

Dans ces termes, la définitude est un trait commun à l'usage des deux articles. Pour autant, la terminologie classique<sup>9</sup> elle-même nous enjoint de nous intéresser plus particulièrement au mode de détermination recouvert par l'article défini, ce qui nous invite à rapprocher la définitude de ce que Jespersen appelle la « familiarité » avec le référent. Ainsi, chez Long, elle caractérise ce qui est parfaitement identifié dans la situation ou le contexte :

Characteristically *the* indicates that identification seems complete on the basis of conspicuousness in the particular situation or context.

LONG R., (1961), pp. 294-295

Pour paraphraser Leech & Svartvik (1975), l'article défini est employé lorsque locuteur et interlocuteur connaissent ce dont il est parlé. Dès 1939, dans son ouvrage consacré aux articles de l'anglais, Christophersen fait de la « familiarité » le trait dominant de l'article défini :

The article *the* brings it about that to the potential meaning (the idea) of the word is attached a certain association with previously acquired knowledge, by which it can be inferred that only one definite individual is meant. This is what is understood by *familiarity*.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 72

---

<sup>8</sup> Sauf mention contraire, le soulignement (ou les italiques, caractères gras, majuscules, etc.) est le fait de(s) (l')auteur(s) cité(s). Pour notre part, nous choisirons de souligner en gras.

<sup>9</sup> Nous laissons de côté pour l'instant la question de sa pertinence.

Dans Christophersen & Sandved (1969), cette connaissance préalable est assortie d'un critère de spécificité :

With *countables* a *the*-form stands for a particular individual (or, in the plural, a group of individuals) known in some sort of way to both speaker (writer) and hearer (reader). [...]

CHRISTOPHERSEN P. & SANDVED A.O., (1969), p. 181

La définitude est donc faite à la fois de spécificité et de familiarité, comme le note déjà Brown en 1700 :

[...] *The* restrains [the Signification of a Noun to] some **known** and **special** Thing...

BROWN R., (1700), p. 90, cité par MICHAEL I., (1970), p. 352 (c'est nous qui soulignons)

Comme le suggère Long ci-dessus, il convient en outre de tenir compte de la situation d'énonciation ou d'interlocution. Long lui-même, qui affirme pourtant dès son introduction que « the central interest is in grammar in the narrow sense : syntax [...] » (1961, p. 1), ne peut se garder de concéder un peu plus loin : « most sentences are dependent on the context of preceding sentences or of situation for some of their meaning » (*ibid.*, p. 9) . Ainsi pour la familiarité associée à l'article défini :

The chief use of the article [*the*] is to indicate the person or thing that **at the moment** is uppermost in the mind of the speaker and presumably in that of the hearer too.

JESPERSEN O., (1933), p. 162 (c'est nous qui soulignons)

La mention de l'interlocuteur dans cette remarque est cruciale. Pour Christophersen (1939), l'emploi de l'article est indissociable d'une prise en compte du co-énonciateur :

For the proper use of the [*the*-]form it is necessary that it should call up in the hearer's mind the image of the exact individual that the speaker is thinking of.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 28

Il doit exister entre locuteur et interlocuteur un « terrain d'entente » (« a basis of understanding », *ibid.*), qui peut avoir son origine dans le contexte ou dans la situation d'énonciation (*ibid.*, pp. 29-30).

Même les substantifs dits « uniques » (c'est-à-dire ceux pour lesquels l'objet ou groupe d'objets qu'ils désignent est le seul qui existe) doivent en partie leur spécificité au contexte ou à la situation :

This unique use of *the* also arises where what is referred to is *understood* to be unique in the context [...].

LEECH G. & SVARTVIK J., (1975), p. 52

*The sun* and *the Bible* normally need no introduction, and in a particular country *the King* or *the President* will usually have only one meaning. [...] All these cases are situationally determined.

CHRISTOPHERSEN P. & SANDVED A.O., (1969), p. 181

Leur différence avec les autres substantifs est que le terrain d'entente qu'ils impliquent est permanent entre deux interlocuteurs de même culture. Jespersen réduit ainsi l'écart entre substantifs « ordinaires » et uniques :

All singulars with the definite article are uniques in so far as only one member of the class in question is considered in the context.

JESPERSEN O., (1949), p. 482

Il en est de même pour le nom propre : la similitude, en termes de définitude, entre le substantif précédé de THE et le nom propre vient de ce que, pour que la référence d'un nom propre soit univoque, il importe que l'énonciateur et le co-énonciateur aient une connaissance préalable de son référent :

A proper name strictly has a meaning only in connection with the person or thing it denotes, hence it necessarily involves some degree of familiarity with the "thing-meant" on the part of the speaker.

JESPERSEN O., (1949), p. 544

Or, ici aussi, le contexte est indispensable à la compréhension :

The commonly used proper nouns can be unambiguous in their applications only when context or situation is favorable. *George phoned while you were out* is a satisfactory sentence only if in the thinking of both the speaker or writer and the hearer or reader a single person named George is prominent **at the time**.<sup>10</sup>

LONG R., (1961), p. 229 (c'est nous qui soulignons)

---

<sup>10</sup> Dans le cas contraire, il faudra recourir à une détermination permettant de « diriger l'attention » (cf. Long 1961, p. 294) de l'interlocuteur sur le référent : par exemple un démonstratif (*That George...*), un possessif (*Your George...*), ou encore THE et une modification de type adjectif ou relative (*The tall George (not the small one)... / The George that you met last week...*). Le nom propre se comporte alors comme un substantif discontinu ordinaire.

### 1.1.2. La « définitude incorporée » des noms propres

Le rapprochement entre substantifs à détermination dite définie et noms propres n'est pas une idée récente ; dans la suite de l'extrait cité plus haut, Brown se servait de la comparaison avec le nom propre pour expliciter la fonction de l'article défini :

*The* restrains [the Signification of a Noun to] some known and special Thing, **and thereby rendering a Substantive Common, equivalent to a Proper**<sup>11</sup>.

BROWN R., (1700), p. 90, cité par MICHAEL I., (1970), p. 352 (c'est nous qui soulignons)

Christophersen lui fait écho, incluant entre parenthèses l'indispensable condition situationnelle :

When used with singular unit-words the article *the* indicates one definite individual known to the listener. In a manner of speaking, *the* makes the word into a proper name, and a *the*-form often successfully competes with such a name : *the King* (spoken in England) is more common than *George VI*.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 70

Si les noms propres ne sont pas au cœur de notre étude, il n'en est donc pas moins éclairant d'évoquer la manière dont certaines grammaires rendent compte de l'absence d'article, puisqu'elle est la règle, devant ces modèles de définitude (« Zero is the normal form with *proper names* », Christophersen & Sandved 1969, p. 184).

Poutsma (1914), pour qui définitude équivaut à délimitation du référent dans l'esprit du locuteur, explique ainsi l'absence d'article devant le nom propre :

The noun from the nature of its application denotes a conception thought of within certain limits, and cannot be accompanied by any specializing adjunct, so that there is no need for either article. This is the case with proper names when used in their ordinary function.

POUTSMA H., (1914), p. 530

Dans le chapitre de sa grammaire intitulé « Proper names, possessives, syntactically exceptional uses of nouns », Long présente lui aussi la faculté qu'ont les noms propres d'avoir une référence spécifique en l'absence de déterminant :

Proper nouns differ from both pluralizers and quantifiables<sup>12</sup> in having particular applications without the use of determiner modifiers.

LONG R., (1961), p. 228

---

<sup>11</sup> On trouve la même comparaison chez Condillac : « Dans *l'homme dont je vous parle*, le nom est pris individuellement, & cette expression est l'équivalent d'un nom propre » (1775, p. 219).

<sup>12</sup> Sous *pluralizers*, il faut entendre « discontinu », et sous *quantifiables*, « continu quantifiable » ou « compact ».

Toutes les grammaires s'accordent à affirmer que cette absence est due à une définitude suffisante de la référence du nom propre : « As a rule, proper names need no article, as they are definite enough in themselves » (Jespersen 1933, p. 164). L'idée est que le nom propre porte en lui-même la définitude de sa référence, d'où l'idée d'une « définitude incorporée » :

Proper nouns are understood to have unique reference. [...] Here no *the* comes before the proper noun because definite meaning is 'built into' the noun itself.

LEECH G. & SVARTVIK J., (1975), p. 55

Derrière ce traitement du nom propre se profile en négatif une conception de l'article qui, si elle n'est pas exposée telle quelle, est bel et bien le reflet d'un parti pris linguistique. En effet, s'il est omis lorsque le nom contient en lui-même suffisamment de définitude pour être aisément compris par l'interlocuteur, il faut considérer que l'article défini, plutôt que de simplement signaler<sup>13</sup> la définitude de la référence d'un substantif, confère cette définitude. L'absence d'un article sémiologiquement marqué devant les noms propres n'est donc pas seulement l'absence d'un marqueur, elle est absence d'opérateur en tant que l'article défini apparaît comme un véritable outil linguistique qui confère sa définitude au substantif. Cette vue est exprimée très clairement par Jespersen dans l'introduction au chapitre sur les articles de sa *Modern English Grammar* :

We are here concerned with the articles, the definite (**or better: defining**) article and the indefinite article, as well as with the use of words without either of them (zero or the zero article). [...]

It is very important from the outset to insist on the fact that the articles are not the only means of **making** a word definite or indefinite.

JESPERSEN O., (1949), pp. 403-4 (c'est nous qui soulignons)

Ce parti pris est commun, en filigrane, à toutes les analyses évoquées jusqu'à maintenant, qui interprètent l'absence d'article comme reflétant la définitude maximale du syntagme nominal. Loin d'être diamétralement opposés, comme cela aurait pu être pressenti, les effets de sens de l'article défini et de son absence devant un syntagme nominal sont donc ici les mêmes. Si cela est aisé à percevoir dans le cas du nom propre, dont par convention la référence est unique et ne prête pas à équivoque, qu'en est-il du nom commun, qui par nature peut potentiellement faire référence à une infinité d'entités ?

---

<sup>13</sup> Nous préférons plus loin « marquer ».

### 1.1.3. Le nom commun sans article : définitude maximale ?

La lecture des ouvrages évoqués ne parvient pas à donner une interprétation aussi univoque de l'absence d'article devant le nom commun que devant le nom propre. Néanmoins, dans de nombreux cas, celle-ci semble également correspondre à une détermination maximale de la référence du substantif :

The zero-form [of the substantive] is often used in cases where it comes very near to having a quite particularized meaning.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 150

Poutsma souligne la similitude du nom commun avec le nom propre dans ce type d'emplois ; ainsi, dans une section consacrée à la suppression de l'un ou l'autre article :

In certain functions common nouns assume to a certain extent the character of proper names, and, consequently, reject the article more or less regularly.

POUTSMA H., (1914), p. 635

C'est le cas des noms communs employés comme vocatifs, comme appositions « du troisième type » (ex. : *the stone beryl*), et après la préposition *of*. Poutsma ajoute que l'article défini est également supprimé devant un nom désignant une relation familiale ou sociale, ou une fonction civile, militaire ou ecclésiastique, lorsqu'il est employé en position prédicative (*op. cit.*, p. 638), ou en apposition à un nom propre (*ibid.*, p. 648).

Poutsma envisage aussi la suppression de l'article défini dans d'autres emplois du nom commun, qui seront repris et complétés par Jespersen. Celui-ci, s'il envisage la question dans l'autre sens (ce qui n'est pas anodin), rejoint en effet Poutsma sur la cause de l'absence : l'article ayant pour rôle combler un manque de spécificité du nom, il n'est pas employé si ce manque n'existe pas.

The article is used more sparingly in English than in many other languages ; it is used chiefly when the word without it would not be easily understood as sufficiently specialized. There is therefore a strong tendency to do without it in many cases where the individualization is self-evident.

JESPERSEN O., (1933), p. 163

C'est donc le THE « article of complete determination » (Jespersen 1933, p. 162<sup>14</sup>), qui confère une définitude maximale en tant qu'il rappelle ce qui vient d'être dit ou s'appuie sur un contexte situationnel suffisant, qui est absent car inutile. Jespersen traite d'ailleurs ce cas d'absence dans la même section que l'absence d'article devant le nom propre, ce qui

---

<sup>14</sup> « Individualizing definite article » chez Poutsma (1914, p. 532).



renforce l'idée d'une parenté entre les deux phénomènes. Plus tard, dans la *Modern English Grammar* (1949), le nom propre fait l'objet d'un chapitre séparé, tandis que la détermination nominale est traitée en trois sections selon le « degré de familiarité » qu'elle exprime. Cette partie est rédigée par Niels Haislund, qui introduit ainsi cette disposition tripartite :

During his last illness he [Otto Jespersen] dictated a plan for the arrangement of the material to be discussed in the following chapters according to a “theory of stages of familiarity, i.e. knowledge of what item of the class denoted by the word is meant in the case concerned.”

JESPERSEN O., (1949), p. 417

Des trois degrés — « complete unfamiliarity », « nearly complete familiarity » et « complete familiarity », c'est du dernier que relève la série suivante d'emplois de l'absence d'article, rassemblés selon Jespersen par leur définitude maximale :

- noms de personnes familières (tels *father, mother, nurse*, mais aussi *teacher...*) :
  - [1] “You’ll have to have your sherry at the table. **Cook** will be in a terrible rage otherwise.” (J. Johnston, exemple emprunté à Joly & O’Kelly (1990), p. 414)
- termes légaux (*applicant, counsel, witness...*) :
  - [2] **Counsel** for the defence [...] sat motionless [...]. (J. Dickson Carr, *ibid.*)
- noms de repas :
  - [3] My reflections on this theme were still in progress when **dinner** was announced. (C. Dickens, *ibid.*)
- noms d'institutions publiques quand on s'intéresse à leur fonction plutôt qu'au bâtiment lui-même (*school...* — de même, des noms comme *town, bed, sea, table...*) :
  - [4] “You have never been to **school**,” I said, “Have you?” (C. Dickens, *ibid.*)
  - [5] [...] people coming from **chapel** or going towards the pub [...] (E. Taylor, *ibid.*)
  - [6] I saw more of Uriah Heep until the day when Agnes left **town**. (C. Dickens, *ibid.*)
- noms de périodes, de saisons, de dates ou d'événements (*summer, Sunday, Christmas*) :
  - [7] The day wore away and it was **evening** when I reached it. (C. Dickens, *ibid.*)

Pour le premier cas (personnes familières), force est de constater la forte détermination de ces noms, en particulier dans le cercle familial : il est évident que l'énonciateur de *Father drove me to school* fait référence à son propre père ; l'« individualisation » est tout à fait claire. Le lien entre l'énonciateur et le référent est si étroit que le substantif a ici quasiment

un statut de nom propre, sa référence étant univoque dans presque toute situation imaginable :

In use in the family circle some words denoting persons, particularly names of relationships, take zero, and thus are treated like proper names, as at any rate they are to small children when they first hear them.

JESPERSEN O., (1949), p. 531

Poutsma (1914, pp. 549-553) apparente également à ce cas d'absence les noms d'« entités législatives » (« legislative bodies »), tels *Parliament, Congress, Government* (*Government, as we know, often has to take a broad view*). Stalker, in Joly & O'Kelly (1990), p. 414), mais aussi *Congregation* ou *Council*, que leur référence univoque apparente aux noms propres :

When a noun is applied to a particular specimen of a conception, so that it partakes of the character of a significant proper name, we sometimes find the specializing definite article dropped.

POUTSMA H., (1914), p. 549

Zandvoort (1957), de son côté, classe ces emplois (personnes familières et « entités législatives ») dans une catégorie de noms abstraits ou concrets « used more or less as proper names » (p. 122), aux côtés de *Heaven, Hell, Paradise* ou *Fortune, Fate, Nature, Providence* :

[8] [...] surely there are women now in *heaven* who wore jewels. (G. Eliot)

[9] They say *Fortune* is a woman and capricious. (G. Eliot)

Ces différentes catégories ont en commun de souligner que le type de référent susceptible d'être considéré comme « familier » dépend de conditions situationnelles, en particulier de l'arrière-plan socio-culturel que partagent énonciateur et co-énonciateur. C'est tout particulièrement le cas des noms désignant des entités politiques : Poutsma précise en effet (*op. cit.*, p. 553) que c'est lorsqu'ils désignent les institutions anglaises que l'article est omis devant des noms comme *Government* et *Parliament*.

Christophersen voit dans ces emplois la manifestation de deux tendances différentes débouchant sur le même résultat formel. La première tendance, appelée *universalization*, consiste à investir des noms continus d'une définitude particulière :

If, [...] in talking of the total aggregate genus of something continuous, a little more definiteness is imparted to the outlines so that the object tends to be regarded as an indivisible whole, it is clear that our denomination approaches to a real proper name. [...]

The most conspicuous outcome of this tendency is outright personification. [...] Such a word usually betrays itself in print by a capital letter.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 151

La seconde correspond à la transformation d'un « unique » (voir *supra*) en nom propre.

Ainsi :

To the linguistic consciousness, *humanity* and *mankind* are now intimately associated, though the former is a universalized “collective” continuante-word, and the latter a unique turned into a proper name.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 181

Dans les deux cas, le résultat s'apparente à un nom propre, et ce rapprochement traduit tout à fait clairement la façon dont ces noms sont sentis comme porteurs d'une définitude maximale.

Cependant, dans la liste de Jespersen, l'interprétation de l'absence d'article devant les noms de périodes, de dates et d'événements, que la plupart des auteurs rangent dans une seule et même catégorie, ne paraît pas aussi aisée à trancher. Jespersen présente la catégorie en ces termes :

Many names of periods and dates are often used with the zero article, because they are felt as being in the same category as proper names, as indicated by the use in many cases of capitals (*Sunday, May, Christmas*).

JESPERSEN O., (1949), p. 537

Le rapprochement avec les noms propres évoque la définitude maximale et se trouve donc en accord avec le classement de ces emplois sous le degré 3 de la détermination, celui de la familiarité complète. On l'observe en effet avec les noms de jours :

If e.g. *Sunday* or the name of another day of the week refers to a definite date and thus, as it were, denotes a particular individual, it takes zero.

JESPERSEN O., (1949), p. 537

Ainsi, *on Sunday* désigne un dimanche aisément identifiable par l'énonciateur à partir de la situation d'énonciation et du co-texte ; il s'agit du dimanche le plus proche du moment de l'énonciation (« dimanche dernier » ou « dimanche prochain »), celui qui entre dans la relation la plus étroite avec l'énonciateur. En revanche, *the Sunday* désigne un jour dont la référence n'est pas calculée par rapport à la situation, et dont la détermination n'est donc pas complète (pour reprendre la terminologie de Jespersen 1933) mais nécessite que des précisions soient apportées dans le co-texte immédiat (ex. *the last Sunday of our stay*). De même pour les noms désignant des événements, fêtes, etc. : la présence d'un modifieur

apportant une détermination supplémentaire indique que la détermination intrinsèque du substantif n'est pas suffisante, et va donc de pair avec l'usage du défini<sup>15</sup> :

If a name of a holiday, festival, date, etc., is connected with a determinative, or the context otherwise requires it, *the* is used : Browning 1.481 On the Christmas Eve of 'Forty-Nine.

JESPERSEN O., (1949), p. 540

Mais pour d'autres noms *a priori* similaires, il n'est pas aussi évident que l'absence d'article soit synonyme de définitude maximale. Ainsi les noms de saisons :

Names of seasons, when used **without reference to the particular qualities of this period**, thus often with reference to its beginning, or in statements of their mere existence, have zero. [...] But if **the special characteristics** of the season are referred to, we find the definite article.

JESPERSEN O., (1949), pp. 540-541 (c'est nous qui soulignons)

L'auteur formule les mêmes remarques pour les noms désignant des parties du jour, pour lesquelles l'absence d'article semble également impliquer l'absence de spécificité de la référence du nom. Bien au contraire, Poutsma (1914, p. 545) et Christophersen entre autres soulignent que l'article n'est justement pas omis lorsqu'il est fait référence à une période précise :

When interest centres on a particular specimen, which is perhaps further characterized, the article is used.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 184

Pourtant, ce dernier nous plonge dans la confusion lorsqu'il évoque un phénomène de personnification pour justifier cette absence d'article : comment en effet pourrait-il s'agir de la transformation d'un substantif en nom propre, s'il n'y a pas de référence spécifique ? Il semble même exister des variations qu'il serait vain de vouloir justifier :

There seems to be a slight tendency to use *the* more frequently in connexion with *spring* than with the other names of seasons.

JESPERSEN O., (1949), p. 541

Jespersen cite aussi le cas des noms de mois, pour lesquels la référence spécifique n'entraîne pas l'apparition de l'article : *March is a cold month / March was a cold month this year*. Le

---

<sup>15</sup> Il est à remarquer que la conception tripartite de la détermination de Jespersen change entre 1933 et 1949 : dans Jespersen 1933, l'auteur distingue l'article indéfini, l'article de détermination incomplète (THE) et l'article de détermination complète (THE également) ; dans Jespersen 1949, l'indéfini et zéro correspondent au degré 1 de familiarité (non-familiarité complète), le défini exclusivement au degré 2 (familiarité presque complète), et c'est zéro seul qui est associé au degré 3 (familiarité complète).

linguiste s'en remet alors parfois à ce simple commentaire : « there is [...] much vacillation » (*ibid.*, p. 541)...

D'autres types de noms, dans la liste de Jespersen, n'admettent même pas ce genre de variations, et résistent aussi, à y bien regarder, à l'interprétation en termes de définitude maximale. Ainsi, pour les noms de repas, l'omission de l'article n'est recevable que s'il n'est pas évoqué de qualité *spécifique* de tel ou tel repas effectivement pris (Jespersen 1933, p. 163 ; Zandvoort 1957, p. 120), ni la nourriture elle-même (Jespersen 1949, p. 534 ; Christophersen & Sandved 1969, p. 186), mais un sens « plus ou moins immatériel » (Poutsma 1914, p. 543). Il en est de même pour les institutions publiques :

Names of public institutions are used with zero when the purpose for which they are meant is thought of rather than the actual building.

JESPERSEN O., (1949), p. 535

Poutsma (1914, p. 538) et Christophersen étendent le principe à d'autres noms :

The article is often left out with a series of other words (*school, college, church, prison, court, hall, home, hospital, market, etc.*) when they denote less the material, visible thing than the action taking place there.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 183

Quoiqu'ils renvoient bien à des notions délimitées (« conceptions primarily defined », Poutsma 1914, p. 538), ces emplois se situent donc à l'opposé de la définitude en tant qu'inséparable de l'idée de spécificité, c'est-à-dire telle que Jespersen lui-même la définit (voir *supra*). Il faut donc considérer que l'absence d'article dans ces cas ne livre pas une définitude aussi forte que l'article THE : l'occurrence de *school* dans *Father drove me to school* n'évoque pas la même « individualisation » que *the school* dans *Father drove me to the school*. Poutsma note d'ailleurs à propos de ces noms :

Some nouns denoting conceptions primarily defined, may yet stand without the definite article, **when not accompanied by any specializing adjunct** [...].

POUTSMA H., (1914), p. 538

En effet, dès qu'un modifieur vient spécifier la référence du nom, l'article est réintroduit, ce qui démontre encore l'incompatibilité de cette absence d'article avec la définitude telle qu'elle a été circonscrite plus haut, c'est-à-dire la référence à une entité individualisée.

Si bien qu'il s'avère malaisé de distinguer la valeur à attribuer à cette absence : il a jusqu'ici été considéré que c'était son inutilité, son caractère redondant qui commandait l'omission de l'article ; or nous venons de voir qu'il est douteux d'affirmer que c'est le défini qui disparaît dans tous les emplois mentionnés. C'est ainsi que, pour Thomson & Martinet (1986, pp. 16 et 21), l'absence d'article devant les noms de repas correspond tantôt à

l'omission de l'article indéfini, tantôt à celle du défini ; nous verrons plus loin que cela ne règle rien. Poutsma, plus prudent, se contente de constater la difficulté dans laquelle se trouve le linguiste pour décider quel est l'article omis devant les noms de lieux, d'institutions ou d'établissements (ex. *bed, college, hospital...*), bien qu'il opte lui-même pour la suppression du défini :

The altered application [when the reference is rather to the proceedings carried on there than to the material thing] sometimes causes some of these nouns to be practically abstract nouns, and the suppression is favoured by the specializing being often so vague that the noun appears almost used in a generalizing sense. [...] It is, accordingly, sometimes open to question, whether it is the individualizing or the generalizing definite, or the indefinite article which is suppressed.

POUTSMA H., (1914), p. 538

La liste d'emplois dressée par Jespersen (et reprise par d'autres) et son interprétation en termes de définitude maximale posent donc problème : comment justifier l'alternance si nous considérons qu'un syntagme nominal est aussi défini avec article que sans ? Beaucoup renoncent à se prononcer, et en appellent à l'imprédictibilité propre à l'idiomatisme :

The use of articles presents a great many intricate problems, and it is impossible to give a small number of settled rules available for all cases ; idiomatic usage very often runs counter to logic or fixed rules.

JESPERSEN O., (1949), p. 404

No definitive explanation of [the] extraordinary English use of *man* with zero seems to have been given so far.

JESPERSEN O., (1949), p. 493

It is impossible to mention here all the cases in which English dispenses with the definite article. Many of them belong to idiom rather than grammar. Cf. *to pay court, to lose heart, to call a thing to mind*.

ZANDVOORT R.W., (1957), p. 122

Here we list some exceptional groups of common nouns that occur without the article. This usage chiefly occurs in idiomatic expressions, and certain fixed combinations of words (*at night, etc.*).

LEECH G. & SVARTVIK J., (1975), p. 238

Poutsma (1914, pp. 667 et suivantes) et Jespersen (1933, p. 168) invoquent également une tendance à la brièveté :

Both the definite and the indefinite articles are often omitted where, strictly speaking, they are required by the sense.

The suppression is mostly due to motives of economy, which urge speakers and writers to sacrifice all words of minor importance [...].

POUTSMA H., (1914), p. 667

C'est en particulier le cas, selon les deux linguistes, d'expressions figées telles que *at sea*, *lose sight of*, *from beginning to end*, *body and soul*, etc. S'inspirant de Sweet (*New English Grammar*, § 2061), Poutsma voit aussi dans ces emplois une survivance d'états antérieurs de la langue anglaise (*op. cit.*). Quant à Jespersen, reprenant à son compte les observations de Heinrich Straumann, théoricien du *block language*<sup>16</sup>, voici le traitement qu'il réserve à l'absence d'article dans les titres de presse dans sa grammaire de 1949 :

"In headlines the treatment of the article is arbitrary, i.e. a matter of mere typographical caprice", says Heinrich Straumann in *Newspaper Headlines* p. 51 [...]. This applies to both the definite and the indefinite article.

JESPERSEN O., (1949), p. 416

On observe donc une tendance à avoir recours à des arguments extérieurs au fonctionnement même de la langue pour rendre compte d'emplois jugés atypiques ou susceptibles d'une trop grande variabilité. Le postulat de l'absence d'article comme signe de définitude maximale doit-il être réévalué ?

#### 1.1.4. Absence d'article et « généralité »

Les grammairiens des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles présentaient déjà l'absence d'article comme allant de pair avec la « généralité » du nom dans des phrases comme *Lead is heavier than iron* ou *Thoughts are sometimes difficult to put into words*<sup>17</sup>, même si l'ordre logique entre cause et effet n'était pas très rigoureusement défini :

Both Wallis and Cooper see clearly the significance of this absence of the article, but, more than Gill, they treat 'generality' as a feature of the noun (so that articles are not used with nouns of this sort) rather than as a consequence of the absence of the article (so that nouns become general when the article is withheld). [...] Cooper includes here also mass-words.

MICHAEL I., (1970), p. 357

---

<sup>16</sup> *Block language* est le nom que Straumann, dans son ouvrage de 1935 *Newspaper Headlines, A Study in Linguistic Method*, donne au langage particulier des titres de presse. Il prend le parti de le traiter comme une langue autonome, affirmant que non seulement la terminologie grammaticale, mais aussi les systèmes de la grammaire conventionnelle sont inaptes à le décrire (*cf. Mårdh 1980, pp. 17-20*).

<sup>17</sup> Nous empruntons ces exemples à Christophersen (1939, pp. 33-36).

Lowth résume efficacement ce point de vue en 1762, se gardant néanmoins de trancher entre les deux possibilités en se plaçant du côté du récepteur du message :

A substantive without any article to limit it is taken in its widest sense: thus *man* means all mankind; as

‘The proper study of mankind is man.’ POPE  
where *mankind* and *man* may change places without making any alteration in the sense.

LOWTH R., (1762), p. 15, cité par MICHAEL I., (1970), p. 361

Si nous considérons, comme suggéré plus haut, que l'article défini confère au substantif sa définitude, y compris sa spécificité, alors il faut conclure que la généralité du nom commun est une conséquence de l'absence d'article. La définition du rapport entre définitude et généralité (sans même pour l'instant évoquer la généricité) pourrait faire l'objet de longs développements ; les grammaires que nous avons consultées en font l'impasse. L'extrait de Lowth est assez explicite : l'absence d'article devant un substantif le prive de limites, il doit donc être pris dans son sens le plus large, ce qui rappelle le parti pris de Poutsma (1914, p. 517, cf. *supra*, p. 26) de faire correspondre définitude et délimitation ; la généralité se présente alors comme l'opposé même de la définitude<sup>18</sup>. Cette vue reste la norme dans les grammaires contemporaines ; ainsi chez Christophersen & Sandved (1969) :

Zero is the normal thing with uncountables and plurals except when a definite “part” (or number) of the thing(s) denoted by the nominal is (are) referred to; in other words, zero-form is the rule with *uncountables and plurals in a generic sense*.

CHRISTOPHERSEN P. & SANDVED A.O., (1969), p. 184

Ceci est confirmé par les divers développements que nous trouvons sur la portée générale des noms communs dénombrables, ainsi :

Class-nouns are sometimes used, without either a plural suffix or an article, in a generalized or abstract sense.

ZANDVOORT R.W., (1957), p. 97<sup>19</sup>

De même pour les noms continus (pour lesquels on trouve fréquemment l'étiquette *mass-nouns*), leur utilisation sans article livrant les mêmes effets de sens : « for mass-nouns, there is only one generic form, that with the zero article » (Leech & Svartvik 1975, p. 53). Leur subdivision en noms massifs concrets (les *quantifiables* de Long) et abstraits (ou encore

---

<sup>18</sup> Voir Christophersen & Sandved 1969, p. 181 : « With *uncountables* a *the*-form stands for a definite « part » of the thing denoted by the nominal ; this part is viewed as **having precise limits** » (c'est nous qui soulignons).

<sup>19</sup> L'auteur le répète un peu plus loin, lorsqu'il inclut dans la liste des cas de noms qui se passent d'article les « plural class-nouns used in a general sense » (*ibid.*, p. 120), tels *events, men, animals*, et le collectif *people*.



*material* et *immaterial* pour Jespersen 1933) n'est répercutée dans aucune différence d'emploi. De même chez Poutsma :

The definite article is rarely used before the names of materials, and of actions, states or qualities (material and abstract nouns) when spoken of in a generalizing way.

POUTSMA H., (1914), p. 597

Zandvoort ajoute que la modification de ces noms abstraits n'a pas d'influence sur leur généralité :

Note that *English literature, life at sea, old age*, and similar combinations, though specified as compared with *literature, life, age* without any qualification, are yet sufficiently general in meaning to dispense with the article.

ZANDVOORT R.W., (1957), p. 120

Christophersen & Sandved confirment :

Uncountables accompanied by an adjectival will normally retain their zero-form even though the meaning may seem "well-defined". [...]

But if the nominal is followed by a prepositional phrase with *of*, *the*-form is normally used<sup>20</sup>.

CHRISTOPHERSEN P. & SANDVED A.O., (1969), p. 185

Enfin, Poutsma note que, si l'article est normalement utilisé devant les noms qui désignent « a class, a sect or a section of society » (*op. cit.*, p. 590), il est supprimé devant les noms collectifs dont le sens revêt une certaine abstraction, tels *Christendom, humanity, humankind, manhood*, etc. (*op. cit.*, p. 591).

Il est difficile de ne pas rapprocher la teneur de ces diverses réflexions, où l'abstraction du nom est un thème récurrent, du traitement d'autres noms, évoqués plus haut, lorsqu'ils sont employés sans article (*cf.* 1.1.3., p. 32 : noms de repas, de saisons, d'institutions publiques, etc.). Christophersen, rappelons-le, les introduit en effet de la façon suivante :

It will be noted that the loss of the article is particularly frequent when the noun is used to denote something immaterial and permanent, raised above the single concrete manifestations of it.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 181

De son côté, Jespersen relève « the English disinclination to base (naked) substantives with a concrete meaning » (1933, p. 175).

La liste des cas d'absence d'article dressée par Zandvoort (1957, pp. 119-122) a en effet pour leitmotiv le caractère abstrait et général du substantif sans article :

---

<sup>20</sup> Il serait intéressant d'explorer cette dernière précision de manière plus systématique, car les auteurs n'en proposent pas d'explication.

- *man* et *woman* dans un sens « abstrait » :
  - [10] *Man* is said to live without food for seven days. (Goldsmith, in Joly & O'Kelly 1990, p. 413)
  - [11] *Woman* is the glory of all created existence: — But you, madam, are more than woman! (Richardson, *ibid.*)
- les noms abstraits, « unless applied to a special case » :
  - [12] [...] Miss Brush, deficient though she was in every attribute of *female charm* [...] (V. Woolf, *ibid.*)
- « plural class-nouns used in a general sense », ainsi que le collectif *people* :
  - [13] We are such stuff as *dreams* are made of. (Shakespeare, *ibid.*)
  - [14] Of course, it is sinking money; that is why *people* object to it. (G. Eliot)
- les noms de repas, « unless specially qualified » ;
- les noms comme *school*, *church*, etc. « when we think of the use made of the building or object. The article is used when we refer to the building or object as such » ;
- les noms de saisons, qui se comportent, dit-il, « comme des noms abstraits » ;
- les noms faisant référence au temps, en particulier dans un sens abstrait ou général ;
- des noms concrets ou abstraits employés comme noms propres.

Aux emplois habituellement étiquetés comme « génériques » (les trois premiers de la liste), il associe ceux que nous avons cités et illustrés plus haut, soulignant encore leur abstraction ou leur généralité. Poutsma rend compte de l'absence d'article dans ce types d'exemples de la manière suivante :

The specializing is vague, so that there is no call for a word whose chief function is to announce the fact that the conception indicated by the noun should be understood in a specialized way. Thus we find *After dinner he went for a walk. He was taken to hospital*, because the specializing notions are but dimly thought of.

POUTSMA H., (1914), p. 531

Or, faute de la spécificité nécessaire, le postulat de la définitude maximale, pourtant avancé plus haut, est discutable. C'est ce qui permet à Hewson de commenter, non sans ironie :

One may go to *school* at home or go to *church* in *the school* ; one can in fact go to *school* or *church* without going near *the school* or *the church*.

HEWSON J., (1972), p. 126

Ce type de noms s'accommoderait donc mieux d'une interprétation en termes de généralité : outre leur caractère abstrait, nombre d'entre eux en revêtent divers aspects, comme le fait qu'ils soient affranchis de conditions définies de temps et d'espace —

autrement dit, dépourvus d'ancrage situationnel ou contextuel. Certains commentaires sont éloquentes :

Names of **regularly recurring meals** usually have zero [...].

JESPERSEN O., (1949), p. 534 (c'est nous qui soulignons).

The names of seasons and the main divisions of the day, when used in zero-form reflect a conception of the genus as a single individual **periodically returning**. [...]

But when interest centres on a particular specimen, [...] the article is used.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), pp. 183-184 (c'est nous qui soulignons)

Or, nous l'avons évoqué, même les noms propres et les « uniques » nécessitent pour leur emploi l'existence d'un « terrain d'entente » situationnel (« situational basis of understanding »), fût-il permanent (cf. Christophersen 1939, pp. 29-30 et ci-dessus, 1.1.1., pp. 27-28). Poutsma lui-même, après avoir énuméré ces noms sous l'omission de l'article défini spécifique (« specializing definite article », cf. *supra*, p. 33), les cite de nouveau en exemple sous l'omission de l'article défini générique (« generalizing definite article », *op. cit.*, pp. 604-605).

En tant qu'elle se définit comme le contraire de la spécificité, condition nécessaire de la définitude, la généralité se pose comme incompatible avec cette dernière. Nous trouvons donc contestable la manière dont Zandvoort, même s'il ne se prononce pas explicitement sur le caractère défini ou non de ces substantifs, nous laisse à penser, en les présentant spécifiquement comme des cas d'absence de l'article défini ou en comparant certains d'entre eux aux noms propres, qu'ils ont tous (y compris les emplois « généraux ») un statut apparenté à la définitude. Thomson & Martinet (1986, p. 21), de même, abordent la généralité sous le titre « Omission of **the** » :

[15] *Women are expected to like babies.* (i.e. women in general)

THOMSON A.V. & MARTINET A.V., (1986), p. 21

Mais curieusement, dans ce qui ressemble à une contradiction dans les termes, ces derniers appellent *women* et *babies* dans cet exemple « indefinite plural nouns » (*ibid.*) : comment en effet postuler l'omission (ou le non emploi<sup>21</sup>) d'un article défini devant un nom indéfini, où il n'aurait aucune raison de se trouver ?

Sans pour autant se ranger du côté de l'omission du défini, qui paraît évidente sinon absurde si on considère que le nom est indéfini, on peut néanmoins trouver un début

---

<sup>21</sup> Nous reviendrons sur cette importante distinction.

d'explication à cette confusion chez Poutsma, qui d'une part se refuse à trancher entre l'omission de l'article défini spécifiant et celle du défini généralisant :

The difficulty of deciding whether the conception formed in our minds is specialized or generalized, is often responsible for the vacillation in the use of the article.

POUTSMA H., (1914), p. 606

D'autre part, à l'encontre de la conception la plus répandue, il fait de l'article défini le marqueur normal de la généralité pour les noms dénombrables au pluriel :

Before plural nouns when denoting a class of persons, animals or things in a generalized way, the definite article is mostly used.

POUTSMA H., (1914), p. 594

L'absence d'article devant un nom au pluriel est, elle, réservée à l'expression de l'indéfinitude (*op. cit.*, p. 595). Le linguiste est néanmoins obligé de reconnaître :

But in like manner as the indefinite article, as a weak *any*, is sometimes practically equivalent to the generalizing definite article [...], plurals without the article are sometimes used in, apparently, the same meaning as plurals with the generalizing definite article.

POUTSMA H., (1914), p. 595

Les propos de Poutsma soulignent donc la difficulté qu'il y a à opposer généralité et indéfinitude.

C'est qu'il n'y a probablement pas lieu de les opposer. Jespersen, ainsi, traite des emplois généraux des substantifs continus et discontinus pluriels sous le degré 1 de la détermination, « complete unfamiliarity » — autrement dit indéfinitude. Il s'appuie sur la lecture de Christophersen (1939) :

Quantities are irrelevant in these examples; interest centres round the generic qualities; hence the **indefiniteness** of the quantitative delimitation.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), pp. 33-36 (c'est nous qui soulignons).

Plurals are semantically related to mass-words. Both of these in themselves denote an **indefinite** quantity, the difference being that mass-words denote uncountable, plurals countable quantities. [...]

Plurals with the zero article belong to Stage One, complete unfamiliarity: the number of items denoted by the plural word is left **indefinite** and thus there can be no "knowledge of what items of the class denoted by the word are meant".

JESPERSEN O., (1949), p. 442 (c'est nous qui soulignons)

Le même type d'observations se lit dans des ouvrages plus récents : nous trouvons par exemple chez Jackson (1990, p. 114) l'affirmation que les trois articles (défini, indéfini et zéro) peuvent être employés pour la référence générique, l'absence d'article livrant une

image de la classe comme un tout indifférencié (« class as an indifferentiated whole », *ibid.*), indifférenciation qui rappelle les limites « vagues » et « indéfinies » de Christophersen ou Poutsma, et conforte l'idée que le substantif sans article, fût-il générique, est vecteur d'une référence indéfinie.

La classification des emplois de l'absence d'article établie par Christophersen (1939, pp. 33-4), et reprise par Jespersen, est éloquente :

Mass-words with zero may denote :

- (1) an indefinite (undefined) quantity (part) of the 'thing-meant' (Christophersen p. 33 the *parti-generic sense*) [...].
- (2) the whole genus (Christophersen: *toto-generic sense*).

JESPERSEN O., (1949), pp. 438-439<sup>22</sup>

Elle confirme en effet, s'il en était besoin, la manière dont indéfinitude et généralité sont indissociables pour les deux linguistes : la seconde n'est qu'une variante de la première<sup>23</sup>, et les deux emplois sont « generic ». Il est par conséquent d'autant plus étonnant qu'ils ne perçoivent pas la contradiction radicale qui se pose à considérer que les substantifs problématiques évoqués (noms de repas, etc.) revêtent une définitude maximale (*complete familiarity*) dans leurs emplois sans article, malgré l'affirmation répétée de leur caractère abstrait et général. Pour cette catégorie d'emplois, nous concluons donc (pour l'instant) non à la définitude maximale, mais au contraire à une indéfinitude qui prend la forme d'une certaine généralité.

Un cas d'application de cette conception peut être repéré chez Poutsma, qui attribue à plusieurs reprises l'absence de l'article au fait que le nom endosse le rôle de pronom ou de numéral indéfini :

Thus we find *Things had come to this. He has plenty of money, because things and plenty are respectively synonymous with the indefinite it and much.*

POUTSMA H., (1914), p. 531

C'est en particulier le cas, comme l'exemple de *things* ci-dessus l'illustre, de noms dont l'interprétation se fait en termes de généralité (et donc d'omission de l'article défini généralisant) : ainsi les noms dénombrables pluriels (*op. cit.*, pp. 595 et 657), mais aussi *man* et *woman*, dont Poutsma (*op. cit.*, p. 588) affirme que leur emploi généralisant leur

---

<sup>22</sup> Les renvois à Christophersen sont de l'auteur.

<sup>23</sup> Précisons que les deux linguistes réservent quasiment le même traitement aux discontinus au pluriel qu'aux noms continus (« mass-words » ou « continue-words »).

confère quasiment un statut de pronoms indéfinis, ainsi que les noms collectifs tels *Christendom* et *mankind* (pp. 591-592).

### 1.1.5. Absence d'article, spécificité et contexte

L'absence d'article devant un substantif peut donc avoir pour effets de sens la définitude maximale du substantif, si celle-ci lui est inhérente (cas des noms propres), ou la « généralité » (absence de définitude due à un manque de spécificité). En outre, nous venons de l'apercevoir avec la classification de Christophersen, l'absence de la définitude apportée par l'article peut également recouvrir une absence de « familiarité » avec le référent, tout en gardant à la référence sa spécificité. Ce phénomène concerne les noms au pluriel et les noms continus, pour lesquels nous avons alors affaire à une référence spécifique indéfinie (*parti-generic* chez Christophersen) :

For plural countable nouns and mass nouns, no article is used for indefinite specific reference.

JACKSON H., (1990), p. 114

Le substantif désigne une quelconque partie de la classe ou de l'entité et non sa totalité, comme le signalent clairement Leech & Svartvik par le rapprochement avec le quantifieur SOME :

Zero article (i.e. no article at all)<sup>24</sup> or unstressed *some* /səm/ is used to express indefinite meaning of plural count nouns and of mass nouns.

LEECH G. & SVARTVIK J., (1975), p. 238

Nous sommes donc ici, et plus clairement encore qu'avec les emplois généraux, en présence de cas où à l'absence d'article correspond une détermination minimale, située à l'opposé de la définitude conférée par THE. Jespersen, bien entendu, en traite sous le degré 1 de la détermination, « complete unfamiliarity » (1949, p. 417 et pp. 418-469).

Ce cas d'absence d'article ne soulève pas de problèmes majeurs dans les grammaires consultées, et ne fera donc pas l'objet de longs développements ici. Certains grammairiens du 17<sup>e</sup> siècle avaient d'ailleurs déjà bien vu ce rapport de l'absence d'article à l'indéfinitude, et en avaient fait la forme de pluriel de l'article indéfini A(N), « déterminant minimal » selon Long (1961, p. 299) :

---

<sup>24</sup> Il est intéressant de remarquer la façon dont les auteurs balaisent d'une parenthèse la question de l'identification de ce vide devant le substantif ; nous aurons l'occasion d'y revenir.

*Absence of 'a, an'*. Both Wallis and Harris note that plural forms without the article express indefiniteness in the same way as *a, an* do in the singular.

MICHAEL I., (1970), p. 360

Poutsma note : « When there is no notion of defining, there is no room for either article » (1914, pp. 517-518). Thomson & Martinet (1986, p. 16) indiquent que A(N), n'ayant pas de forme de pluriel, est « omis ».

Il faut néanmoins souligner que, tout comme la définitude du substantif s'appuie sur un « terrain d'entente » contextuel ou situationnel, de même l'interprétation « générale » ou spécifique n'est pas seulement fonction de l'article :

The articles cannot [...] uniquely identify a noun as generic or specific : the context and content of the proposition in which it functions also plays a part. Within specific reference, however, indefinite and definite are uniquely identified, since *the* is restricted to definite reference, and *a/zero* to indefinite reference.

JACKSON H., (1990), p. 115

Jackson ne mentionne ici l'absence d'article que relativement à la référence indéfinie en contexte spécifique, mais il va de soi que sa remarque s'applique également à la « généralité », la seule absence de l'article ne permettant pas de trancher entre les deux interprétations.

### **1.1.6. Les raisons d'un échec**

Les limites des approches étudiées jusqu'à maintenant commencent à se faire jour. Le caractère apparemment hétéroclite des cas d'absence d'article inspire le plus souvent un traitement taxinomique de la question : il est dressé une liste d'emplois, pour lesquels sont formulées des interprétations qui sont pour leur majorité justes mais n'entrent pas en relation au sein d'une conception globale, organisée, voire hiérarchisée du phénomène. Le fait que Zandvoort (1957, pp. 119-122) présente tous les cas dans une même liste, dans un ordre apparemment aléatoire, et sans proposer de regroupements ou de distinctions internes, illustre bien l'impuissance que semble éprouver le linguiste, comme s'il se trouvait au cœur d'un labyrinthe dont il doit tester toutes les pistes les unes après les autres. On retrouve une confusion tout à fait semblable chez d'autres, comme Jespersen, même si sa grammaire de 1949 est incontestablement plus aboutie que celle de 1933 sur le plan théorique. Son exemple (tout comme, dans une certaine mesure, celui de Christophersen) montre la façon dont, même au sein d'une conception solidement organisée de la

détermination nominale, l'absence d'article semble toujours devoir se contenter d'un traitement énumératif qui ouvre parfois la voie à la contradiction. Nous apercevons plusieurs explications possibles à cette perplexité.

#### **1.1.6.1. Une approche comparatiste**

De leur propre aveu, certains auteurs basent leurs observations sur la comparaison avec d'autres langues :

In a number of cases [...], where other languages require a definite article, English dispenses with it.

ZANDVOORT R.W., (1957), p. 119

The article is used more sparingly in English than in many other languages [...].

JESPERSEN O., (1933), p. 163

Cette comparaison les amène au raisonnement suivant : 1) c'est l'article défini qui est omis ; 2) puisqu'il est présent dans des emplois semblables dans d'autres langues, il faut comprendre la référence de ces substantifs comme définie. D'où la déclaration suivante, déjà citée :

There is therefore a strong tendency to do without it in many cases where the individualisation is self-evident.

JESPERSEN O., (1933), p. 163

Or ceci n'est vrai que d'une minorité d'emplois, et entre en contradiction avec de nombreux autres où la référence est en réalité indéfinie. C'est d'ailleurs une approche comparatiste qui est à l'origine de la contradiction observée chez Thomson & Martinet (cf. *supra*, p. 42) au sujet des noms génériques :

7 Omission of **the**

[...]

Note that in some European languages the definite article is used before indefinite plural nouns but that in English **the** is never used in this way.

THOMSON A.J. & MARTINET A.V., (1986), p. 21

Une autre conséquence de cette démarche comparatiste est que l'absence d'article n'est pas reconnue en tant que mode de détermination à part entière, méritant le même traitement élaboré que les articles défini et indéfini. En tant qu'elle n'est que l'absence de quelque chose d'autre, et en particulier de l'article défini, elle n'est abordée que comme une sorte de phénomène périphérique à la détermination définie. Ceci est particulièrement sensible chez Zandvoort, mais se laisse aussi apercevoir chez Jespersen. Long (1961) ne l'évoque qu'au détour de paragraphes sur les noms propres ou les substantifs génériques.



### 1.1.6.2. *La confusion des critères de reconnaissance*

De fait, les différents grammairiens cités ne semblent pas fixés sur les critères à retenir en vue de la reconnaissance de l'absence. En effet, si l'absence d'article est le plus souvent justifiée en fonction de facteurs sémantiques (comme la définitude incorporée pour les noms propres, ou encore la généralité ou l'absence de familiarité avec le référent), les remarques de Zandvoort et Jespersen citées ci-dessus suggèrent que c'est bien une observation (comparatiste) de la syntaxe qui déclenche leur réflexion et influence même, dans une certaine mesure, leurs conclusions. Cette confusion est particulièrement évidente dans le traitement de l'absence d'article devant certains noms en position d'attribut du sujet. Il est en effet connu que l'attribut du sujet, lorsqu'il désigne notamment une profession, est normalement introduit par l'article indéfini, comme dans *She wants to be a doctor*. Il est tout aussi notoire qu'aucun article ne vient s'interposer entre la copule et le groupe nominal attribut lorsque celui-ci désigne un poste occupé par une seule personne : *She wants to become President of the United States*. Or il est clair qu'un Zandvoort fonde son analyse sur une comparaison des structures de surface lorsqu'il note que :

[The indefinite article is omitted] before predicative nouns denoting a profession, office, etc., that is normally held at one time by one person only.

ZANDVOORT R.W., (1957), p. 127

En revanche, un regard sur la sémantique d'un tel énoncé amènera plutôt la conclusion suivante :

[...] the **definite** article can be omitted when the noun designates a unique role, office or task.

LEECH G. & SVARTVIK J., (1975), p. 239 (c'est nous qui soulignons)

Il apparaît en effet qu'un substantif de ce type, en tant qu'il ne peut avoir qu'un référent, a un statut proche de celui des « uniques », et qu'il est porteur d'une référence bel et bien définie puisque, en outre, le référent en question est présumé familier.

### 1.1.6.3. *Une terminologie approximative*

Il nous semble que cette confusion au niveau de la simple reconnaissance de l'absence entraîne une autre au niveau de la terminologie, et qu'une terminologie approximative ne fait que trahir une gêne quant à l'identification de l'absence. Nous avons jusqu'à maintenant employé l'expression « absence d'article » car elle nous semble la plus neutre pour décrire les simples structures de surface ; cependant, nous ne l'avons lue dans aucun des ouvrages explorés. Au contraire, les dénominations proposées pour décrire et/ou identifier le phénomène observé sont pour le moins diverses, et provoquent parfois la

perplexité. C'est le cas chez Zandvoort (1957). La terminologie qu'il emploie laisse à penser que nous avons affaire dans tous les cas qu'il évoque à une simple absence : on trouve par exemple pour le générique « *without* either a plural suffix or an article » (p. 97), et plus loin le verbe *dispense* à plusieurs reprises (notamment pp. 119, 122 et 127). Dans son esprit en réalité, l'absence d'un article devant un substantif recouvre davantage une omission, comme il l'exprime d'ailleurs à propos des substantifs attribués du sujet (voir ci-dessus). Une confusion du même ordre se retrouve chez Thomson & Martinet (1986, pp. 16, 21-22), puisque si le terme d'« omission » figure bien en titre (« 3 — Omission of a/an » ; « 7 — Omission of the »), les expressions « is omitted » et « is not used » sont utilisées en concurrence et apparemment sans distinction.

Or nous considérons qu'il convient de distinguer entre la simple absence et l'omission. L'objet d'une omission est toujours spécifiquement identifié (un élément précis est supprimé), alors que la simple absence ne fait que dénoter que rien ne figure à l'endroit en question (devant le substantif en ce qui nous concerne). Pour pouvoir parler d'omission, comme le montre l'exemple de *President of the United States*, il faut pouvoir identifier précisément l'élément omis (en l'occurrence l'article défini ou l'article indéfini) ; il faut pour cela que le type de référence associé au syntagme nominal soit le même que si l'élément omis était présent<sup>25</sup>. Au contraire, postuler une absence de déterminant n'entraîne pas de telle obligation.

Ainsi, en pointant explicitement ce dont la langue anglaise « se passe », Zandvoort décrit manifestement un phénomène d'omission :

It is impossible to mention here all the cases in which English **dispenses with the definite article**.

ZANDVOORT R.W., (1957), p. 122 (c'est nous qui soulignons)

Ceci s'inscrit d'ailleurs dans la démarche comparatiste qui le caractérise dans ce domaine.

En choisissant de présenter l'absence d'article comme une omission, la grammaire de Thomson & Martinet suscite pour le moins l'interrogation. Nous avons déjà commenté la curieuse affirmation selon laquelle le défini « n'est pas utilisé » devant des noms « indéfinis ». La manière dont les deux grammairiens abordent les noms de repas renforce l'impression de confusion. Ils sont évoqués à deux reprises : une première fois sous le titre

---

<sup>25</sup> On ne parle pas pour autant d'ellipse, puisque dans les cas d'« omission » identifiés par les linguistes cités l'élément omis ne saurait être rétabli sans risquer l'agrammaticalité. Nous en arriverons donc à rejeter l'omission comme impropre à rendre compte de l'absence d'article.

« Omission of a/an », une deuxième fois sous celui de « Omission of the ». Dans le premier cas,

[16] We have *breakfast* at eight.

est mis face à

[17] He gave us *a good breakfast*.

Dans le deuxième, ce sont les deux énoncés suivants qui sont comparés :

[18] The Scots have porridge for *breakfast*.

[19] *The wedding breakfast* was held in her father's house.

L'article indéfini serait donc omis en [16], alors qu'en [18] ce serait le défini. Pourtant, aucune différence ne ressort de la comparaison directe entre ces deux exemples, dans lesquels on pourrait par exemple remplacer l'absence par un possessif :

[16b] We have *our breakfast* at eight.

[18b] The Scots have porridge for *their breakfast*.

Nous avons là une illustration de l'impasse à laquelle peut mener le choix de l'omission comme base interprétative, dans la mesure où il impose d'identifier ce qui est absent. Poutsma lui-même, à date plus ancienne (1914), en est victime lorsqu'il se livre à des interprétations contradictoires d'un même phénomène d'omission, ou plutôt de « suppression », terme plus explicite encore auquel l'auteur accorde sa préférence. Il s'agit de l'absence d'article devant les noms qui, en position attribut, dénotent une relation familiale ou sociale « spécifiée » (c'est-à-dire, dans la terminologie du linguiste, que le nom est modifié par un complément individualisant, tel un syntagme prépositionnel) :

The definite article is frequently suppressed before a predicative noun denoting a specified family or social relation, or a specified civil, military or ecclesiastical dignity or office.

[...]

The indefinite article is suppressed, mostly contrary to Dutch practice:

a) generally before predicative nouns denoting either a relation of kinship or a social relation. [...] *He is son to my neighbour*.

POUTSMA H., (1914), pp. 638-640

En réalité, il est probable qu'ici, comme dans nombre d'autres sections de son chapitre consacré aux articles, Poutsma soit pleinement conscient de l'ambivalence de l'absence d'article : à sept reprises, il insiste en effet sur le fait qu'il est tout à fait envisageable de postuler la suppression de l'article indéfini ou défini. C'est en particulier le cas, nous l'avons esquissé, pour les emplois relevant de la généralité, l'article indéfini ayant une valeur proche de celle de l'article défini généralisant lorsqu'il est quasi-synonyme de *any*

(Poutsma, *op. cit.*, pp. 524, 538, 590 et 594-595). D'autres emplois relevant de cette double interprétation possible sont décrits dans la section consacrée à la suppression de l'article par souci de brièveté (*op. cit.*, p. 667) ; ainsi après la préposition *by* dans l'expression du moyen de transport ou de transmission, traitée sous « suppression de l'article indéfini », mais assortie du commentaire suivant :

In these collocations we may also sometimes assume the suppression of the definite article, whether specializing or generalizing, or even of a possessive or demonstrative pronoun.

POUTSMA H., (1914), p. 685

De même dans les énumérations :

As in Dutch, both the definite and the indefinite article are often suppressed in enumerations, generally to give an emotional colouring to the discourse. Sometimes it is doubtful whether it is the generalizing definite or the indefinite article that has fallen out.

POUTSMA H., (1914), p. 692

Cette lucidité de Poutsma face aux apories de la « suppression » de l'article rend d'autant plus surprenant le fait qu'il n'y ait pas renoncé comme outil interprétatif, à l'exception de cette remarque, glissée au sujet de l'absence de l'article indéfini omis après certaines prépositions (dont *by*) :

Before [abstract nouns] there is often, strictly speaking, no need for the indefinite article, so that the term suppression is sometimes out of place.

POUTSMA H., (1914), p. 684

De leur côté, Long et Jackson se placent résolument du côté de l'absence pure et simple :

Proper nouns differ from both pluralizers and quantifiables in having particular applications **without the use of determiner modifiers**.

[...] The difference between the categorical plural with *the* and the general plural **without determiners** is not always clearly felt, but it is basically significant.

LONG R.B., (1961), pp. 228 et 295 (c'est nous qui soulignons)

For plural countable nouns and mass nouns, **no article** is used for indefinite specific reference.

JACKSON H., (1990), p. 114 (c'est nous qui soulignons)

Pourtant, ce dernier évoque à la même page la possibilité d'employer pour la référence générique les trois articles : défini, indéfini et zéro. Faut-il en conclure que, pour lui, les dénominations « no article » et « zero article » recouvrent la même réalité ? C'est en tout cas le point de vue de Leech & Svartvik : « zero article (i.e. *no article at all*)... » (1975, p. 238, c'est nous qui soulignons).

Nous défendrons plus loin l'argument selon lequel il convient de distinguer l'article zéro de la simple absence de déterminant, mais nous pouvons dès maintenant évoquer la manière dont la *Modern English Grammar* de Jespersen (1949) aborde le sujet. Nous l'avons dit, le volume VII qui contient les chapitres dédiés à la détermination nominale sont posthumes, et ont été rédigés par Niels Haislund. Or celui-ci avertit le lecteur en ces termes :

Otto Jespersen did not intend to use the term *zero*, but would have spoken about "the bare word".

JESPERSEN O., (1949), p. 403

On ne trouve en effet jamais le terme « zero » dans sa grammaire de 1933, *Essentials of English Grammar* ; on y lit plutôt des expressions comme « without the/any article » (pp. 167, 213 par exemple), « no article » (p. 164, entre autres), « want of article » (p. 168), etc., qui dirigent vers une interprétation en termes d'absence. Néanmoins, aucun principe ne semble définitivement posé si on en juge par l'apparition de quelques considérations comme « there is [...] a strong tendency to do without [the definite article] in cases where individualization is self-evident » (p. 163), qui évoque plutôt l'omission, d'ailleurs clairement nommée en ce qui concerne les noms de maladies. Haislund semble donc vouloir mettre de l'ordre dans la terminologie quand, après un bref rappel du principe saussurien selon lequel le sens se construit par un jeu d'oppositions où « la langue peut se contenter de l'opposition de quelque chose avec rien<sup>26</sup>, » il proclame la profession de foi suivante :

Thus we should speak about zero only in cases where the form in question is in opposition to others with some "positive" criterion, and zero should not be confused with omission of one of the other articles [...].

JESPERSEN O., (1949), p. 404

Les cas d'omission sont ainsi très clairement délimités : il s'agit principalement de la prosiopèse (omission de la première partie d'une phrase) et de l'omission de l'article défini devant certaines indications de temps en anglais américain (cf. *day after tomorrow*<sup>27</sup> ; omission d'ailleurs encore identifiée de manière comparative, cette fois entre variantes d'une même langue). Pour ce qui est de « zero », Haislund fait ici un pas au-delà de la conception propre de Jespersen. En effet, alors que l'expression « bare word », en tant

---

<sup>26</sup> Citation de Saussure empruntée par l'auteur à Roman Jakobson, (1940), « Das Nullzeichen », in *Bulletin du Cercle Linguistique de Prague* V, pp. 12-14.

<sup>27</sup> Ainsi dans *I'll come day after tomorrow* pour *Je viendrai après-demain*.

qu'elle ne constitue qu'une description de la structure de surface, est une appellation générique applicable *a priori* à tous les cas d'absence d'article, le « zero » de Haislund désigne, de l'aveu même du linguiste, une réalité bien plus spécifique : il s'agit d'une forme qui entre dans un jeu d'opposition paradigmatique avec d'autres formes, ici A(N) et THE. On peut donc supposer que Haislund accorde une existence propre à la forme zéro ; subséquemment, on peut aussi considérer que 1) hors de toute opposition paradigmatique entre les trois formes, il n'y a pas lieu de parler de « zero » mais seulement d'absence, et que 2) lorsque la forme entre au contraire en alternance avec les deux autres articles, il n'y a plus lieu de parler de simple absence. Or les développements qui suivent cette introduction ne font pas preuve d'autant de rigueur, les dénominations « zero » et « no article » cohabitent dans des situations pourtant similaires sur le plan de l'alternance paradigmatique des formes. Ainsi, les degrés 1 et 3 de détermination sont annoncés en ces termes :

Stage I – Complete unfamiliarity (or ignorance).

[...] (2) Mass-word: **zero** [...].

(3) Unit-word plural: **zero** [...].

[...] Stage III – Familiarity so complete that **no article** (determinative) is needed.

JESPERSEN O., (1949), p. 417 (c'est nous qui soulignons)

Si l'auteur s'en tient à l'appellation « zero » pour l'ensemble du degré 1, le titre de son Chapitre XIV constitue au contraire un revirement : « Stage Three. Zero » (1949, p. 529). Or, dans la mesure où la forme nue du substantif (pour reprendre la terminologie de Jespersen) entre en opposition avec les deux autres pour dénoter la familiarité complète de l'énonciateur avec le référent, c'est clairement cette seconde désignation qui est à privilégier. En revanche, apparenter le nom propre au degré 3 de détermination et justifier ainsi l'absence d'article devant lui revient à opérer une confusion entre le zéro, qui fait partie du paradigme de la détermination, et ce qui n'est manifestement que la simple absence de tout déterminant, l'alternance du déterminant n'étant pas une caractéristique du nom propre. D'autres passages trahissent le fait que Haislund n'accorde en fait à la forme zéro qu'une existence de façade ; ainsi lorsqu'il aborde le cas des énumérations et des paires de substantifs, l'appellation recouvrant alors une omission de fait dont la raison d'être s'avère stylistique plutôt que véritablement linguistique :

As in many other languages it is very frequent in English to use zero (generally instead of the definite article) with words found in pairs, often forming an antithesis.

[...]

In enumerations with or without conjunctions it is customary for shortness' sake to use zero [...].

JESPERSEN O., (1949), pp. 463 et 468

La terminologie la plus rigoureuse se trouve sans doute chez Christophersen (1939). Son approche a ceci d'original qu'elle présente les articles non comme des phénomènes indépendants mais presque comme des affixes du substantif<sup>28</sup> ; ainsi parle-t-il du nom en termes de « *a*-form », « *the*-form » ou « zero-form ». Le zéro est de cette manière clairement défini comme faisant partie d'un jeu d'opposition sur un paradigme à trois éléments. De son côté, le nom propre n'est donc précédé que d'une simple absence : on trouve les expressions « no article », « without the article », « the articleless form », etc. (1939, pp. 168 *sq.*), la présence d'un déterminant constituant un glissement de statut du nom propre vers le nom commun (*ibid.*). Il est dès lors étonnant de lire dans la grammaire de Christophersen & Sandved :

Zero is the normal form with *proper names*.

CHRISTOPHERSEN P. & SANDVED A.O., (1969), p. 184

#### **1.1.6.4. Conclusion**

Ces quelques problèmes de conceptualisation constituent à notre sens des facteurs essentiels qui vouent l'approche descriptive de l'absence d'article à l'impuissance. Il nous semble que le fond du problème réside dans le refus de nombreux grammairiens de reconnaître à cette absence, là où elle alterne sur le paradigme de la détermination nominale avec d'autres formes, une existence et par là même une signification opératoire propres. Faute d'une telle démarche positive à son égard, ce phénomène qui se réduit alors à une liste disparate d'omissions finit par engendrer l'approximation :

This [generic] use of the zero-form is found even in cases where the meaning is not "generic" in the ordinary sense of the word.

Ex.: *Books must not be removed from the premises.*

CHRISTOPHERSEN P. & SANDVED A.O., (1969), p. 185

... ou la résignation :

Many of [the cases in which English dispenses with the definite article] belong to idiom rather than grammar.

ZANDVOORT R.W., (1957), p. 122

---

<sup>28</sup> En cela, il est intéressant de comparer la théorie de Christophersen avec la psychomécanique de Guillaume, ainsi que nous le verrons plus loin.

## 1.2. Vers une systématisation

### 1.2.1. Christophersen

Nous voudrions à ce stade revenir plus en détail sur l'approche de Christophersen dans *The Articles, a Study of their Theory and Use in English* (1939). Nous venons de le dire, il est certainement celui qui emploie la terminologie la plus rigoureuse, et nous pensons qu'une terminologie rigoureuse est chez lui le reflet d'une pensée rigoureuse. Contrairement aux grammairiens évoqués jusqu'à maintenant, Christophersen ne limite pas son examen de l'article à une liste d'emplois. Son titre est clair : il s'agit d'en dégager une théorie, les usages venant la vérifier.

#### 1.2.1.1. Principes théoriques

Christophersen expose les présupposés qui conditionnent son approche dans le premier paragraphe de son introduction, intitulé *Causal laws. Language and Psychology*. Ce titre évoque parfaitement la manière dont l'auteur se réclame d'une linguistique éminemment mentaliste, héritée de Saussure et de ses continuateurs :

The fact is that language is inseparably bound up with psychology. Though the utterance of a word is not in itself a psychic phenomenon, the word as such belongs to the mind, not to the physical world.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 16

Sinon dans les termes, Christophersen reprend dans le principe la dichotomie langue / parole de Saussure, dans laquelle la langue est essentiellement un fait social permanent dont la parole est une manifestation individuelle et momentanée (« the accidental and sometimes bad reproduction of [the word] in speaking and writing », *op. cit.*, p. 16). En outre, la langue consiste non seulement en la connaissance de mots, mais aussi de règles d'usage, qui ont elles aussi leur contrepartie « mentale » et font de la grammaire « une branche de la psychologie » (*ibid.*). D'où la conclusion suivante :

We must therefore assume some latent mental element, namely the knowledge of words and rules, which is existent even when these are not used and which thus links up the past with the present.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 16

Cette connaissance commune a son siège dans l'inconscient (notons l'adjectif « latent ») de tous les individus qui composent le groupe. Il s'ensuit une redéfinition du travail du linguiste :



It is the task of the linguist to examine both the outer form of language as manifested in speech and writing and also the mental basis of this form.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 17

Faisant sienne cette profession de foi, l'auteur assigne donc à son ouvrage l'objectif de rassembler la multitude des cas d'emploi de l'article sous une formule unique — c'est-à-dire, dit-il :

... to establish a system where there was previously none.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 17

Le choix du mot « système » est tout à fait central puisqu'il traduit le souci qu'a Christophersen de mettre au jour un principe commun d'articulation des différentes formes, fidèle en cela à une idée de la linguistique à laquelle Guillaume adhère lui aussi :

Un système est un être abstrait de pure relation, que l'intelligence voit par ses yeux propres, après en avoir fait la découverte en elle-même, au titre de son existence plus ou moins masquée sous les faits de réalité sensible.

GUILLAUME G., (1971), p. 10

Il s'agit de découvrir, sous l'apparente diversité des formes et de leurs emplois en parole, l'unicité du système qui les organise en langue. C'est là que réside, à nos yeux, la spécificité de Christophersen dans le paysage linguistique que nous avons balayé, puisque même des linguistes plus tardifs, qui auraient tout à fait pu s'approprier la méthode et les observations de Christophersen, n'ont su rendre compte de l'article que par l'énumération plus ou moins hiérarchisée de ses emplois, se prêtant ainsi sans résistance à la confusion et à la contradiction. Or, comme l'énoncera plus tard Guillaume :

Un paradigme, si bien disposé soit-il, n'est jamais plus qu'un inventaire méthodique des formes appartenant à un système. Du système lui-même, [...] le paradigme, même le mieux disposé, ne dit rien.

GUILLAUME G., (1989), p. 58

Cela ne signifie pas que Christophersen délaisse l'observation des formes : elle constitue au contraire le départ de son travail, comme le montrent ses abondantes références à un corpus fourni. Il se montre ainsi fidèle à une conception du « système » héritée des Lumières :

*Système* n'est autre chose que la disposition des différentes parties d'un art ou d'une science dans un état où elles se soutiennent toutes mutuellement, et où les dernières s'expliquent par les premières. Celles qui rendent raison des autres s'appellent *principes* ; et le *système* est d'autant plus parfait que les principes sont en plus petit nombre. [...]

On peut remarquer dans les ouvrages des philosophes trois sortes de principes, d'où se forment trois sortes de *systèmes*. Les uns sont des maximes générales ou abstraites. [...] Les principes de la seconde espèce sont des suppositions qu'on imagine pour expliquer les choses dont on ne sauroit d'ailleurs rendre raison. [...] Les troisièmes principes sont des faits que l'expérience a recueillis, qu'elle a consultés & constatés. C'est sur les principes de cette dernière espèce que sont fondés les vrais *systèmes*, ceux qui mériteroient seuls d'en porter le nom.

*Encyclopédie*, article « système », DIDEROT D. & D'ALEMBERT J., (1765), p. 777

Les vrais *systèmes* sont ceux qui sont fondés sur des faits.

*Ibid.*, p. 778

Mentaliste, la linguistique de Christophersen est donc aussi systématique. A ce titre, sa méthode, comme celle de Guillaume, est rigoureuse ; en dialecticien, il construit son ouvrage en deux mouvements, le premier ascendant, le second descendant. Dans une première partie intitulée *General*, il part en effet de l'observation des formes en discours, puis de l'examen des théories existantes de l'article, pour échafauder sa propre théorie ; il l'expose en un chapitre intitulé *Thesis*, qui constitue une sorte de point culminant depuis lequel il propose un réexamen de l'évolution diachronique des articles. Sa deuxième partie, *Particular*, est consacrée, en un mouvement de retour aux formes, à la confrontation de la théorie aux usages discursifs de l'article, en particulier dans des cas qui sembleraient des exceptions si le linguiste en était resté au niveau de la simple observation, mais qui trouvent leur place au sein du système précédemment dévoilé par la théorie. On le voit, la rigueur de la méthode tient à ce que, partant de l'observable, Christophersen revient à l'observable pour y jeter le jour nouveau de la conceptualisation. Il est aussi remarquable que cette disposition binaire de son exposé corresponde aux deux pôles entre lesquels s'articule le système de l'article selon Guillaume : le général et le particulier. Chez beaucoup d'autres linguistes, aucun processus d'abstraction ne vient hélas faire suite à l'observation des formes, et l'exposé s'en trouve réduit à une simple compilation plus ou moins organisée selon des principes généralement superficiels, écartés comme par défiance de toute

considération mentaliste, et parmi lesquels se mêlent indistinctement la syntaxe et la sémantique, le linguistique et l'extralinguistique<sup>29</sup>.

Nous ne voulons pas dire ici que nous n'ayons trouvé trace de l'idée de système chez aucun autre grammairien : ce serait faire injure à Jespersen, et à son rédacteur posthume Haislund, que de leur nier tout souci de méthode. Nous l'avons dit, l'exposé de la catégorie de l'article dans Jespersen 1949 est rigoureusement organisé, sous le principe commun de la « familiarité », en trois niveaux de détermination, et les développements internes à chaque niveau laissent à penser que l'auteur répartit les trois formes (A(N), THE et zéro) le long d'un paradigme dont les éléments sont en distribution complémentaire et mutuellement exclusifs ; la distinction implicite mais sensible entre zéro et simple absence d'article confirme *a priori* ce souci de formalisation. La déception vient de ce que, faute d'une conscience claire de cette formalisation et de ses enjeux, son exploitation reste incomplète. Nous en voulons pour exemple la confusion qui, malgré le principe posé par Haislund lui-même en introduction à son chapitre, s'installe dans le développement entre zéro et absence d'article (voir ci-dessus, 1.1.6.3., pp. 52-53). Une autre manifestation de cette incomplétude de la démarche réside dans le fait que, si trois degrés de détermination sont distingués, les trois formes de l'article ne sont pas elles-mêmes clairement définies dans un jeu d'opposition tripartite qui justifie leur répartition au sein de ces degrés de détermination. On ne sait ainsi jamais pourquoi zéro intervient aux degrés 1 (*complete unfamiliarity*) et 3 (*complete familiarity*), diamétralement opposés.

#### **1.2.1.2. Vers un système des articles**

Chez Christophersen au contraire, la notion de système est au départ et à l'arrivée de la démarche. Ainsi, dès la page 24, il entame l'organisation des faits observables par la disposition au sein de tableaux organisés des différentes combinaisons article + nom, en fonction du type d'article et du type de nom.

---

<sup>29</sup> Guillaume déplore à ce sujet : « Quand je dis que l'idée [selon laquelle chaque langue forme un système] a connu une grande fortune, je veux seulement constater qu'elle a fait l'objet, universellement, d'une chaleureuse approbation. Je n'entends nullement reconnaître qu'elle a eu, dans la conduite des études linguistiques, l'effet qu'on pouvait en attendre. On a bien admis que la langue était un système, mais, d'une manière générale, rares sont les linguistes qui se sont appliqués à découvrir ce système et à en mettre en bonne lumière la loi intérieure d'assemblage. Là même où quelques tentatives ont été faites en ce sens, elles n'ont pas été une réussite. On s'est borné en général à une *description relative aux apparences les plus sensibles*, et il n'a pas été question, sous les complications de la sémiologie, de faire apparaître le *psychomécanisme que ces complications recouvrent* et qu'elles dénoncent. A la vérité, les linguistes — pour la plupart — ont retiré à la notion de « système » ce qu'elle emporte avec elle de rigoureux » (1989, p. 57, cité par Boone & Joly 1996, p. 413. Le soulignement est de Boone & Joly).

1.	2.	3.	4.	5.
cake		butter	John	
a cake	a book			
the cake	the book	the butter		the equator
cakes	books			
the cakes	the books			

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 24.

Les types de noms s'échelonnent sur un paradigme à cinq éléments : le type 1 correspond aux substantifs qui peuvent être tantôt « unit-words », tantôt « continue-words », le type 2 aux « unit-words », le type 3 aux « continue-words », le type 4 aux noms propres et le type 5 aux « uniques ». Le tableau ci-dessus est représentatif du souci qu'a l'auteur de structurer clairement son observation des formes dans le but de faciliter l'émergence du système. Cette formalisation n'est en effet qu'un début ; Christophersen, fidèle aux principes mentalistes qu'il a posés en introduction, rappelle d'ailleurs :

It is not correct to say that unit-words denote something different from continue-words, because from a physical point of view no such distinction can be maintained between things and masses. The structure of the objects meant, whether material or immaterial, need not be essentially different; **what matters is that they are conceived of as different.** [...]

Unit-words and continue-words are not absolute groups but only represent **different modes of apprehension.** [...]

As continue-words denote something that cannot be counted, the idea of singular and plural is alien to them **from a purely psychological point of view.**

CHRISTOPHERSEN P., (1939), pp. 26-27 (c'est nous qui soulignons)

Cette phase d'observation, même si elle obéit déjà à un principe d'organisation, n'est donc qu'une première étape dans la marche à la découverte des mécanismes de pensée qui président à l'usage des substantifs et des articles qui les accompagnent. Elle permet à l'auteur de planifier de manière analytique l'examen qu'il conduit dans son chapitre II, *The Modern System in Practice* : il aborde en premier l'article THE avec les *unit-words*, puis A(N) avec les mêmes *unit-words*, puis les *continue-words* et les pluriels, pour finir avec les différents types de modification qui peuvent accompagner le nom, tels qu'adjectifs, relatives ou quantifieurs.

A ce titre, il est intéressant de s'attarder sur le statut syntaxique que Christophersen accorde à l'article. A la fin de son introduction, il renvoie en effet à deux citations de grammairiens français :

According to Meillet<sup>30</sup>, “l’article est devenu partie presque intégrante du substantif français: le mécanisme de la langue exige un article” (*Bulletin de la Soc. de Ling. de Paris*, XXI p. 180). Compare also Foulet’s<sup>31</sup> remark (§ 66): “l’article tend lui aussi à devenir une sorte de simple signe grammatical qui annonce un substantif, à peu près comme la terminaison *-er* indique un infinitif”.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 21

Cette conception de l’article comme quasi-flexion du substantif est perceptible en filigrane tout au long de l’étude, dans laquelle l’auteur, plutôt que d’articles zéro, défini ou indéfini qui s’accrocheraient au nom, préfère parler de « formes » du nom<sup>32</sup>: « zero-form », « *a-form* », « *the-form* » (*op. cit.*, pp. 23-24). Encore une fois, c’est là une vision dont on retrouve un parallèle chez Guillaume, en l’occurrence dans sa classification des morphèmes<sup>33</sup>.

Christophersen ne se résout pas à ne voir en l’article qu’un simple marqueur de substantivité :

It was often thought that the rise of the article was due to, and a compensation for, the loss of flexional endings. If that was correct, the modern English article might truly be regarded as a rudiment, “old rubbish” in Mr Gardiner’s phrase<sup>34</sup>.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 21

L’emploi de l’article obéit en réalité à deux impératifs : un impératif de substance, et un autre de délimitation. Le premier procède d’une vue héritée des linguistes qu’il cite dans son examen des différentes théories de l’article : Christophersen explore en effet en détail la théorie de l’actualisation de Geijer et Deutschbein, mais aussi la récente analyse de Gustave Guillaume (1919), pour qui l’article marque la transition du « nom en puissance » au « nom en effet », ainsi que le concept de « concretization » de Hjelmslev ; il y ajoute la

---

<sup>30</sup> Meillet A., (1919), Compte-rendu de Guillaume, *Le problème de l’article et sa solution dans la langue française*, in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, T. 21, Paris, Klincksieck.

<sup>31</sup> Foulet L., (1930), *Petite syntaxe de l’ancien français*, Paris, Champion.

<sup>32</sup> Il s’ensuit que des quantifieurs comme *all*, *both*, *half* ne sont pas de véritables déterminants, mais se rapprochent tantôt d’adjectifs comme *various*, *different*..., tantôt (lorsqu’ils gouvernent un SP en *of*) de GN du type *a lot of*.

<sup>33</sup> Guillaume distingue entre morphèmes à simple et à double effet d’une part, et entre morphèmes stématiques et astématiques d’autre part. Les morphèmes stématiques (capables de se soutenir dans la langue comme mots distincts) sont généralement à simple effet (ils dénotent une fonction du mot dans la phrase), les morphèmes astématiques (affixes, flexions) à double effet (ils déterminent en outre la partie du discours). Les articles, s’ils sont stématiques dans leur forme, ont cependant deux effets en tant qu’ils ne font pas qu’assigner un emploi au nom, mais sont aussi déterminants à l’endroit de la partie du discours qu’est le nom ; ils sont ainsi à rapprocher des morphèmes astématiques.

<sup>34</sup> Cf. *The Theory of Speech and Language*, Clarendon Press, 1932.

« substantiation-theory » de Bühler, Brøndal et Hammerich<sup>35</sup>. Il résulte de l'ensemble de ces lectures une vue selon laquelle, si l'article permet la transition du nom au puissance au nom en effet, de l'abstrait au concret, c'est par attribution de substance :

Substance is that which distinguishes nouns from verbs and substantives from adjectives. [...] It is natural to combine this view with Guillaume's (and J. S. Mill's) and say that the thing that is added in the transition from idea to reality is substance.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 67

Mais ce n'est pas tout : pour qu'il y ait usage de l'article, il faut que la notion nominale soit clairement délimitée.

The article is not a mere mark of substantiation [...]. In toto-generic zero-forms the whole genus is envisaged as concrete, and yet the article *the* is wanting. To receive an article a word must stand for something viewed as having precise limits.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 69

Une fois ces critères posés, l'auteur entreprend de déterminer la valeur de chaque article, valeur que nous appellerions en termes contemporains fondamentale ou invariante. Sa démarche, rappelons-le, prend son départ dans l'observation des faits, par rapport auxquels elle prend ensuite du recul pour tenter de discerner ce qui en fait l'unité, ce qui les conditionne. Il est remarquable de voir comment son attachement à ses principes et à sa méthode l'amène à démonter quelques idées reçues. Il est non moins remarquable, sinon regrettable, que ces idées reçues lui aient survécu : il n'est que de reprendre la dernière citation, qui en trois lignes rend caduques les appellations « défini » et « indéfini<sup>36</sup> »...

Christophersen commence par l'article THE. Nous l'avons vu plus haut, son observation montre que l'emploi de cet article est subordonné à l'existence de ce que nous avons appelé un « terrain d'entente », *basis of understanding* dans l'ouvrage. Ce fait amène l'auteur à postuler que THE est marqueur de familiarité, inséparable de l'idée de définitude, en tant qu'il signifie l'association d'un référent déjà connu au signifié de puissance du nom. Le corollaire en est que l'objet désigné est vu comme délimité, isolé d'autres référents similaires (*op. cit.*, pp. 70 et 72).

---

<sup>35</sup> HJELMSLEV L., (1928), *Principes de grammaire générale*, Vidsk. Selsk. hist.-filol. Medd. XVI.1., Copenhagen. GEIJER P.A., (1898), *Om Artikeln, dess ursprung och uppgift särskildt i franskan och andra romanska språk. Studier i modern Språkvetsenskap*, Uppsala, pp. 183 sv. DEUTSCHBEIN M., (1917), *System der neuenglischen Syntax*, Cöthen. BÜHLER K., (1934), *Sprachtheorie*, Jena. BRØNDAL V., (1928), *Ordklasserne*, Copenhagen. HAMMERICH L.L., (1935), *Indledning til tysk Grammatik*, Copenhagen.

<sup>36</sup> Christophersen précise en note : « Cf. Poutsma's definition (p. 517) of the primary function of *both* the articles as that of marking off or defining » (Christophersen 1939, p. 69. C'est nous qui soulignons).

Pour l'article A(N), l'observation des emplois amène Christophersen à faire intervenir la notion d'individualité comme invariant de sa classification :

1. Introductory use: the centre of attention is *one particular* individual and its specific characters. It may be an already existing or an imaginary case.
2. The interest centres round the generic characters of a *single* individual, imaginary or real.
3. Generalization to *several or all* the members of a class. [...]

The generic *a*-phrase is, to my mind, nearer to the individual use than is the corresponding *the*-form, which mirrors a conception of the whole genus as one indivisible unit [...]. *The* represents an aggregating genericness, it embraces the whole plurality; *a* is a singularizing form, it points out the single items separately.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 33

Il en conclut que la valeur invariante de A(N) est l'unité, toujours bien entendu consubstantielle à l'idée de limites précises assignées au référent : « The phrase means just one single unspecified member of a class, nothing more » (Christophersen 1939, p. 73). Ce « nothing more » est particulièrement intéressant, dans la mesure où Christophersen bat en brèche l'idée largement répandue (et que son travail, encore une fois, ne suffira apparemment pas à faire disparaître) qui veut que A(N) soit un article « indéfini » :

If we assume that *a* is a mark of indefiniteness only, we shall have to account for the fact that a large number of words, even when indefinite, appear in zero-form. Indefiniteness can at all events only be one of the significations of *a*.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 75

A(N) ne tire son « indéfinitude » (ou non-familiarité) que du jeu de l'opposition avec THE là où il alterne avec lui<sup>37</sup>. Or il est difficile, pour illustrer l'idée suggérée ci-dessus, d'invoquer la non-connaissance préalable du référent dans des énoncés comme *He had a stout nose*, où l'« indéfini » n'entre pas en alternance avec le « défini ». Christophersen avance donc que A(N) est étranger à la distinction entre familier et non-familier :

*A* is neutral with regard to familiarity; it does not mark it, but neither does it preclude it. [...]

Another example of neutrality is seen in the use of *a* with predicatives: *his father is an M.P.* [...]; unity is the only thing to be marked.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 74

Les deux articles sémiologiquement marqués sont ainsi clairement définis avec leur valeur propre : familiarité pour THE, unité pour A(N). Il est à noter que ces deux valeurs ne sont

---

<sup>37</sup> « *A* and zero-form together serve as a contrast to *the*, and by this opposition an element of indefiniteness (unfamiliarity), which is originally foreign to *a*, may be implied in the word » (Christophersen 1939, p. 76).

pas mutuellement exclusives : tout comme A(N) est neutre à l'égard de la familiarité, THE l'est au regard de l'unité, comme le montre sa compatibilité avec le pluriel comme avec le singulier. La remarque suivante est donc primordiale :

Only the positive degrees, [familiar and unital], are indicated formally (by *the* and *a* respectively); the zero-form alone marks the absence of both familiarity and unity.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 75

### 1.2.1.3. Zéro et le générique

L'article zéro, pour sa part, s'emploie avec les noms continus et les pluriels. Sa valeur le place en opposition avec les deux autres articles en même temps sur le plan de l'indéfinitude : au singulier comme au pluriel, il indique que le référent est vu comme continu et non délimité, ou ayant des limites imprécises (*op. cit.*, pp. 33 et 35-36).

L'article zéro est par essence générique ; contrairement à une acception répandue, ceci ne signifie pas que le substantif précédé de zéro fasse référence à la totalité de la notion continue (au singulier) ou de la classe (au pluriel). « Générique » chez Christophersen évoque davantage la manière dont l'énonciateur désigne le référent :

Attention is focused on the genus alone, quite irrespective of the amount represented. The zero-form is a generic form, and this is the reason why its limits are felt as indefinite.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 34

Ainsi, même s'il commence par distinguer trois valeurs d'emploi de zéro, il conclut vite à leur similitude profonde :

- (1) The whole genus everywhere and at all times (*toto-generic*) [...].
- (2) An indefinite amount of the genus (*parti-generic*) [...].
- (3) (In negative phrases) nothing of the genus (*nulli-generic*) [...].

Psychologically, however, there is hardly any ground for such a tripartition. In all three cases, what interests is quality, not quantity.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), pp. 33-34

La question de la quantité est donc étrangère à la forme zéro du nom ; au singulier, celle-ci désigne une « idée générale » d'un objet continu ; au pluriel, la vision d'un tout continu subsume les entités individuelles qui le composent (*op. cit.*, p. 73). Il ajoute plus loin, en note, que la langue anglaise n'admet pas qu'un groupe nominal défini commence par zéro.

Que dire alors des noms propres ? Christophersen l'admet :

Proper names always denote units with precise limits, and yet they can only appear in zero-form.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 59



L'auteur reprend à son compte la vision de Guillaume et l'idée de la transition puissance – effet. Le nom commun dénote en langue une idée abstraite, entièrement potentielle, son emploi en discours servant à en désigner des réalisations concrètes. Le nom propre, au contraire, ne recouvre aucune idée :

Proper names differ from appellatives in having no conceptual content. They merely indicate an object without implying a description of it.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 59

Ne passant pas par le détour du concept ou de la classe (*op. cit.*, p. 61), le nom propre dénote seulement un individu défini, l'identifiant de manière directe<sup>38</sup> : il est donc toujours concret (p. 65). Inutile, l'article, marqueur de la transition entre puissance et effet, entre abstrait et concret, est donc absent. L'explication est pour ainsi dire calquée sur celle de Guillaume :

Le nom propre, dès qu'on le pense, éveille dans l'esprit l'idée d'un individu et d'un seul. C'est donc, dans toute la rigueur du terme, un mot applicable en un seul point de l'espace, non transportable à plusieurs. Autrement dit la soudure est si étroite entre le nom potentiel et le nom en effet qu'ils forment un même bloc. C'est cette abolition de tout écart, et partant de toute transition, entre les deux états nominaux, qui cause le traitement zéro.

GUILLAUME G., (1919), p. 289

Christophersen interroge tout de même :

The question is now: is this assumption warranted if we look at the other big groups where the zero-form is in use: *continue-words* and *plurals*?

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 65

Cette remarque remet une nouvelle fois en cause les conclusions du linguiste. En effet, l'auteur note (p. 66) que même les noms continus « immatériels » à la forme zéro sont concrets lorsqu'ils sont effectivement employés en discours. Ni délimitation, ni substance, l'opposition entre zéro et les articles A(N) et THE joue donc au niveau de la transition entre nom en puissance et nom en effet. Avec zéro, écrit Christophersen, cette transition est quasiment inexistante : ce n'est en effet qu'au passage à l'actuel (« in the realization », p. 68) que substance et quantité sont attribuées au nom ; or c'est l'aspect qualitatif qui prédomine dans le nom sous forme zéro. Ainsi :

When continue-words and plurals are used in zero-form, the preponderant element in them is quality, not quantity (cf. §§ 12 & 13). Only the common properties of the objects are thought of, not special features, and as for quantity, the

---

<sup>38</sup> Christophersen écrit aussi : « A proper name does not describe its object » (*op. cit.*, p. 59).

limits are imagined as vague and indefinite. [...] Idea and realization are here so much alike that no transition is felt.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 66

Cette remontée aux causes profondes de l'absence d'article permet de rendre compte des valeurs d'emploi de zéro, que l'auteur résume enfin en ces termes :

We have seen that [the zero-form] is used to denote: (1) an idea without either substance or unity or familiarity being clearly present to the mind (cf. p. 79); (2) a continuous object (idea + substance) without unity or familiarity; (3) [as a proper name:] one definite individual, i.e. substance + unity + familiarity.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 81

#### 1.2.1.4. *Affaire classée ?*

La question semble résolue. Pourtant, l'auteur conclut son paragraphe sur la théorie de la substantiation sur ces mots :

Yet, in spite of all, we are still unable to account for continue-words and plurals.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 68

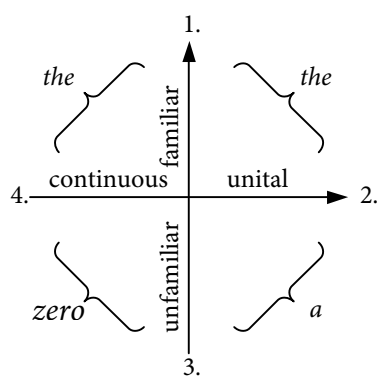
Ce commentaire se situe, il est vrai, avant le chapitre *Thesis*, donc avant le bilan que nous venons de citer. Néanmoins, la lecture de l'ouvrage montre que rien de nouveau n'est apporté au sujet de zéro entre la page 68, où l'auteur constate son impuissance, et la page 81, censée conclure l'exposition de sa théorie. Au contraire, un élément de réponse, qui avait été un temps envisagé par le linguiste, est écarté : alors qu'à la page 66 Christophersen propose une interprétation de la forme zéro des *continue-words* en termes guillaumiens, il revient à une lecture en termes d'indéfinitude à la page 73 (voir ci-dessus).

En effet, ce que Christophersen préfère éliminer de sa propre conception de zéro est précisément ce qu'il avait momentanément emprunté à Guillaume. Il est vrai que la théorie de ce dernier s'intéresse en premier lieu à l'article français ; et si elle a vocation à s'attaquer à un problème de linguistique générale, voire de pensée humaine, elle n'est pas directement transférable d'une langue à l'autre, les deux fussent-elles indo-européennes. Ainsi, si la vision qu'expose Guillaume de l'article « défini » s'applique à l'anglais dans le cas de la référence spécifique (en termes de « familiarité »), il n'en est pas de même dans celui de la référence générique :

When the field of vision comprises less than the whole genus it is all right, but so soon as the whole genus is meant, Guillaume's explanation, applied to English, only holds good of singular unit-words. The whole of what is designated by an English continue-word or plural is not imagined as bound by such sharp limits as *the* demands.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 69

De ce point de vue, il est compréhensible que Christophersen n'ait pas jugée satisfaisante l'explication de la page 66 selon laquelle aucune transition puissance – effet n'est ressentie pour les mots continus et les pluriels lorsque leur référent est vu comme dépourvu de limites précises : il y a nécessairement transition dès qu'un énonciateur prend la parole, mais l'anglais, contrairement au français, ne la marque pas systématiquement. C'est pour cette raison que le linguiste opère un retour en arrière, en un terrain moins aventureux, en définissant la forme zéro comme fonctionnant en opposition avec A(N) et THE, donc en termes d'absence — absence d'unité puisqu'on a affaire à des noms continus ou pluriels, et absence de délimitation, donc de familiarité :



CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 70

Ce que nous observons là est une brèche ouverte par le problème de zéro dans la méthode si rigoureuse de Christophersen : abandonnant le postulat d'une existence propre de zéro, à laquelle il avait pourtant implicitement habitué son lecteur, il nous le présente désormais comme une simple suppression de l'article... Ce qui nous mène naturellement à une autre remarque : le chapitre *Thesis* s'achève sur l'impression que, là où A(N) et THE sont pourvus de valeurs fondamentales propres et valables en tant qu'elles constituent des principes communs à leurs diverses valeurs d'emplois, zéro ne peut se contenter que d'un traitement typologique tripartite, dont le seul facteur commun est un principe négatif d'opposition aux deux autres articles. Il lui manque une définition positive — sans parler de la contradiction qu'il y a à rejeter comme non-transférable l'analyse guillaumienne pour les continus et les pluriels... et s'en accommoder pour les noms propres.

#### 1.2.1.5. Un échec relatif

Curieusement, ce n'est pas dans le chapitre *Thesis* mais bien plus loin dans l'ouvrage que nous trouvons ce qui ressemble à une tentative d'attribuer à zéro une valeur positive. Au lieu de s'y livrer dans la partie de son étude consacrée à l'élaboration de la théorie, il le fait dans la deuxième partie, intitulée *Particular*, destinée en principe à l'étude de cas

particuliers à la lumière de ladite théorie. Cette tentative intervient dans le chapitre alloué aux *Continue-Words and Plurals*, et procède d'un constat de l'inaptitude de la théorie échafaudée à rendre compte de certains emplois de zéro :

The zero-form is often used in cases where it comes very near to having a quite particularized meaning.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 150

Ce constat va en effet à l'encontre de l'idée postulée plus haut que, en dehors des noms propres, zéro va de pair avec des limites vagues, indéfinies assignées au référent du nom (*the thing meant*). Il explique également, même tardivement, la réticence de Christophersen à appliquer telle quelle la théorie guillaumienne : dans ces cas, il semble bien qu'il y ait une transition du nom en puissance au nom en effet sensible dans le resserrement de l'image nominale. L'auteur en donne pour exemple l'énoncé *Lectures start to-morrow* (p. 150) : alors que *the lectures* désignerait des cours préalablement identifiés implicitement ou explicitement, *lectures* à la forme zéro renvoie aux « cours en général, de toutes les différentes matières enseignées dans l'université » ; leur nombre est cependant bien limité. Christophersen parle alors de genericité restreinte, et commente :

This kind of restricted genericness is, as a matter of fact, an extremely common phenomenon in present-day English; it appears to be gaining ground at the expense of the *the*-form.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 150

Par ailleurs, Christophersen note que, dans les cas où l'on réfère à la totalité d'un objet continu, les noms continus sont bien proches des noms propres, l'objet dénoté étant alors aussi unique et univoque que le référent d'un nom propre : « *iron* denotes just one (continuous) object, nothing more » (*op. cit.*, p. 150). Il suffit qu'un léger surplus de définitude soit attribué aux contours de cet objet continu pour qu'il fasse presque figure de nom propre, l'objet tendant alors à être conçu comme un tout indivisible (p. 151).

Le résultat le plus visible de cette tendance est la personnification qui est à l'œuvre dans nombre de noms gratifiés d'une majuscule, mais aussi dans des exemples comme *rumour*, *legend*, *report*, *history*... Christophersen appelle ce phénomène universalisation ; en voici sa définition :

While personification is only a stylistic trick, the tendency to conceive a continue-word as a proper name is much more common. It manifests itself in an extension of the zero-form to cases where, according to the rules set up in ch. II, we should expect a *the*. The toto-generic form is universalized (hence the name of the phenomenon) and used outside its proper sphere. The psychological reason lies in a perception of

the genus as an indivisible unit which appears as a collected body even in quite particular cases.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), pp. 151-152

Christophersen ayant exposé sa théorie du nom propre aux pages 59 et suivantes (voir plus haut, 1.2.1.3., p. 64), il s'ensuit la conclusion suivante :

The proper-name theory helps to an understanding of the fact that such a universalized zero-form may contain an element of familiarity without the aid of the article. [...]

When the genus comes to be apprehended as a whole, its name immediately changes into a direct appellation devoid of idea.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 152

Le nom commun perd de son abstraction dans le processus et acquiert la concrétion de la référence directe et monovalente du nom propre. Le résultat en est l'attribution à la notion nominale de caractères d'unité, de définitude et de familiarité, normalement l'apanage des noms propres, et qui participent à la fois de A(N) et de THE.

Dans la suite du chapitre, Christophersen s'emploie à identifier les noms ou groupes nominaux qui se prêtent aisément au processus. Le critère est celui de la définitude sous forme zéro :

There are cases [...] where neither toto-generic nor parti-generic conception is possible; the phrase stands for something with which one is definitely familiar, and yet the zero-form is used. These are the only unmistakable cases of universalization [...].

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 152

Il fournit divers exemples de noms continus singuliers ou de pluriels qui sont souvent « universalisés » : *opinion, time, feeling, sentiment ; ministers, times, appearances, conditions, circumstances, affairs, things, matters, relations, etc.* Il constate que certains adjectifs favorisent le processus : *public, modern, ancient, existing, present, etc.* Il avoue cependant sa difficulté à circonscrire exactement le phénomène :

I have intentionally termed the phenomenon a mere tendency, because though it is extremely common in present English it is hardly possible to assign to it a definite sphere of action. Among continue-words it is only known with immaterial words [...].

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 153

Plus loin, lorsqu'il entreprend de proposer une réponse à la question de l'origine du phénomène, il se place d'un point de vue exclusivement diachronique :

There can be no doubt that the present extensive use of universalization is of quite recent date.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 159

Il en identifie deux sources possibles : d'une part la personnification, d'autre part les noms continus collectifs, comme *Christendom*.

Il va de soi que ce qui manque ici dans l'analyse de Christophersen est l'identification non de sources diachroniques du phénomène, mais de facteurs synchroniques. En s'arrêtant à une simple énumération (nécessairement non exhaustive) d'exemples de noms compatibles avec le phénomène, sans tenter ni de discerner dans leur sémantisme ce qui leur permet cette compatibilité, ni d'éclairer le mécanisme de pensée qui y préside, le linguiste met de côté le mentalisme qui caractérise sa démarche et en assure la puissance tout au long de son ouvrage. Après avoir enfin proposé une valeur positive de la détermination zéro, l'auteur ne s'emploie pas à répondre aux questions qui se posent presque naturellement, et qui le mettraient sur la voie d'un véritable système mental : à quels impératifs répond-elle ? A quelle intention énonciative ? Pourquoi certains noms s'y prêtent-ils mieux que d'autres ? Quelles sont les conditions qui la favorisent ? Quelles sont les influences respectives du sémantisme du nom et du contexte ? La thèse de Christophersen est remarquable par sa prise en compte de l'interlocuteur dans le fonctionnement de la détermination nominale ; des facteurs interlocutifs sont-ils à considérer pour l'universalisation ?

Une autre question reste en suspens : quelle valeur fondamentale pour zéro ? L'universalisation se présente bien comme une valeur positive, mais à n'en pas douter elle ne constitue pas un invariant de la forme zéro — elle n'est en tout cas pas présentée comme telle. S'attendant à se voir révéler un système complet des articles anglais, le lecteur reste quelque peu sur sa faim en constatant que, une fois de plus, l'article zéro résiste à une appréhension systématique.

## 1.2.2. Strang : la reconnaissance d'un système ?

### 1.2.2.1. Principes théoriques

Plus tard dans le cours du vingtième siècle, Barbara Strang (*Modern English Structure*, 1968) reconnaît, dans son chapitre consacré aux articles, l'héritage de Christophersen :

There are two main sources for the study of articles in English, the *OED*. entries for the two words, and Christophersen (1939).

STRANG B.M.H., (1968), p. 125

Comme lui, Strang se place en effet dans une perspective structuraliste (comme l'annonce le titre) et mentaliste. Du structuralisme saussurien, elle retient la nature duale du signe linguistique<sup>39</sup>. Ce qui fait le signe est moins sa nature (« Anything is capable of being [a sign] », p. 7) que son utilisation, autrement dit, le fait qu'une signification lui soit attachée. Sa linguistique est mentaliste en ce qu'elle fait de la langue non une nécessité produite par la nature des choses dont elle parle, mais un produit de l'esprit :

Since [signs] are mental products, the distinctions between them reflect, not external reality (whatever that may be), but the mind's way of classifying its experience. [...] A sign-system is a mental system for whose validity questions about the external world are immaterial.

STRANG B.M.H., (1968), p. 8

Elle applique plus loin ce principe à la dichotomie entre noms dénombrables et indénombrables, rappelant que cette disposition ne reflète en rien la nature des choses dénotées mais constitue un trait de la langue anglaise (*op. cit.*, p. 112).

Le mot « système » est, ici aussi, central : la langue n'est pas une simple collation d'éléments mais un système articulé<sup>40</sup> de signes, dont toutes les parties sont liées et se conditionnent mutuellement (*op. cit.*, p. 4). Un certain parti pris fonctionnaliste la fait distinguer par exemple, parmi les noms indénombrables, ceux qui n'ont pas de pluriel et ceux qui n'ont pas de singulier, considérant alors les emplois « atypiques » de ces noms (*woods* par opposition à *wood*, ou *green* – la couleur – par rapport à *greens* – les légumes verts) comme des occurrences d'homonymes. L'emploi avec article et forme de pluriel des noms propres (*the Joneses*) est lui aussi un cas d'homonymie.

---

<sup>39</sup> « There are, then, three things we may think of, the *exponent*, its *import*, and their union, the *sign* » (Strang 1968, p. 8 — c'est nous qui soulignons).

<sup>40</sup> Strang précise qu'elle entend le mot « articulé » comme signifiant la capacité des unités de ce système (en l'occurrence, les signes) à se combiner en unités plus grandes et d'un autre ordre, dont le fonctionnement est différent de celui de leurs unités constituantes (1968, p. 5).

### 1.2.2.2. Application aux articles

Les articles font partie du système fermé des déterminants, eux-mêmes englobés dans la classe plus vaste des « adjuvants » (*adjuncts*) du nom, qui comprend également la classe ouverte des adjectifs (1968, p. 124). Notons l'usage du mot *system* pour les déterminants, contre le simple mot *class* pour les adjectifs, différence significative au vu des principes posés précédemment. Une des fonctions du déterminant est de signaler que le mot qu'il précède est un nom :

The name *determiner* is appropriately given to words which, functioning as adjuncts, show their head-words to be nouns.

STRANG B.M.H., (1968), p. 124

Les déterminants dits « centraux » sont ceux dont la seule fonction est de s'adjoindre au nom ; les articles sont donc les déterminants les plus centraux. Ils indiquent la « nominalité » (*noun-ness*) du nom et contribuent à son sens en tant que nom (*op. cit.*, p. 124).

Strang, si elle ne tranche pas entre absence d'article et forme zéro (« absence of article (sometimes referred to as the zero-form) », *op. cit.*, p. 124), reconnaît au moins à celle-ci une place dans un système de l'article organisé autour des cinq possibilités combinatoires aperçues par Christophersen en 1939 (cf. *supra*, 1.2.1.2., p. 59) :

1. zero + noun singular (*cake*)
2. *the* + noun singular (*the cake*)
3. *a* + noun singular (*a cake*)
4. zero + noun plural (*cakes*)
5. *the* + noun plural (*the cakes*)

STRANG B.M.H., (1968), p. 124

Strang déduit de ces cinq configurations des compatibilités et des déterminismes liant l'article au statut dénombrable ou indénombrable du nom. Ainsi, en 2., THE ne distingue pas entre dénombrable et indénombrable, mais a un rôle de « spécification » (« adds one of a range of specifying meanings », *op. cit.*, p. 125), ainsi qu'en 4. avec les noms dénombrables. L'article indéfini, rencontré uniquement dans le cas 3., indique que le nom est dénombrable et lui ajoute également une « spécification ». Quant à la forme zéro, Strang affirme seulement qu'elle indique le caractère indénombrable du nom dans le cas 1., et exprime un contraste purement lexical en 4. (« *cakes, not sugar, bread, biscuits, etc.* », *op. cit.*, p. 125).



Les « spécifications » que les articles défini et indéfini sont susceptibles d'apporter au nom sont détaillées plus loin. C'est ainsi que THE est dit avoir deux emplois. Le premier est « particularisant », indiquant qu'une ou plusieurs instances individuelles du référent sont déjà connues (citées dans l'avant-texte ou présentes dans le contexte) :

*'We keep a dog. We are fond of the dog.'* *'The Queen.'* *'The poet Virgil.'* (op. cit., p. 125)

Le second est « non-particularisant », c'est-à-dire générique, universel ou typique. Il peut s'appliquer à des noms singuliers, pluriels, ou à des adjectifs substantivés (*de-adjectival class-nouns*) :

*'The whale is threatened with extinction.'* *'Playing the piano.'* *'The World, the Flesh and the Devil.'* *'The sublime.'* *'The French.'* *'The Joneses.'* (op. cit., p. 126)

En ce qui concerne A(N) :

It indicates that that noun is being used of *one*, or *some(one)*, or *any(one)*, or *a particular instance* of the referent of that noun. Examples are:

*'A pound isn't enough'* ; *'A child turned the corner and came into view'* ; *'A child could do it'* ; *'They were talking to a man I know well'*.

STRANG B.M.H., (1968), p. 127

La forme zéro ne reçoit pas de traitement particulier...

### **1.2.2.3. Un sentiment d'inachevé**

Strang justifie ainsi le choix du terme « système » pour décrire le paradigme des articles :

The kind of meaning contributed by any one term is determined in relation to the other terms available with the given noun-form.

STRANG B.M.H., (1968), p. 125

Si la linguiste se montre ainsi fidèle au principe saussurien de l'oppositivité, elle manque cependant de l'exploiter à fond. Le « système » qu'elle prétend décrire, s'il repose bien sur l'opposition de sens entre les cinq combinaisons observées, souffre de l'absence d'un principe organisateur qui lui donnerait son unité. Les remarques de la page 125 portent uniquement sur la façon dont les termes du paradigme se combinent avec les noms en fonction de leur caractère dénombrable ou indénombrable. A ce stade, ce que nous apprenons se limite au fait que les articles défini et indéfini apportent un « sens spécifiant » au nom qu'ils précèdent, ce qui ne permet guère de les différencier.

Or ce serait en vain que l'on chercherait dans ce chapitre de *Modern English Structure* l'invariant de chaque article : les deux emplois de THE semblent diamétralement opposés, sans qu'un principe commun ne vienne justifier qu'ils aient la même expression linguistique ; A(N) semble avoir comme point focal l'unité, mais aucun développement ne

vient expliquer pourquoi cette forme unique vient remplacer *one*, *some* et *any*, dont elle est rapprochée, ni que l'article de l'unité puisse exprimer la généralité, comme dans *A child could do it*.

Zéro, enfin, ne semble être défini que par ce qu'il n'est pas, en tant que, contrairement aux deux autres articles, il n'apporte aucune « spécification » au nom. Aucun principe commun ne réunit les deux possibilités combinatoires évoquées (avec un singulier et avec un pluriel), qui paraissent aussi divergentes que les deux emplois du défini. Dans une note qui suit immédiatement les remarques relatives aux cinq combinaisons, Strang ajoute tout de même :

The generalisations above are chiefly derived from characteristic patterns in subject function. Predicatively the zero-form is more freely used, especially in words for occupations ('*more artist than businessman*'; '*he was (the) headmaster of Rugby*')—both examples from Christophersen); also with certain other characterising words, usually predicative ('*more knave than fool*').

STRANG B.M.H., (1968), p. 125

Elle ne rend cependant pas compte de ce surcroît de liberté en position prédicative, ni de l'alternance avec THE devant un syntagme nominal désignant une fonction, comme *headmaster of Rugby* ci-dessus. Plus loin, elle n'explique pas davantage la différence entre deux emplois de zéro, ni l'alternance avec THE :

For instance, we can say, without definite article before the first noun:  
'*In spring I take a week's holiday*' or (quite differently) '*In spring I shall take a week's holiday*',  
and so far we might wish to claim that the difference between the two is due to the difference of verb. That is simple enough. But if we put in the article, saying:  
'*In the spring I take a week's holiday*' or '*In the spring I shall take a week's holiday*',  
then the first *the* is non-particularising (referring to an annual event) and the second one is particularising (referring to the coming year).

STRANG B.M.H., (1968), pp. 126-127

A moins qu'il ne faille reproduire pour zéro l'explication donnée pour THE, et attribuer au second zéro une valeur particularisante contraire au principe posé à la page précédente...

A la lecture de Strang, nous restons donc sur un sentiment d'inachevé. D'une part, son placement dans le prolongement de Saussure et des fonctionnalistes promettait la description d'un système ; pourtant, nul principe unificateur ne venant rendre compte ni de la diversité des emplois de chaque article, ni de l'« articulation » des parties de ce « système », nous devons nous contenter de la description d'un paradigme. Mais, là encore,

le seul élément qui justifie le regroupement de ces trois formes au sein d'un même paradigme semble être le fait qu'ils ne se rencontrent qu'accompagnés d'un nom, caractère qui les oppose en particulier à ce que Strang appelle les *determiner-pronouns*, parmi lesquels les démonstratifs. Or cette manière de délimiter les paradigmes débouche sur des incongruités : les possessifs sont rebaptisés *genitive articles* en tant qu'ils s'emploient exclusivement devant un nom, sauf *his* et *its* qui, en tant qu'ils peuvent aussi être pronoms, se retrouvent qualifiés de « marginaux ». En appliquant à la lettre le principe d'oppositivité, Strang se refuse à fonder la reconnaissance du paradigme sur des critères internes de sémantisme, ce qui l'empêche de déceler d'un côté le principe organisateur qui ferait du paradigme un système, et de l'autre un invariant ou une valeur fondamentale qui justifierait la diversité d'emploi de chaque forme.

D'autre part, quoique zéro soit annoncé comme terme à part entière du système, il n'y est en fait pas intégré par l'auteur. Encore une fois, faute d'un principe organisateur du paradigme, il est en effet difficile de déceler une valeur positive pour cette forme qui n'est à première vue que l'absence des deux autres.

Appliqué aux seules unités morpho-syntaxiques, le principe d'oppositivité s'avère diviser plus que rassembler, bloquant l'apparition du système et, partant, d'une valeur véritable pour zéro.

### 1.2.3. Quirk & al. : vers une formalisation de l'absence

On peut reprocher à Christophersen de n'avoir pas consacré à zéro la même énergie, ni la même rigueur méthodologique qu'aux deux articles sémiologiquement marqués. Chose curieuse au regard du reste de son discours, il lui arrive en effet d'employer indifféremment *zero-form* et d'autres expressions qui évoquent davantage une omission, et de gommer la distinction terminologique qui semblait permettre de séparer clairement le cas du nom propre de celui des noms communs :

Proper names always denote units with precise limits, and yet they can only appear in **zero-form**.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 59

*The lectures* will usually refer to some definite lectures previously talked of or otherwise alluded to, whereas **without the article** it means 'lectures in general, on all the various subjects taught at university'.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 150

It will be noted that **the loss of the article** is particularly frequent when the noun is used to denote something immaterial and permanent, raised above the single manifestations of it.

CHRISTOPHERSEN P., (1939), p. 181 (c'est nous qui soulignons)

La prise en compte du contexte de ces occurrences permet de comprendre en partie la variation : dans le premier cas, le but est apparemment de mettre l'accent sur la comparaison entre le nom propre et le nom commun ; dans le deuxième, qui entame le paragraphe sur l'universalisation, il s'agira à l'inverse de rapprocher le nom commun du nom propre (voir ci-dessus) ; dans le troisième enfin, l'expression semble pointer vers une omission, voire une ellipse. Néanmoins, faute d'un exposé clair des motivations de la terminologie et de ces changements de points de vue, le lecteur est plongé dans la confusion.

Quoique bien plus récentes, les deux grammaires principales de Quirk, Greenbaum, Leech et Svartvik<sup>41</sup> présentent toutes deux l'intérêt d'être les premières à proposer pour l'absence d'article visible une structuration comparable à celles trouvées ailleurs pour les autres déterminants du nom. Rompant avec une tradition de confusion terminologique, Quirk & al. entreprennent de définir avec précision ce qu'ils entendent par article zéro et par absence d'article, en tout cas sur un plan formel, syntaxique.

Leur définition prend son point d'ancrage dans le principe de la commutation : là où l'absence contraste avec la présence, il y a article zéro ; là où un tel contraste n'existe pas, il y a simple absence d'article :

Although in sentences such as *I like music, I like Sid*, the two nouns look superficially alike in terms of article usage, we will say that *music* has ZERO ARTICLE but that *Sid* has NO ARTICLE. The label "zero" is appropriate in the case of common nouns which have article contrast, eg: *music* as opposed to *the music* [...]. If, however, we disregard special grammatical environments [...], proper nouns have no article contrast, and will therefore be said to have "no article".

QUIRK R. & al., (1985), p. 246

Il ne s'agit pas ici d'une simple pirouette terminologique ; la raison pour laquelle le nom propre ne connaît pas de commutation d'articles est que, sa définitude lui étant inhérente, il incorpore son propre déterminant (Quirk & al. 1985, p. 64 — voir plus haut l'expression *built into the noun* de Leech & Svartvik 1975, p. 55). On ne peut s'attendre à voir devant

---

<sup>41</sup> *A Grammar of Contemporary English*, 1972, et *A Comprehensive Grammar of the English Language*, 1985. Nous ferons principalement référence à leur grammaire de 1985, qui reprend pour l'essentiel le contenu de celle de 1972 en développant et ajoutant divers éléments.

eux l'absence alterner avec la présence d'un déterminant : celle-ci serait le signe d'un glissement catégoriel du nom propre, avec les variations sémantiques et référentielles que cela implique (voir Christophersen ci-dessus, p. 64, note 38).

Ce n'est pas non plus une simple alternance binaire du type présence / absence. Quirk indique bien *article contrast* : ce qui alterne, ou commute, devant le nom commun, c'est bien la classe entière des articles. Or cela est crucial : cela signifie que zéro fait partie intégrante du système de la détermination nominale et, plus précisément encore, du système des articles — autrement dit, qu'il est un article. Ceci implique une conception systématique de la détermination, le principe de commutation et la notion de système s'impliquant mutuellement : d'une part, la commutation ne peut s'observer qu'au sein d'une classe de mots fermée, c'est-à-dire à laquelle il est normalement impossible d'ajouter spontanément des éléments, dont les membres peuvent donc être aisément comptés ; d'autre part, une classe fermée forme système à partir du moment où ses membres sont en distribution complémentaire, mutuellement exclusifs, donc commutent :

The items are said to constitute a *system* in being: (i) reciprocally exclusive [...]; and (ii) reciprocally defining: it is less easy to state the meaning of any individual item than to define it in relation to the rest of the system.

QUIRK & al., (1972), p. 137

Les auteurs opposent ainsi clairement deux axes le long desquels se construit la détermination nominale, l'axe paradigmatique et l'axe syntagmatique :

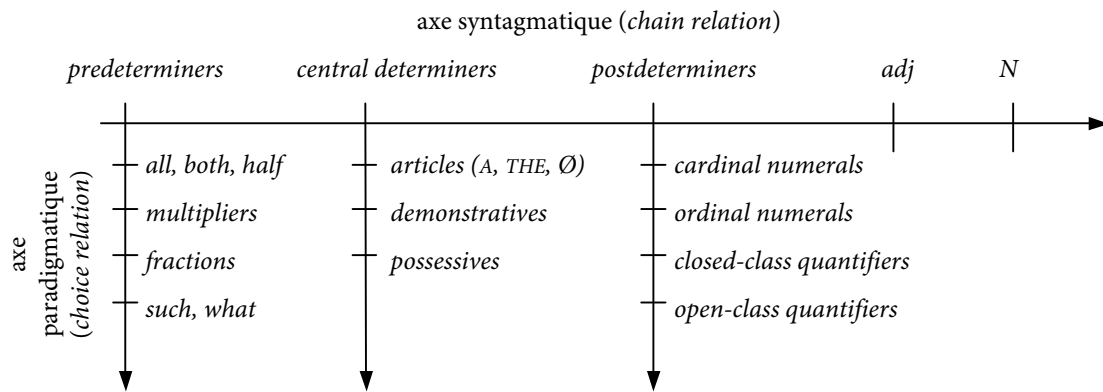
These words and some others are called determiners. They form a set of closed-system items that are mutually exclusive with each other, i.e. there cannot be more than one before the noun head. [...] The determiners are in a "choice relation" [...]. In this respect they are unlike *all*, *many*, and *pretty*, which are in a "chain relation", i.e. occurring one after another.

QUIRK R. & al., (1972), p. 137

En 1985, la structuration devient plus détaillée, avec la distinction de trois classes de déterminants : pré-déterminants, déterminants « centraux<sup>42</sup> » et post-déterminants. Les articles commutent au sein de la deuxième classe (1985, p. 254). Ceci se laisse figurer de la façon suivante :

---

<sup>42</sup> Contrairement à Strang, qui entend par « central » le caractère typique de déterminants comme l'article, Quirk & al. ne désignent que leur position dans la chaîne syntagmatique.



Au sein de cette classe des déterminants centraux, les articles tiennent leur spécificité de deux facteurs. D'une part, ils n'ont pas de sens lexical ; leur fonction est strictement métalinguistique :

This term [determination] may be used for the function of words and (sometimes) phrases which, in general, determine *what kind of reference* a noun phrase has [...].

QUIRK R. & al., (1985), pp. 64

Unlike other central determiners, the articles have no lexical meaning but solely contribute definite or indefinite status to the nouns they determine.

QUIRK R. & al., (1985), p. 255

D'autre part, contrairement aux démonstratifs par exemple, ils ne peuvent apparaître indépendamment d'un nom :

The articles are central to the class of determiners in that they have no function independent of the noun they precede.

QUIRK R. & al., (1972), p. 137

Ils représentent ainsi une sorte de quintessence du déterminant.

Quirk & al. notent également que la fonction de l'article ne se réduit pas à la simple indication de la définitude ou de l'indéfinitude du nom qu'il précède, et que si l'article se trouve dans une relation de dépendance grammaticale vis-à-vis du nom, cette relation est réciproque :

The dependence is not unilateral. A count noun like *boy*, for example, is, on its own, only a lexical item. It requires an "overt" determiner of some kind to assume grammatical status.

QUIRK R. & al., (1972), p. 137 (repris presque à l'identique dans 1985, p. 255)

Ceci n'est pas sans rappeler la transition puissance – effet de Guillaume, reprise par Christophersen comme nous l'avons vu précédemment : pour fonctionner en discours, et se charger par là même d'une application particulière, le nom doit s'adjoindre l'article. Mais il faut aussi se souvenir de la critique de Christophersen à l'égard de la théorie de

Guillaume, qui fonctionne pour le français mais se heurte en anglais aux emplois apparemment sans article de noms dont la signification en discours est pourtant resserrée par rapport à leur signifié de puissance. Il semble donc nécessaire de prévoir pour zéro une place au sein du système, et c'est cette conception qui permet aux auteurs la déclaration suivante, révolutionnaire en comparaison avec d'autres grammaires pourtant contemporaines :

There appears to be an exception to the generalization that common nouns are determined in the case of plural and noncount nouns like *women* and *water* respectively; but we shall prefer to say (cf. 5.2.) that the apparent absence of an article signals the presence of the zero article.

QUIRK R. & al., (1985), p. 65

Ceci procède d'un autre principe, très clairement posé à la même page :

When the head is a common noun, [...] determination as a syntactic function is normal, if not obligatory.

QUIRK R. & al., (1985), pp. 65

Résumons : si, d'une part, l'article zéro fait partie intégrante du paradigme de la détermination nominale, et même de celui de l'article, et que, d'autre part, la détermination du nom commun est obligatoire (ne serait-ce que pour assurer sa grammaticalité en discours), alors il est nécessaire de postuler une fonction de détermination pour zéro, qui permet au minimum la grammaticalité du nom en discours. La remarque de Quirk ci-dessus est bien entendu teintée de générativisme : il parle bien de « syntactic function », autrement dit, c'est la place du déterminant sur la chaîne linéaire qui est obligatoire en structure sous-jacente, d'où la règle de réécriture  $NP \rightarrow Det N$ . Néanmoins, Quirk et ses co-auteurs ne font pas ici œuvre de théoriciens de la grammaire générative transformationnelle, et nous estimons raisonnable de penser que, si la fonction syntaxique est vue comme obligatoire, une fonction sémantique (grammaticale bien entendu) lui est associée : lorsque les auteurs rappellent qu'il ne s'agit pas seulement pour le nom employé en discours d'acquérir un statut grammatical, mais aussi de référer au contexte linguistique et situationnel de son emploi (1985, p. 253), il suffit de se souvenir que la fonction du déterminant est de déterminer le type de référence dont le nom en discours est porteur (1985, p. 64) pour inférer que, en tant qu'il instancie la place Det, zéro relève comme les autres articles d'un mode de détermination propre.

Ceci est implicitement confirmé par l'identification par Quirk d'un troisième type d'absence d'article, l'ellipse. Elle se distingue des deux premiers (absence d'article devant le

nom propre et article zéro) en ce qu'elle procède de la suppression d'un article sémiologiquement marqué. Elle est tout particulièrement utilisée dans le *block language* :

Block language appears in such functions as labels, titles, newspaper headlines, notices, and advertisements. [...] Some forms of block language have recognizable clause structures. Those forms deviate from regular clause structures in **omitting** closed-class items of low information value, such as the finite forms of the verb BE and the articles, and other words that may be understood from the context.

QUIRK R. & al., (1985), p. 845 (c'est nous qui soulignons)

Le *block language* est le lieu de l'ellipse dite « structurelle »,

where the ellipped word(s) can be identified purely on the basis of grammatical knowledge.

QUIRK R. & al., (1985), p. 900

que les auteurs distinguent de l'ellipse situationnelle :

In such cases, the interpretation may depend on knowledge of a precise extralinguistic context. [...] Typically, situational ellipsis is initial, especially taking the form of omission of subject and/or operator [...].

QUIRK R. & al., (1985), p. 895

Des exemples d'ellipse situationnelle de l'article sont donnés : *(The) Trouble is there's nothing we can do about it* ; *(The) Fact is I don't know what to do* ; *(A) Friend of mine told me about it*. Cette ellipse, dont la motivation est essentiellement phonologique, rappelle la prosiopèse de Jespersen :

In such cases, which are restricted to familiar (generally spoken) English, the ellipped words are those that normally occur before the onset of a tone unit [...], and hence have weak stress and low pitch. It may therefore be more appropriate to ascribe the omission to subaudible utterance or some other reductive process on the phonological, rather than on the grammatical level.

QUIRK R. & al., (1985), p. 895

En réalité, elle relève sans doute un peu de ces deux facteurs : l'omission phonologique est permise par la récupérabilité de l'élément omis, ce qui est un phénomène grammatical. Quel que soit le type d'ellipse, il s'agit donc de la suppression d'un élément ayant la particularité d'être aisément récupérable grâce au contexte linguistique ou extralinguistique ; dans le cas de l'ellipse de l'article, il est ainsi possible de rétablir le défini ou l'indéfini. En conséquence, nous ne sommes pas ici face à un cas de commutation, et ceci interdit à ce type d'absence toute attribution d'une place propre sur le paradigme de la détermination nominale, et par là même toute fonction propre de détermination.



Pour résumer, la lecture des grammaires de Quirk, Greenbaum, Leech et Svartvik nous met face à trois types d'absence d'article, dont un seul constitue un mode particulier de détermination, et que les auteurs nomment article zéro. Cette organisation systématique de la détermination nominale et de son absence apparente nous laisse espérer la mise au jour de valeurs fondamentales des articles, et en particulier de l'article zéro. Pourtant, cet espoir se trouve déçu. Il semble en effet que les auteurs ne franchissent pas le seuil qui sépare leur organisation du visible en paradigmes de formes d'une structuration du sens sur des bases semblables. On note pour commencer que le terme « système » disparaît de la grammaire de 1985 dans des contextes où il apparaissait pourtant, et de manière centrale, dans la version de 1972 :

[Determiners] form a set of closed-**system** items [...].

It requires no great effort to list all the members in a closed **system**. [...]

The items are said to constitute a **system** in being (i) reciprocally exclusive [...]; and (ii) reciprocally defining [...].

[Titre:] Closed-**system** premodifiers.

QUIRK R. & al., (1972), pp. 137 et 139

Closed-**class** members are mutually exclusive and mutually defining in meaning [...].

QUIRK R. & al., (1985), p. 72 (c'est nous qui soulignons)

Dans cette dernière citation, il est certes sensible que, si Quirk renonce au terme, il reste attaché à la notion. Dans les deux grammaires pourtant, l'examen détaillé de la détermination ne se base pas sur une mise en opposition des trois articles, ce qui, si l'on en croit la définition du concept de classe fermée, permettrait de dégager leurs sens respectifs, mais sur un contraste entre référence spécifique et générique. Nous n'irons pas jusqu'à dire que cette démarche est injustifiée ; néanmoins, ce changement de perspective présente à notre sens deux inconvénients de taille. Un simple regard suffit pour constater qu'il induit une fragmentation de l'analyse pour chaque article, sans pour autant se conclure sur un rassemblement des observations pouvant conduire à la mise en évidence d'invariants opératoires. Dans sa présentation par Quirk et ses co-auteurs, cette démarche entraîne même la confusion des trois articles dans le traitement de la référence générique :

The distinctions between definite and indefinite, and between singular and plural, are important for specific reference. They tend to be less crucial for generic reference, because generic reference is used to denote the class or species generally. Consequently, the distinctions of number which apply to this or that member, or group of members, of the class are neutralized, being largely irrelevant to the generic concept.

QUIRK R. & al., (1985), p. 265

Sur le plan plus profond de la méthode, ce revirement fait souffrir l'exposé d'un manque de définitions préalables, le couple spécificité / généricité n'ayant pas fait l'objet d'un traitement systématique comparable à celui des articles. L'extrait ci-dessus l'illustre pour ce qui est de la généricité : on a presque affaire à une tautologie (« generic reference is used to denote the class or species generally »). C'est également le cas de la paire défini / indéfini, quand du moins elle fait l'objet d'une définition, comme dans la grammaire de 1985 :

The definite article *the* is used to mark the phrase it introduces as definite, i.e. as referring to something that can be identified uniquely in the contextual or general knowledge shared by speaker and hearer. [...]

The indefinite article is notionally the “unmarked” article in the sense that it is used (for singular count nouns) where the conditions for the use of *the* do not obtain. That is, *a/an X* will be used where the reference of *X* is not uniquely identifiable in the shared knowledge of speaker and hearer.

QUIRK R. & al., (1985), pp. 265 et 272

Définitude et indéfinitude sont définies par les emplois des articles : la première est elle aussi définie de manière quasi tautologique, tandis que la seconde est simplement présentée comme le négatif de la première. La question tend à se poser de savoir laquelle, de la définition ou de la terminologie (article « défini » / « indéfini »), conditionne l'autre : il n'est en effet suggéré aucune remise en cause de ces deux appellations, alors que Christophersen par exemple avait montré que les deux articles n'opéraient pas sur les mêmes notions (le défini faisant appel à la familiarité, l'indéfini à l'unité).

Or, faute de définitions suffisamment précises, les notions maniées se caractérisent par une malléabilité surprenante, quoique bienvenue lorsque la règle doit se plier à l'emploi...

English tends to make a liberal interpretation of the concept “generic” in such cases [mass nouns and plural count nouns], so that the zero article is used also where the reference of the noun head is restricted by premodification. [...]

The zero article is also used with other plural nouns that are not unambiguously generic<sup>43</sup>.

QUIRK R. & al., (1972), p. 153

Plus loin, les auteurs sont d'ailleurs contraints de revenir un tant soit peu sur leur postulat que la généricité annule les différences entre défini, indéfini et zéro :

All three major forms of the article (*the*, *a/an*, and zero) may be used generically to refer to the members of a class *in toto*. [...] It should not, however, be assumed that the three options [...] are in free variation. One difference between them is that, whereas *the* [...] keeps its generic function in nonsubject positions in the sentence, *a/an* [...] and to a lesser extent zero [...] tend to lose their generic function in these positions.

QUIRK R. & al., (1985), p. 281

Aucune explication de ce phénomène — qui n'est qu'une simple « tendance » — n'est proposée.

L'examen détaillé des articles ne donne d'ailleurs lieu à presque aucun commentaire : il s'agit pour l'essentiel d'une liste d'emplois organisée selon un plan bipartite, référence générique contre référence spécifique, chaque partie étant subdivisée en usages de l'article défini, de l'indéfini et de zéro. Chaque variété d'emploi est dûment enregistrée, mais aucune mise en relation n'est effectuée. Les auteurs auraient par exemple pu exploiter le lien entre THE et Ø en termes de définitude dans les GN prédicats désignant une fonction unique (*She wants to become President of the United States*) ; au lieu de cela, ils se contentent de constater :

Where the complement (or an equivalent appositive noun phrase) names a UNIQUE ROLE or task [...] the zero article alternates with *the*. [...]

QUIRK R. & al., (1985), p. 276

Aucun lien n'est fait avec leur propre définition de l'emploi de l'article défini en termes d'unicité de la référence, citée ci-dessus. A telle enseigne que zéro devient même l'article privilégié de l'unicité, si l'on en croit l'étonnement qu'affichent les auteurs dans le cas suivant :

The complement of *turn* is exceptional in having zero article even when there is no implication of uniqueness.

QUIRK R. & al., (1985), p. 276

---

<sup>43</sup> Il s'agit d'exemples comme *Matters have gone from bad to worse* ou *Things aren't what they used to be*. L'universalisation de Christophersen en fournit une explication cohérente, mais elle suppose ne serait-ce qu'une délimitation préalable non seulement des emplois, mais aussi des valeurs de zéro. Faute d'une telle démarche, cette piste semble bel et bien devoir rester ignorée.

L'article défini et l'article zéro ont aussi en commun la référence dite « sporadique », que Quirk attribue aux noms évoquant des institutions sociales, comme les moyens de transport ou de communication. Les deux articles y voient leurs sphères d'action s'entrelacer, zéro venant souvent remplacer THE après une préposition,

especially as complement of *at*, *in*, and *on* in quasi-locative phrases. [...] We call them "quasi-locative" because, although they appear to have locative meaning, their function is rather more abstract [...]. In such contexts, nouns such as *college*, *church*, etc. do not refer to actual buildings or places, but to the institutions associated with them.

QUIRK R. & al., (1985), p. 277

Mais là encore, l'interprétation proposée est classique, et ne donne lieu ni à une discussion du rôle de la préposition, ni à une mise en relation avec une quelconque valeur invariante de zéro — pas plus que dans le cas suivant, apparemment dépourvu de raison d'être :

With *television* or *TV*, there is also the possibility that the article will be omitted.

QUIRK R. & al., (1985), p. 269

La typologie suggère que ce sont des cas de référence spécifique, mais ils relèvent du simple idiomatisme ; les deux grammaires regroupent en effet sous cette étiquette tous les emplois de zéro devant les noms d'institutions, de moyens de transport et de communication, de périodes du jour et de la nuit, de saisons, de repas en tant qu'institutions, de maladies. Ne sont pas plus épargnées de la labellisation idiomatique les « structures parallèles » (*neither friend nor foe...*), qui relèvent de ce que Quirk appelle « "frozen" article use », « virtually idioms » (1985, p. 280), ni les expressions prépositionnelles « figées » (*on foot, in turn, out of step...*). Le terme « omitted » dans la dernière citation laisse d'ailleurs à penser que tous ces emplois ne sont en fin de compte que des cas d'ellipse qui, comme nous l'avons vu, n'ont de motivation que stylistique (langue orale ou *block language*) et non grammaticale, et devant lesquels l'analyse linguistique semble devoir abdiquer.

### 1.3. La théorie du « renvoi à la notion »

Le « renvoi à la notion » est l'opération que marque l'article Ø pour les linguistes se réclamant de la Théorie des Opérations Enonciatives (TOE) d'Antoine Culioli. Avant d'entamer une discussion précise de cette interprétation, il nous faut en exposer brièvement les fondements, à savoir le concept de notion et les opérations de détermination tels qu'ils sont définis par la TOE.

#### 1.3.1. Le concept de notion

La définition de la notion qui fait autorité parmi les tenants de la TOE est la suivante :

Les notions [...] sont des systèmes de représentation complexes de propriétés physico-culturelles, c'est-à-dire des propriétés d'objet issues de manipulations nécessairement prises à l'intérieur de cultures et, de ce point de vue, parler de notion c'est parler de problèmes qui sont du ressort de disciplines qui ne peuvent pas être ramenées uniquement à la linguistique.

CULIOLI A., (1981), p. 50

On trouve aussi l'expression plus concise de « faisceau de propriétés physico-culturelles ». La notion est donc un ensemble de représentations résultant d'un filtrage et d'une restructuration de l'univers extralinguistique (Groussier & Rivière 1996, p. 130) ou, plus précisément, de l'expérience qu'en font les sujets parlants.

Dans son séminaire de 1975-1976, Culioli (1976) prévient que la notion n'est pas le concept, plus précis, ni une représentation au sens strict, mais bien un « système de représentation ou des représentations organisées d'une certaine façon » (Culioli 1976, p. 36). En outre, les dimensions physique et culturelle de ces représentations sont présentées comme entretenant une relation pour ainsi dire symbiotique au sein de la notion :

Mais quelle que soit la culture dont nous parlons, nous avons toujours un mode, un système de représentations fondé sur des faisceaux de propriétés physico-culturelles, car si elles sont physiques, elles sont presque toujours filtrées par des cultures, et lorsqu'elles sont culturelles, il y a toujours dans le domaine de l'appréhension de la réalité un correspondant.

CULIOLI A., (1985), p. 19

Groussier & Rivière (1996, p. 131) insistent quant à eux sur le fait qu'il ne saurait y avoir de signification indépendante d'un contexte. Cette définition traduit le souci premier du

linguiste lorsqu'il introduit le concept de notion : rendre compte des phénomènes d'ajustement et de métaphore, qui mettent en jeu l'hétérogénéité du langage (Culioli 1981, p. 50 et 1995, p. 34), et que la lexicologie et la lexicographie sont impuissantes à intégrer.

Si la variation (géographique ou sociale par exemple) au sein d'une même communauté linguistique est une manifestation évidente de cette nature hétérogène de la notion, celle-ci est en réalité à l'œuvre dans tout acte énonciatif, à travers la régulation qui est au cœur de l'activité langagière et « est liée au problème de la représentation » (Culioli 1985, p. 25) :

Cette "aide au tâtonnement" qu'est la verbalisation se manifeste donc au centre d'un processus réitéré de régulation co-énonciative, intrinsèquement langagier [...]. On cherche à s'entendre, dans tous les sens du terme, en entrelaçant des *énoncés*.

LAURENDEAU P., (1998)

Témoignant de la productivité de ce point de vue, un linguiste comme Paul Laurendeau a ainsi développé le concept de « diaphore » (Laurendeau 1997) pour rendre compte de la déformation des notions au cours même de l'échange discursif, déformation qui « se manifeste crucialement dans la réitération des lexèmes ». Laurendeau y voit un phénomène d'ordre sociolinguistique :

Les unités lexicales sont étudiées ici en leur qualité de capteurs notionnels, initiés sociolectalement [...], et susceptibles de s'enrichir au fil du déroulement du texte. [...] Le sens lexical se révèle de plus en plus déterminé par la CONSTRUCTION D'UN CONSENSUS CO-ÉNONCIATIF FONDÉ SUR L'ENRICHISSEMENT DISCURSIF D'UNE BASE SOCIOLECTALE DE DÉPART. [...] L'accumulation quantitative des redites lexicales entraîne, en langue naturelle sociolectalement déterminée, une altération qualitative des valeurs notionnelles marquées par les unités lexicales.

LAURENDEAU P., (1997)<sup>44</sup>

Mais l'interprétation sociolinguistique n'est pas indispensable : Anne-Claude Berthoud (1997) s'en passe lorsqu'elle aborde elle-même la « construction interactive d'un domaine notionnel » (p. 188) comme « travail de négociation et d'argumentation » (p. 192) à partir d'« inférences que le locuteur établit quand à l'état de connaissances de l'interlocuteur sur la base du comportement verbal de celui-ci » (*ibid.*). Les énoncés (ou échanges co-énonciatifs) qui se placent dans une visée définitoire sont bien entendu un *topos* pour ainsi dire prédestiné de ce type de déformations / ajustements, mais ils ne sont pas les seuls : dans la majorité des cas,

---

<sup>44</sup> L'accès aux publications de P. Laurendeau s'étant fait via le site Internet de l'Université York, nous ne pouvons indiquer la pagination.

la notion prendra sa charge non pas parce qu'on travaille explicitement à la peindre au profit d'un locuteur de sociolecte ou d'idiolecte divergent, mais bien parce qu'elle se puisse elle-même des coloris du récit qui la porte.

LAURENDEAU P., (1997)

Si elles prennent appui, par commodité, sur l'unité qu'est le mot, de telles exploitations du modèle culiolien mettent en évidence un point essentiel de la TOE : une notion, fût-elle lexicale<sup>45</sup>, ne correspond pas à une unité lexicale dans une langue donnée. Comme dit ci-dessus par Laurendeau, mais aussi par Culioli avant lui, les unités lexicales ne sont que des « capteurs notionnels » : « words are a kind of captor as far as meaning is concerned » (Culioli 1995, p. 37).

Parler de notion, c'est parler d'un ensemble que l'on peut exprimer, par exemple « lire ; lecture ; livre ; lecteur ; bibliothèque ; etc. » et c'est dire qu'on ne peut pas ramener les choses à une unité lexicale ; celle-ci va servir de porte-manteau, d'entrée, mais c'est tout.

CULIOLI A., (1981), pp. 53-54

De même, le lexique d'une langue et son corpus de notions ne se superposent pas (Culioli 1995, p. 40). Les mots ne sont que des supports matériels par l'intermédiaire desquels nous percevons les notions :

Nous n'avons accès à la notion qu'à travers du texte et de façon plus précise des mots, et d'un autre côté il n'y a pas la relation : une notion → un mot. Il y a toujours *inadéquation*.

CULIOLI A., (1985), p. 26

En effet, la notion est ce que Culioli (1981, p. 50) appelle un « lieu hybride » : elle est à l'articulation du linguistique (voire du métalinguistique) et du non-linguistique, et « ne peut être ramenée[e] à du strictement linguistique » (Culioli 1976, p. 154). Intervenant au cours d'une communication de Culioli, François Bresson note que

La notion est quelque chose de virtuel et de productif. Elle n'est pas donnée dans toutes ses acceptions et c'est pour cela qu'elle ne peut pas correspondre à une unité lexicale. Elle est un **générateur d'unités lexicales**.

CULIOLI A., (1981), p. 54 (c'est nous qui soulignons)

Elle est une structuration de l'expérience qui intervient avant la catégorisation en mots. En conséquence, la notion lexicale n'est pas non plus catégorisée syntaxiquement, ce que Méry rappelle avec force :

---

<sup>45</sup> Culioli distingue trois types de notions : lexicales, grammaticales, complexes (contenus propositionnels). Voir Gilbert 1993, pp. 66-67.

En effet, qu'est-ce qu'une **notion** ? C'est, on le sait, une propriété. Ce n'est ni un nom, ni un verbe, ni un adjectif : une notion est quelque chose d'**indifférencié sur le plan catégoriel**. [...] Parler d'article zéro, c'est clairement **préjuger du fait que ce qui « suit » aura des propriétés nominales**.

MÉRY R., (2001), p. 144

Comme la fin de cet extrait le montre, cet aspect de la théorie culiolienne met à mal le recours traditionnel aux parties du discours, lui retirant du même coup une bonne partie de sa pertinence.

L'introduction du concept de notion a même une portée plus importante encore dans la mesure où elle affranchit le linguiste des problèmes posés par le recours à la prétendue unité qu'est le mot, tels qu'ils ont par exemple été exposés par Rastier (1990). A la conception statique de la « langue comme nomenclature » héritée de la philosophie du langage (Rastier 1990, p. 63), Culioli oppose en effet, nous l'avons vu, une conception dynamique, « labile » (Laurendeau 1998) de la langue. En outre, loin de la préférence aristotélicienne pour les mots jugés « référentiels », c'est-à-dire en priorité les noms, dans une « conception chosiste du référent<sup>46</sup> » (Rastier 1990, p. 63), la notion culiolienne est une propriété prédicable qui peut être lexicale, grammaticale ou même consister en un contenu propositionnel : conception multiple qui autorise par exemple le linguiste à se pencher sur l'analyse des morphèmes, à laquelle fait barrage, naturellement, le « préjugé onomastique » (*op. cit.*, p. 64). Rastier tempête contre le fait que

la philosophie du langage contemporaine et la linguistique qu'elle influence ont été fascinées par les noms propres. Ils représentent en effet pour elles l'idéal de noms *purement* référentiels [...]. Pour certains même, le nom propre, pur index, reste pointé pour l'éternité et dans tous les mondes sur une et une seule personne.

RASTIER F., (1990), p. 64

Cette « thèse absurde » (*ibid.*) n'affleure pas en TOE, où le nom propre matérialise comme tout autre mot une notion constituée d'un faisceau de propriétés physico-culturelles<sup>47</sup> et qui a, elle aussi, besoin de stabilisation co-énonciative (« Marx ? Groucho ou Karl ? », *cf.*

---

<sup>46</sup> Cette conception est encore en vigueur, comme le montrent certains travaux à orientation terminologique (*cf.* Diki-Kidiri 1999).

<sup>47</sup> « Si on prend par exemple "Jean" [...], on a là une désignation à l'intérieur d'une communauté comme celle qu'on connaît et qui peut renvoyer soit à :

- une personne ; et là, concernant cette catégorie, un certain nombre de propriétés sont attribuées : les caractères animé, humain, l'intentionnalité...
- ou à autre chose comme un animal, un ouragan, ou encore désigner des pics montagneux comme dans certaines régions des Pyrénées [...] et dans ces cas d'autres propriétés seront attribuées suivant d'autres caractéristiques. »

(Culioli 1976, p. 154)



Laurendeau 1998). La théorie culiolienne bat donc en brèche le mythe de la signification pure contre lequel s'élève Rastier (*op. cit.*, p. 67), qui ne voit dans le mot que « le contexte minimal de l'analyse sémique » (*ibid.*). Chez Culioli comme chez Rastier, le sens ne s'établit effectivement qu'en contexte ; les « propriétés physico-culturelles » du premier, ou les « sèmes » du second, sont des virtualités qui sont activées ou inhibées en fonction du contexte ; il s'opère un filtrage des propriétés pertinentes (Culioli 1995, p. 43). Les lignes suivantes font clairement écho à ce que nous avons vu de la théorie culiolienne, notamment à travers les travaux de Laurendeau (1997) et Berthoud (1997) :

Ces déterminations de la signification du mot par le contexte s'établissent à tous les paliers (syntagme, énoncé, texte). Elles sont cumulatives, [...] si bien que dans un texte donné chacun des mots, voire chacune de ses occurrences, pourraient devenir des *hapax*.

RASTIER F., (1990), p. 70

C'est en effet le texte qui détermine le sens des mots à partir certes de leur signification en langue, mais en l'élaborant, en l'enrichissant et/ou la restreignant par l'action de normes génériques et situationnelles.

RASTIER F., (1990), p. 73

Si la TOE conserve, par commodité, la dénomination de « mot » désignant un observable graphique, elle lui retire au profit de la notion son statut d'unité pertinente pour l'analyse linguistique.

La notion est donc une abstraction, « une représentation sans matérialité, ou plutôt dont la matérialité est inaccessible au linguiste » (Culioli 1991, p. 10). En tant que telle, elle est un bloc insécable, tout entier défini en intension. Méry rappelle (2001, p. 130) que la « notion relève du purement qualitatif (du continu strict, du compact), étant purement qualitative puisque l'on a affaire à un simple prédiquable [*sic*] (une propriété subsumant un ensemble de propriétés). » Elle est en fait totalement indéterminée, ce qui la rend « compatible avec toutes les valeurs qu'entraînent les opérations de détermination énonciative et prédicative » (Culioli 1999, p. 120) : elle est donc neutre en termes de quantité et de modalité, par exemple ; dans la perspective de la détermination nominale, il peut ainsi s'avérer utile de rappeler « qu'elle ne désigne ni de l'unique ni du multiple » (Méry 2001, p. 143). Culioli dit aussi qu'elle est « non-saturée » :

Cette notion [...] a la propriété de ne pas être quantifiée, cette fois au sens où FREGE parle d'une relation non quantifiée, c'est-à-dire non saturée, c'est-à-dire n'ayant pas encore un certain nombre de déterminations. S'il s'agit d'un substantif, le déterminer c'est opérer la quantification/qualification [...].

CULIOLI A., (1976), p. 164

Elle renvoie « à un schéma prédicatif en attente d'une instanciation qui entraînera nécessairement la construction d'une occurrence-de-P » (Culioli 1991, p. 10) : elle est un simple prédicable, une propriété pouvant être attribuée à un objet. En tant que telle, elle ne réfère donc pas. Pour référer, il faut passer par le biais de l'occurrence, dont la construction implique une fragmentation quantitative :

[Le] passage d'une représentation mentale, incorporelle, à une activité permettant de référer correspond à une « mise en forme » de la notion que je note (niveau métalinguistique) QNT. [...] QNT correspond à la **construction d'une occurrence** [...].

CULIOLI A., (1991), pp. 10-11

Les occurrences des notions sont ce qui les rend appréhendables, que ce soit par le linguiste ou par les énonciateurs. Culioli en distingue de deux types : les occurrences phénoménales, qui sont des objets d'expérience (le labrador de mon voisin est une occurrence phénoménale de la notion /chien/), et les occurrences linguistiques (le mot « labrador » ci-dessus est une occurrence linguistique de la notion /labrador/). C'est à travers ces dernières que le linguiste non seulement appréhende, mais également construit les notions (Culioli 1978, p. 69) ; d'où le commentaire suivant :

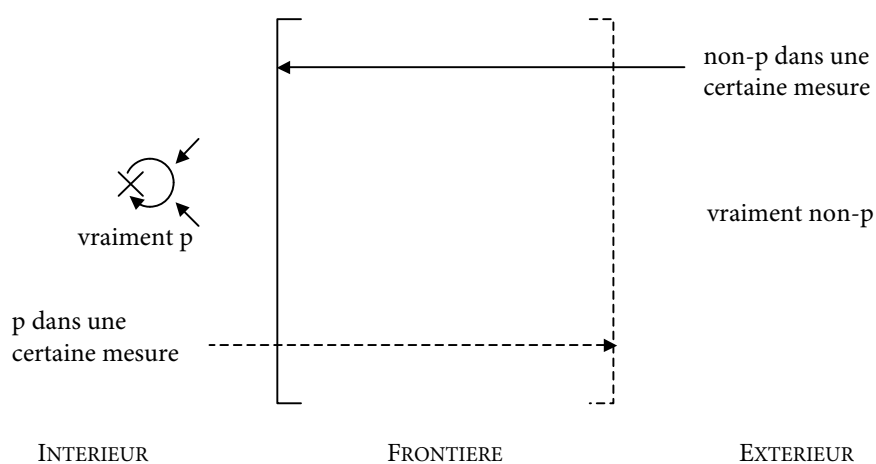
There remains the possibility, rather curious in a sense, of constructing the notions through occurrences of the notion [...].

CULIOLI A., (1995), p. 41<sup>48</sup>

---

<sup>48</sup> Culioli 1995 est une sélection d'extraits du *Séminaire de D.E.A. 1983-1984* sélectionnés, traduits et commentés par Michel Liddle, de l'Université d'Ottawa. Ce passage est tiré de la séance du 15 novembre 1983.

Or ceci est également vrai, nous l'avons vu, des énonciateurs au cours même de l'échange langagier. Ce sont en effet les occurrences d'une notion qui construisent ce que Culioli appelle le « domaine notionnel », qui consiste en une représentation topologique des occurrences de la notion qui permet de les distinguer en fonction de leur relation à une occurrence typique, le « centre organisateur » : les occurrences identifiées au type sont situées à l'Intérieur du domaine (ce qui est vraiment la notion), celles qui lui sont radicalement étrangères à l'Extérieur (ce qui n'est vraiment pas la notion) ; entre les deux zones s'étend une Frontière constituée des occurrences de ce qui n'est « pas vraiment la notion ».



D'après CULIOLI A., (1978), p. 71

Toute occurrence de la notion, en tant qu'elle entre en relation avec lui, qu'elle est repérée par rapport à lui, renvoie donc automatiquement au centre organisateur, et par extension à l'entièreté du domaine notionnel. Ainsi,

*Lire*, en tant que marqueur, renvoie à 'lire, pas lire'.

CULIOLI A., (1997), p. 15

Mais, encore une fois, le type n'est pas absolument stable : il varie d'un énonciateur (ou d'un groupe d'énonciateurs) à un autre et, en fait de notion, c'est bien lui qui fait l'objet d'ajustements lors de l'échange discursif :

Un type n'est jamais fini d'être élaboré. Il y a toujours en fait *typification*. Nous faisons toujours comme si nous avions des types stabilisés. Et en fait, ils sont toujours soumis à cette *régulation* qu'est l'activité de langage. Ce peut être la régulation d'autrui ou la sienne propre. Un type historiquement réalisé, pour une communauté donnée, à un certain moment n'est pas stable cependant.

CULIOLI A., (1985), p. 27

Les relations des occurrences au type subissent les effets de cette malléabilité, ce qui explique la fréquence d'énoncés du type « Tu appelles ça rouge ? Pour moi c'est bordeaux »

(Culioli 1985, pp. 35-36), où l'occurrence passe de l'Intérieur à la Frontière, voire à l'Extérieur en fonction des représentations des énonciateurs.

Un regard sur la théorie culiolienne de la détermination nous permettra d'approfondir la façon dont la TOE envisage l'articulation de la notion, des occurrences et de la référence.

### 1.3.2. Les opérations de détermination

Culioli (1977) entend se placer d'emblée à l'encontre des définitions classiques de la détermination, selon lui trop vagues car découlant d'une « illusion morphologiste » :

Les *déterminants* n'existent que dans la mesure où ils ont une forme [...], et l'étude de leur valeur se ramène à des problèmes classiques d'incidence (ainsi l'article français est incident au Groupe nominal) et de quantification (l'article défini est employé soit de façon générique – il classe –, soit de façon particulière – il spécifie).

[...]

Au fond, on procède par classification d'unités superficielles, auxquelles on rattache un « signifié ».

CULIOLI A., (1977), pp. 37-38

Avec ses mentions de l'« incidence » et de la polarité générique/spécifique, il est difficile de ne pas voir dans ce commentaire une pique destinée aux tenants de la théorie guillaumienne de la détermination nominale telle qu'elle a été développée depuis *Le Problème de l'article* (Guillaume 1919). Plus récemment, Méry (2001) lui emboîte explicitement le pas en rejetant l'hypothèse d'une « valeur fondamentale » ou d'un « signifié de puissance » des déterminants en faveur d'un « invariant [...] de nature purement opérationnelle » (Méry 2001, p. 129). Ce point n'est d'ailleurs pas le seul sur lequel Méry s'oppose (entre autres) à la théorie guillaumienne : nous aurons l'occasion d'y revenir.

Trop vague aussi, la terminologie. D'une part, « *article* est un terme tellement général qu'il est sans pertinence<sup>49</sup>. » Quant aux termes « défini » et « indéfini », ils ne portent à l'évidence pas sur les articles ni, vraisemblablement, sur les noms ; Larreya (2000) fait l'observation suivante à leur sujet :

Il s'agit [...] d'une hypallage métalinguistique – mais au deuxième degré – quand on dit qu'un article est *défini* : ce qui est défini, ce n'est pas l'article lui-même, ce n'est

---

<sup>49</sup> CULIOLI A., (1999), *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome 2, Gap, Ophrys. Cité par Méry 2001, p. 129.

pas non plus le nom qu'il détermine, c'est l'entité représentée par le nom. Cela dit, une fois accepté le recours à l'hypallage (recours commode, et fort répandu, au grand dam des puristes), l'appellation "article défini" est tout à fait appropriée.

LARREYA P., (2000), p. 8

Culioli entreprend donc d'aborder la détermination nominale non plus comme la collection des invariants sémantiques de ses formes traditionnelles, mais comme un « ensemble d'opérations élémentaires » (Culioli 1977, p. 38) susceptibles de prendre des formes diverses — l'article n'en étant qu'une réalisation parmi d'autres. Ce passage d'une « linguistique des états » à une « linguistique des opérations » (Méry 2001, p. 141) est réputé permettre de rendre compte d'opérations de détermination nominale même là où le système d'une langue ne les pourvoit pas de marqueurs spécifiques. Il est également censé étendre le concept de détermination à d'autres domaines que le domaine nominal (le domaine verbal en particulier), et à d'autres marqueurs. Etant donné notre objet d'étude, nous nous bornerons ici à un exposé de la théorie culiolienne de la détermination nominale et de ses marqueurs en anglais contemporain.

La détermination opère sur la catégorie du Nombre. Culioli (1977, pp. 40-41) distingue trois types d'opérations :

- les opérations portant sur la quantité, avec des différences selon que la notion est appréhendée sur le mode continu ou discontinu ;
- les opérations portant sur la relation entre compréhension (qualité, propriétés) et quantité : on pourra ainsi avoir du pluriel pour désigner non pas plusieurs quantités, mais plusieurs variétés d'une notion ;
- les opérations de référence au générique — Culioli précise : à la classe<sup>50</sup>.

La détermination est au cœur de l'énonciation en tant qu'elle consiste avant tout à élaborer le système de repérage sans lequel il n'y a pas d'énonciation :

*Enoncer, c'est construire un espace, orienter, déterminer, établir un réseau de valeurs référentielles, bref, un système de repérage. Tout énoncé est repéré par rapport à une situation d'énonciation qui est définie par rapport à un premier sujet énonciateur  $\mathcal{S}_0$  (l'un des deux sujets énonciateurs sans lesquels il n'y a pas d'énonciation) et à un temps d'énonciation  $\mathcal{T}_0$ .*

CULIOLI A., (1977), p. 43

Ainsi, « déterminer un nom, c'est en construire l'existence par rapport à un repère » (Bouscaren & Chuquet 1987, p. 157). Le repérage est en effet la première opération à

---

<sup>50</sup> Nous aurons à discuter de la nature de la généricité, notamment à la lumière des travaux de Kleiber.

intervenir dans la détermination : Culioli pose qu'« il n'existe pas de terme isolé, tout terme appartient à une relation » (1990, p. 170). Dès qu'il y a énonciation, il y a au minimum repérage de notions par rapport à la situation d'énonciation ; Culioli prend l'exemple d'une notion « voiture » :

Donc, à propos de l'enchaînement des opérations, on part d'une notion au sens technique du terme, que l'on désigne donc par  $(V, \bar{V})$  et dont on prédique l'existence par repérage à  $Sit_0$  [...].

CULIOLI A., (1976), p. 238

La relation  $(V, \bar{V}) \in \text{Sit}_0$  peut donc se lire : « étant donné voiture », « à propos de voiture », « parlons de voiture » (*ibid.*). Cette opération minimale reçoit fréquemment dans la littérature culiolienne le nom de « prédication d'existence », ce qui n'est pas sans rappeler la « présupposition d'existence » que l'on trouve chez Ducrot<sup>51</sup>, puis Kleiber (1981) :

Le nom, employé substantivement, institue toujours, pour en faire le cadre du dialogue, un monde d'objets, ce qui revient, selon notre définition du présupposé, à dire qu'il présuppose la réalité d'un tel monde.

DUCROT O., (1972), p. 236 (cité par Kleiber 1981, p. 87)

A ce stade, la notion repérée peut entrer en relation avec d'autres notions dans une relation primitive qui sera ensuite orientée pour former ce que la TOE appelle la « lexis », notée  $\lambda$  ; cette lexis sera à son tour repérée par rapport à la situation d'énonciation, ce qui prendra la forme, par exemple, de marques temporelles et aspectuelles affectant le prédicat.

En matière de détermination nominale, le repérage de la notion est suivi d'opérations de quantification / qualification, que la TOE note  $Qt$  ( $Qnt/Qlt$ ). Nous baserons la description suivante de la théorie sur Culioli 1977, pp. 46-47, pour éventuellement exposer certains changements intervenus par la suite dans les écrits du linguiste ou de ses disciples. Après le repérage, la seconde opération consiste à construire la classe d'occurrences de la notion :

On effectuera alors une seconde opération (opération de *prélèvement*) dont le domaine est la *notion* et le résultat est un objet dans une classe [...].

CULIOLI A., (1977), p. 47

La construction de cette classe d'occurrences introduit une *fragmentation* de la notion. La troisième opération attribue une détermination quantitative à l'objet, que celle-ci soit numérale ou indéfinie ; elle est appelée *extraction*. En français comme en anglais, le marqueur privilégié de cette troisième opération est l'article dit « indéfini ». La quatrième opération de détermination pouvant intervenir sur le nom est d'ordre qualitatif : il s'agit de

---

<sup>51</sup> Ducrot O., (1972), *Dire et ne pas dire : principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann.

le repérer, par identification, par rapport à un terme ayant déjà fait l'objet d'une extraction. Cette opération est appelée *fléchage*, son marqueur est l'article dit « défini ». Revenons successivement sur ces deux opérations et leurs marqueurs.

### 1.3.2.1. A(N) et l'extraction

L'opération d'extraction est marquée en anglais par l'article A(N). Cette opération s'applique généralement aux notions discontinues, c'est-à-dire « qui supportent une forme d'individuation » (Gilbert 1993, p. 78).

[20] I have **a cat**.<sup>52</sup>

Pour autant, l'article indéfini peut se rencontrer devant un nom dont le fonctionnement est continu (dense ou compact) : il marque alors une opération qualitative d'extraction d'un type (ou d'une sous-classe, d'une variété) ou d'introduction d'une propriété différentielle :

[21] I felt **a sadness** I had never experienced before.

La possibilité de tels emplois montre que l'opération d'extraction est tout autant qualitative que quantitative. Par ailleurs, la distinction entre emplois spécifiques et génériques est fondée sur le mode de repérage à l'œuvre. L'occurrence peut être repérée par rapport à une situation particulière en vertu de propriétés situationnelles spécifiques, auquel cas elle sera « automatiquement appréhendée comme représentant une occurrence particulière de la notion » (*ibid.*) : cf. [20]. L'opération de repérage peut au contraire être réitérée *via* une opération de parcours de toutes les situations possibles : alors repérée par rapport à la classe des situations, l'occurrence est appréhendée comme un échantillon représentatif de la classe d'occurrences de la notion et, à ce titre, de la notion elle-même :

[22] **A cat** is a mammal.

Il est à noter que cette présentation des opérations de détermination nominale subit des variations aussi bien dans les écrits de Culioli que dans ceux de ses disciples. Culioli 1977 distingue trois opérations constitutives de l'extraction : repérage, prélèvement (ou fragmentation), extraction. Or il est fréquent de voir les deuxième et troisième opérations fondues dans la seule extraction, comme c'est le cas dans Culioli 1976, qui ne décrit en effet qu'une opération de « prélèvement » entre le repérage et le fléchage, « opération qui ne distingue pas entre quantification et qualification » (*op. cit.*, p. 164) dans la mesure où, en plus d'extraire une occurrence, elle la repère par rapport à la notion dont elle est une occurrence :

---

<sup>52</sup> Sauf mention contraire, les exemples de cette section sont empruntés à Bouscaren 1991, pp. 77-81.

Le terme de prélèvement est un terme général qui permet de représenter abstraitement “le quelque chose qu’on prélève sur une classe”, que ce soit un prélèvement discret ou non discret. Il convient mieux que le terme d’extraction qui est trop souvent pris pour le seul cardinal ou l’indéfini.

CULIOLI A., (1976), p. 165

C’est cette vue, pourtant antérieure à celle qui fait le départ entre prélèvement et extraction, qui reste majoritaire parmi les tenants de la TOE. Gilbert (1993, p. 78), en présentant l’extraction comme l’opération qui « revient à poser l’existence de [l’]occurrence en l’isolant des autres et *en la repérant par rapport à une situation* » (c’est nous qui soulignons), passe même par-dessus le premier repérage par rapport à la situation d’énonciation, subsumant prédication d’existence et fragmentation sous l’extraction.

Cette conception a cependant été récemment discutée de l’intérieur, par Renaud Méry (Méry 2001). Revenant à Culioli 1977, Méry redéploie les trois étapes que sont prédication d’existence, fragmentation<sup>53</sup> et extraction. Rappelant que l’extraction « consiste à sélectionner une occurrence, c’est-à-dire à l’isoler et à tracer ses limites spatio-temporelles » (*op. cit.*, p. 130, glosant Culioli 1990, p. 182), Méry entreprend de montrer que l’invariant opérationnel de l’article A(N) n’est pas l’extraction mais seulement la fragmentation. Il prend appui pour cela sur deux types d’emplois de l’indéfini.

[23] He was hanged for **a traitor**. (*ibid.*)

Dans les emplois du type [23], qui indiquent l’appartenance du sujet grammatical à une classe, le groupe nominal en A(N) n’a qu’une valeur prédicative, sans que soit située une occurrence ; « A(N) n’y est que la trace de la fragmentation de la notion » (*op.cit.*, p. 131). De même dans les emplois génériques de A(N) :

[24] **An ostrich** can run fast. (*ibid.*)

Méry rappelle le commentaire suivant de Culioli (1990, p. 187) : « genericity concerns the domain of possible occurrences and precludes the construction of isolated occurrences with particular reference values ». Tout ce qu’on a est donc la « construction d’un objet dans une classe », c’est-à-dire l’opération de prélèvement ou fragmentation ; l’occurrence construite est abstraite et non située.

Ce que l’on a dans de tels cas est tout au plus ce que l’on pourrait appeler une **extraction potentielle** (si on prend une autruche, on a un animal qui court vite),

---

<sup>53</sup> Egalement appelée quantifiabilisation dans la mesure où elle « permet de passer du qualitatif strict au qualitatif quantifiable » (Méry 2001, p. 130).



associée du reste à un **parcours** (si on prend une autruche, puis une autre, et ainsi de suite...).

MÉRY R., (2001), p. 131

Méry conclut donc au fait que l'article A(N) ne marque que la simple opération de fragmentation, l'extraction étant pour sa part effectuée par d'autres marques dans l'énoncé, comme *there* et le -ED de *was* dans l'exemple suivant :

[25] There was a fox in the garden. (*op. cit.*, p. 132)

C'est ainsi que A(N) peut intervenir sur des noms au fonctionnement compact (continu non quantifiable), pour marquer qu'une propriété différentielle introduit une fragmentation de la notion, sans pour autant la rendre dénombrable.

### 1.3.2.2. *THE* et le fléchage

Le fléchage est une opération d'identification à dominante qualitative de type anaphorique ; elle est une opération seconde dans la mesure où elle suppose une extraction préalable. En bref, le fléchage est

Une opération de reprise et d'identification à un terme ayant déjà fait l'objet d'une extraction.

SOUESME J.-C., (1992), p. 184

Elle est marquée en anglais par l'article *THE*, dit « défini ». Nous ne nous attarderons pas sur la présentation que la TOE propose des « anaphores non strictes » (substitution d'une unité lexicale à une autre pour un même référent), de la « localisation implicite » et des « singletons » (les *uniques* de Jespersen et Christophersen).

Bouscaren (1991, p. 91) distingue deux cas de fléchage spécifique : en situation et hors situation. En situation, le fléchage a une justification qui peut être contextuelle (26) ou situationnelle (27) :

[26] — John lent me a book  
— What was *the book* about?

[27] Pass me *the salt*, please.

Hors situation, le groupe nominal fléché est vu désigner un groupe humain, une classe sociale : *the workers, the students...* Le fléchage étant une opération qualitative, l'opération d'identification s'accompagne d'une mise en contraste implicite du référent avec d'autres notions : ce contraste est tout particulièrement sensible dans les cas de fléchage hors-situation.

Le marqueur *THE* peut lui aussi marquer une détermination générique, lorsqu'il précède un nom discontinu singulier :

[28] *The dog* is a faithful animal.

Les interprétations varient d'un auteur culiolien à l'autre. Pour Bouscaren (1991, pp. 92-93), THE + discontinu singulier renvoie à la notion munie de ses propriétés ; ainsi, *the dog* ci-dessus renvoie au « concept de chien », le « être-chien », avec une mise en contraste implicite avec d'autres « concepts ». Un linguiste comme Kleiber, qui nourrit son étude de l'article *le* générique (Kleiber 1989) de lectures d'inspiration culiolienne (Culioli lui-même, mais aussi Danon-Boileau 1987), concède que certaines observations font pencher en faveur de cette thèse : le fait que les noms propres, à la charge intensionnelle quasi nulle, prennent difficilement l'article intensionnel, alors que les noms abstraits le prennent assez naturellement ; le caractère définitoire des propriétés assertées avec un syntagme nominal générique en *le* (cf. [28]) ; le contraste de propriétés qui apparaît lorsqu'il y a opposition de classes ; la distribution exhaustive de *le*, contrairement à *les*. Pour autant, il se voit contraint de rejeter cette « thèse intensionnelle » de la généralité en vertu d'un argument déjà avancé par Culioli lui-même : « on sait très bien, au moins depuis Spinoza, que “le concept de chien n'aboie pas” » (Culioli 1976, p. 94). Pour Kleiber en effet, dans les exemples suivants,

[29] *L'homme* a mis le pied sur la lune en 1969.

[30] *Le lynx* est en voie de disparition.

« ce n'est pas le concept d'homme qui a aluni », « ce n'est pas le concept [de lynx] qui est en voie de disparition », (Kleiber 1989, p. 45) : si la thèse intensionnelle fonctionne pour les emplois distributifs (*Le castor construit des barrages*), elle échoue à rendre compte de la généralité avec les prédicats événementiels et d'espèce<sup>54</sup>.

Souesme, qui reprend le même exemple qu'en [28] (1992, p. 187), affirme de son côté qu'« il ne s'agit pas d'une occurrence particulière de chien, mais d'un chien considéré en tant que représentant de la classe, par contraste avec d'autres catégories d'animaux domestiques par exemple » ; cette idée ne semble cependant pas faire de distinction assez claire entre l'emploi générique de A(N) (voir ci-dessus) et celui de THE. Gilbert paraît préciser l'idée sous-jacente à l'interprétation de Souesme :

*The* + substantif ne fait pas référence à une occurrence particulière fléchée de la notion considérée, mais à la notion elle-même. [...]

[Il y a un] travail non pas au niveau d'une occurrence spécifique, mais au niveau de la classe d'occurrences associée à la notion. Avec l'article *the*, tout se passe comme s'il y avait **fusion de toutes les occurrences** de cette classe et **construction d'une**

<sup>54</sup> Il est vrai que Kleiber travaille sur le français et non sur l'anglais ; on aurait ainsi *man* et non *the man* en [29]. Néanmoins, les similitudes de traitement des articles en français et en anglais en TOE nous semblent autoriser un tel rapprochement.

**occurrence idéale** munie de toutes les propriétés définitoires de la notion, c'est-à-dire, pour être bref, de l'**occurrence type**. La classe d'occurrences est donc ramenée [...] au seul **centre organisateur** [...].

GILBERT E., (1993), p. 88

Dans un autre de ses écrits sur la généricité (Kleiber & Lazzaro 1987), Kleiber voit en effet en la typicité « le pavage commun à toutes les voies de la généricité » :

C'est elle en quelque sorte qui garantit la virtualité d'une classe en permettant l'identification de ses membres en dehors de leur présence ou même de leur existence *hic et nunc*, simplement par la reconnaissance de leurs caractéristiques communes.

KLEIBER G. & LAZZARO H., (1987), p. 99

### 1.3.3. L'article Ø et le renvoi à la notion

Les linguistes d'obédience culiolienne accordent pour la plupart à l'article zéro une place égale à celle des articles indéfini et défini, et en font le marqueur d'une opération de détermination appelée « renvoi à la notion ». Précisons d'emblée que la littérature culiolienne ne différencie pas « article zéro » et « absence d'article », puisque l'article zéro est précisément défini comme une absence motivée d'article dans un système à deux articles :

C'est le cas, entre autres, des langues germaniques et romanes et, en particulier, de l'anglais. Dans ces cas, on peut dire que l'absence d'article est significative parce qu'elle s'inscrit dans un système. C'est à ce titre qu'on est autorisé à parler d'article zéro. Cependant, ce n'en est pas moins une absence.

GROUSSIÉRE M.-L., (2001), p. 7

L'article zéro est donc postulé en tant qu'il est une absence qui se place en opposition paradigmatique avec les articles indéfini et défini ; mais « l'important est qu'à cette opposition formelle est liée une opposition sémantique » (Méry 2001, p. 137) :

L'argument en faveur de zéro est donc simple : en un point de la chaîne parlée où l'on a le choix entre plusieurs éléments, **le choix de l'absence n'est nullement absence de choix**, car l'absence d'élément prend un sens à l'intérieur d'un système par opposition avec les autres éléments dont la présence serait possible.

MÉRY R., (2001), p. 138

La TOE intègre donc le principe de commutation déjà évoqué, et sur lequel nous aurons encore l'occasion de revenir dans la deuxième partie de cette étude.

Dans ce que nous avons lu des écrits de Culioli<sup>55</sup>, nous n'avons trouvé qu'une mention d'un quelconque « renvoi à la notion », dans la traduction qui a été effectuée par Liddle et Stonham d'extraits de son séminaire de 1983-1984 (Culioli 1995), à propos du « parcours lisse » :

*Money is useful* marks the performance of a strictly *smooth* scanning operation on *money*: without any partition, fragmentation or sampling. **We relate back to the notion.** [...]

In this instance there is *scanning-scanning*: indivisible, on the one hand, and on the other, unsegmented. It is a generic utterance in the strictest sense of the term. We have constructed a domain to which all the occurrences we can imagine belong.

CULIOLI A., (1995), pp. 141-142 (c'est nous qui soulignons)

Notons que la traduction nous masque le fait que l'exemple comporte l'article défini (« l'argent est utile »), non un article zéro. Il semble donc que l'essentiel de la théorie du « renvoi à la notion », en particulier en ce qui concerne l'article zéro de l'anglais, ait été développé par les disciples de Culioli et non par lui-même.

Bouscaren et Chuquet en proposent la présentation suivante :

L'article zéro (Ø) (ou absence d'autre marqueur), suivi soit du singulier soit du pluriel renvoie toujours à la **notion**, c'est-à-dire à la prédication sous-jacente du **domaine notionnel** construit. Ex. *oil* = « ce qui est huile » par opposition à « ce qui n'est pas huile ». Il s'agit de la **valeur qualitative** du nom sans aucune spécification de quantité.

BOUSCAREN J. & CHUQUET J., (1987), p. 83

Par renvoi à la notion, on entend donc le renvoi aux propriétés constitutives de cette notion, celles qui la définissent (Bouscaren & al. 1996, p. 96). Nous insistons, car nous aurons à y revenir, sur l'effet d'opposition présenté par beaucoup comme inhérent à la détermination zéro quels que soient ses emplois :

Un domaine notionnel étant toujours [...] structuré en deux valeurs complémentaires (I, d'un côté, F et E, de l'autre), ce renvoi se fait toujours implicitement par rapport à « ce qui est autre ».

GILBERT E., (1993), pp. 74-75

Certains linguistes culioliens ont pu discerner plusieurs valeurs de zéro, tels Groussier & Chantefort (1994), pour qui le « simple renvoi à la notion » correspond au « degré le plus bas de la détermination » rencontré dans les énoncés génériques, alors qu'une opération de prélèvement peut également être à l'œuvre quand zéro précède un nom continu

---

<sup>55</sup> Ce n'est pas une lecture exhaustive : voir la bibliographie.

quantifiable au singulier, ce qui implique une première opération de quantification. Fuchs & Léonard (1980) distinguent de leur côté deux valeurs de zéro selon que le nom a un fonctionnement compact (continu non-quantifiable) ou dense (continu quantifiable), une opération de quantifiabilisation étant observée dans le second cas (la quantification proprement dite pouvant être assurée par *some*)<sup>56</sup>.

Pour autant, la plupart des tenants de la TOE s'accordent à dire que la seule opération marquée par zéro est exclusivement le renvoi à la notion, c'est-à-dire une « non-quantification/non-qualification » (Bouscaren & al. 1984, p. 128), les nuances de quantification perceptibles dans certaines catégories d'emploi étant à mettre au compte du contexte. Bouscaren (1991, p. 78) enjoint à son lecteur de prêter attention à la place du nom, à la nature du procès indiqué par le verbe, à l'aspect du verbe et au type de contexte. En conséquence, les emplois décrits ci-dessous ne peuvent être considérés comme différents effets de sens de l'article zéro, et leur classement n'a rien de nécessaire. Nous aurions pu aborder le singulier puis le pluriel, mais nous avons opté pour une présentation fondée sur le mode de repérage de l'énoncé : hors situation d'une part, en situation d'autre part. Nous terminerons avec des emplois du nom à article zéro dont le traitement dans la littérature culiolienne est plus périphérique.

#### **1.3.3.1. *Emploi hors situation***

Nous commencerons donc par les cas où l'article zéro trouve sa place au sein d'énoncés génériques, c'est-à-dire hors situation ou, plus précisément, repérés par rapport à « l'ensemble des situations possibles et imaginables, c'est-à-dire, plus techniquement, par rapport à la classe des situations » (Gilbert 1993, p. 77). Le générique naît d'une opération de parcours sur cette classe des situations :

Se pose le problème de savoir si c'est une occurrence qui renvoie à une situation et une seule, ou si c'est une occurrence d'une classe d'occurrence, c'est-à-dire une opération de parcours.

Dans ce cas, on a affaire à une occurrence dans une situation  $Sit_i$ , puis la même occurrence dans une situation  $Sit_j$ , donc, c'est-à-dire qu'on a du générique.

CULIOLI A., (1976), p. 241

Le parcours est la dernière opération de détermination identifiée par Culioli et son école, et fait partie de la « triade extraction-fléchage-parcours » : elle est une « opération de détermination sur une classe, un ensemble ou un domaine notionnel consistant, pour

---

<sup>56</sup> Pour plus de détails sur ces deux interprétations, cf. Bouscaren & al. (1984), pp. 117-122.

l'énonciateur, à envisager successivement tous les éléments sans en choisir aucun » (Groussier & Rivière 1996, p. 137).

a) Ø + nom singulier

Le plus souvent, le premier type d'emploi présenté est l'emploi générique de l'article zéro devant un nom au singulier, sans aucun doute parce qu'il semble illustrer au mieux ce « renvoi à la notion [...] en dehors de toute référence à une occurrence particulière » (Souesme 1992, p. 176) qui constitue l'invariant de la détermination zéro. C'est particulièrement le cas avec les noms fonctionnant en continu compact (non quantifiable), qui « se prêtent tout naturellement à l'emploi de l'article Ø » (*op. cit.*, p. 177) en raison de leur caractère souvent abstrait, conceptuel :

[31] *Cleanliness* is next to *godliness*. (Gilbert 1993, p. 74)

L'interprétation, générique, de ces énoncés est en effet tout entière qualitative ; il s'agit d'ailleurs le plus souvent de prédiquer une propriété définitoire du sujet à article zéro. La dénomination « singulier » paraît même inappropriée dans la mesure où toute quantification en est absente : « le Ø-Ø<sup>57</sup> ne rentre pas dans une opposition [singulier/pluriel], il n'introduit aucune discontinuité sur la notion » (Bouscaren 1984, p. 136).

Les noms fonctionnant en continu dense (quantifiable) connaissent bien entendu le même type d'emploi, la référence se faisant aux propriétés constitutives de la notion :

[32] *Olive oil* makes cooking more tasty. (Bouscaren & Chuquet 1987, p. 83)

b) Ø + nom pluriel

L'interprétation hors-situation du nom discontinu au pluriel précédé de zéro est quelque peu différente, le pluriel introduisant la construction d'une classe d'occurrences de la notion. Le renvoi à la notion s'effectue donc par l'intermédiaire d'un renvoi à la classe d'occurrences associée à la notion, « ce qui suppose une opération d'individuation, puis de totalisation » (Gilbert 1993, p. 75). Souesme (1992, p. 179) évoque une « généralisation à partir des éléments de la classe », celle-ci prenant hors-situation une valeur généralisante :

[33] *Children* are a nuisance. (Souesme 1992, p. 179)

[34] *Turkeys* are woodland birds. (Mazodier 1993a, p. 66)

La détermination reste cependant toute qualitative, la classe étant vue sous l'angle des propriétés de la notion. Ce n'est donc pas Ø, mais la marque du pluriel qui introduit l'élément quantitatif. Mazodier (1993a) adopte un point de vue légèrement différent en

---

<sup>57</sup> C'est-à-dire l'article zéro suivi d'un nom sans marque de pluriel.

attribuant la discrétisation au mode discontinu de conceptualisation de l'objet (ce en quoi elle s'oppose à Bouscaren & al. 1984, *cf. infra*) :

Le suffixe pluriel est bien la trace d'une discrétisation, donc d'une distinction entre occurrences. Mais cette distinction est selon nous potentielle et demeure inactivée dans le cas de la détermination zéro. [...] La discrétisation n'est que potentielle, neutralisée par l'activation du mode qualitatif. [...] C'est l'aspect « classifiant » de la classe qui est en jeu, et non l'aspect occurrence.

MAZODIER C., (1993a), p. 66

Pour autant, « il faut [...] se garder d'assimiler renvoi à la classe et renvoi à la notion, sinon il devient impossible de faire la différence en anglais entre le marqueur  $\emptyset$  - $\emptyset$  et le marqueur  $\emptyset$  -s » (*ibid.*) : en [34], on renvoie aux propriétés constitutives de la *classe* des dindes, ce qui fait qu'une dinde est une dinde.

### 1.3.3.2. *En situation*

Il s'agit des emplois de l'article zéro dans des énoncés spécifiques, c'est-à-dire ancrés dans une situation particulière grâce aux différents marqueurs de repérage fournis par le contexte.

#### a) Reprise

Le nom précédé de  $\emptyset$  est parfois annoncé, ou plutôt suggéré, par le contexte. Il s'agit d'exemples maintes fois cités dans les grammaires :

[35] (*dans un aéroport*) **British passports** this side, please! (Bouscaren & Chuquet 1987, p. 84)

[36] (*dans une école*) **Boys** will go to the music-room, **girls** to the gymnasium. (Bouscaren 1991, p. 78)

Souesme (*op. cit.*, p. 179) parle alors de « généralisation à la classe » :

Il est inexact de dire qu'en toutes circonstances l'emploi de l'article  $\emptyset$  suivi d'un nom pluriel renvoie à du 'général'. Il y a [...] constitution d'une classe à partir des éléments de la classe.

SOUESME J.-C., (1992), p. 179

On a là une interprétation du phénomène assez semblable à ce que Christophersen (1939, pp. 150-152) appelle *universalization*, dans des énoncés comme *Lectures start tomorrow*<sup>58</sup>.

#### b) Prélèvement et extraction multiple

L'autre emploi principal de l'article zéro en situation implique une opération de quantification. Avec un nom fonctionnant en continu dense (quantifiable), cette opération

---

<sup>58</sup> Cf. *supra*, 1.2.1.5., pp. 67-69.

sera appelée « prélèvement », alors qu'elle prendra le nom d'« extraction multiple » avec un nom discontinu au pluriel :

[37] Put *oil* in the pan. (Souesme 1992, p. 177)

[38] 100.000 British couples would like to adopt *babies*. (*The Economist*, Jan. 12, 1985, in Souesme 1992, p. 180)

Cependant, cette valeur quantitative est impliquée par le contexte ; l'article zéro indique toujours le seul renvoi à la notion.

### **1.3.3.3. Autres emplois**

#### **a) $\emptyset$ et le continu compact**

Souesme (*op. cit.*, p. 177) classe dans cette catégorie la plupart des classes de noms dont nous avons vues qu'elles paraissaient problématiques dans la littérature antérieure : les noms de jours, de mois, de saisons, de disciplines, de sciences, de métiers, de jeux, de sports, de repas, de couleurs. Même si Souesme ne fournit pas d'exemples, il est évident que la catégorisation en « continu compact » ne correspond qu'à un certain type d'emploi de ces noms, ce que l'auteur lui-même et d'autres (en particulier Bouscaren & al. 1984) reconnaissent volontiers, « le cloisonnement entre continu et discontinu [n'étant] pas étanche » (Souesme, *op. cit.*, p. 177).

Continu et discontinu sont, en réalité, des propriétés construites par l'énonciateur dans le cadre des opérations de détermination, ce qui invalide, nous semble-t-il, leur utilisation parfois excessive dans l'analyse des déterminants.

BOUSCAREN J. & al., (1984), p. 141

Cette remarque tendrait même à faire penser que c'est précisément la détermination zéro qui déclenche le fonctionnement en continu compact de ces noms, par opposition à des emplois comme *We had a lovely Sunday / summer / dinner*, où la fragmentation/extraction impose un fonctionnement discontinu.

#### **b) $\emptyset$ + nom discontinu singulier**

La TOE distingue deux types d'emploi de l'article zéro devant un nom singulier fonctionnant en discontinu. Le premier est celui rencontré dans ces exemples :

[39] He went there by *car*. (Souesme 1992, p. 177)

[40] He's too young to go to *school*. (*ibid.*)

Nous avons vu précédemment que ce qui était désigné dans ces emplois n'était pas le véhicule ou l'édifice particulier, mais le moyen de transport et l'institution, autrement dit la fonction : là aussi, pour la TOE, il y a renvoi à la notion. Il en est de même lorsqu'un groupe nominal indique le titre ou la fonction d'une personne :



- [41] The election of *African American mayor* David Dinkins gave new hope to the black community. (Souesme 1992, p. 178)
- [42] Charles Vest, *dean* of the College of Engineering at the University of Michigan. (*op. cit.*, p. 179)
- [43] Russell S. Reynolds is *chairman* of Russell Reynolds Associates. (*ibid.*)
- [44] As *chairman* of this committee, I suggest that we take very strict measure. (*ibid.*)

Le second emploi se retrouve principalement dans des contextes énumératifs :

- [45] Some beams from the morning sun reached even in November, striking straight at *curtain, chair* and *carpet*. (V. Woolf, *Night and Day*, Souesme 1992, p. 178)
- [46] We kissed often, our mouths filling up with *tongue* and teeth and spit and blood when I bit her lower lip... (Gilbert 1993, p. 75)

En [46], le renvoi se fait toujours à la notion, c'est-à-dire à « ce qui est *tongue* », comme pour les autres noms, continus ou pluriels — là encore, par opposition à ce qui est autre. Souesme (*op. cit.*, p. 178) voit aussi dans ces emplois une « volonté délibérée de l'énonciateur de dématérialiser en quelque sorte des objets de l'univers extra-linguistique ».

### c) Emplois univoques

Souesme (*op. cit.*) traite également dans la même section les cas où l'article zéro marque que la définition contenue dans le mot est maximale, « c'est-à-dire lorsqu'elle permet d'atteindre l'unicité » (*op. cit.*, p. 178) : c'est le cas des noms propres, des prénoms, des noms de jours et de fêtes, mais aussi de noms pour lesquels « est impliquée une référence directe à l'énonciateur, source de détermination maximum » (*ibid.*), comme *Mother, Cook, Nurse, Doctor*, et des marqueurs temporels impliquant un repérage par rapport au moment d'énonciation (*last/next week*, mais aussi *today, yesterday* et *tomorrow* dans leurs emplois nominaux : *today's paper...*).

Souesme (1996) développe l'idée que l'article Ø est employé dans ces cas en raison de « l'appartenance du référent à la sphère de l'énonciateur », qui bloque tout fléchage car « il n'existe plus de distance entre [l'énonciateur] et l'objet de son discours » (*op. cit.*, p. 145) ; le repérage se fait directement par rapport à l'énonciateur, lui-même déterminé, naturellement, de façon maximale. C'est ainsi que l'on dira *the earth* pour parler de la planète, dans une perspective pour ainsi dire astronomique, mais Ø *earth* pour renvoyer à l'habitat de l'homme. De manière comparable, Souesme avance que l'article Ø devant *things* dans des énoncés comme *The way things are going, we'll be very late* se justifie par le fait que le nom renvoie alors à la situation-repère elle-même.

#### d) Charreyre (1991) : les « anaphores nominales séquentielles »

Cette dénomination technique recouvre un emploi de l'article zéro qui semble se trouver à la croisée du phénomène de reprise abordé plus haut (lorsque le nom est annoncé par le contexte) et de l'énumération :

- [47] This is a teaching hospital and is associated with the medical school. [...] Supposedly it is a symbiotic atmosphere for everyone's benefit: *student and professor* alike. (Charreyre 1991, p. 29)

Ces séquences connaissent une contrainte de bonne formation : le hiatus entre le fonctionnement discontinu et la détermination zéro impose la présence d'au moins deux composantes reliées par un coordonnant, une préposition ou un verbe. D'autre part, elles subissent pour leur apparition et leur interprétation l'influence du repérage énonciatif : en situation ou hors situation.

Il s'agit avec ces formes de construire un « objet à facettes » : les noms désignent les deux composantes d'un même tout. Or ces composantes sont représentées de manière notionnelle, et l'objet représenté envisagé sous un angle purement qualitatif. Comment expliquer alors que, d'une part, ces groupes nominaux puissent avoir la fonction anaphorique qui les caractérise, et que, d'autre part, ils puissent apparaître en contexte spécifique, c'est-à-dire dans des énoncés repérés par rapport à une situation ?

Charreyre observe que dans un exemple comme [47], ce ne sont pas des individus qui sont désignés, mais des fonctions :

- La notion d'enseignement implique l'existence de classes abstraites de participants occupant la position des arguments 1 et 2 et représentés sous l'angle purement qualitatif de leurs *fonctions* respectives dans la situation.

CHARREYRE C., (1991), p. 32

Un autre argument tient précisément au caractère anaphorique de ces séquences, celui-ci étant au cœur de leur formation : il s'agit de faire une nouvelle mention d'un objet préalablement défini, soit sous la forme de la décomposition d'un objet composite (comme en [47] : *everyone* → *student and professor*), soit sous la forme d'une reprise textuelle de deux éléments distincts :

- [48] Isabelle, gambolling ahead with Marigold, the ancient spaniel, seemed quite unaffected. [...] Positions were reversed, *girl and dog* following us sedately. (Charreyre 1991, p. 30)

Dans ce deuxième cas, c'est justement l'anaphore nominale séquentielle qui effectue l'opération d'inclusion-identité, qui crée l'objet composite en présentant les deux éléments comme constituant un même tout. Le groupe nominal complexe est donc repéré par

rapport à une première mention qui sert de repère. Or Charreyre observe qu'il n'y a entre anaphorisé et reprise aucune nouvelle définition de la quantité ; la détermination se trouve donc neutralisée :

L'absence de marqueur dans la langue, en anglais, indique que rien n'oblige à envisager une différence quantitative entre les deux mentions d'un même objet.

CHARREYRE C., (1991), p. 37

Le traitement purement qualitatif, hors quantité, des noms ressort particulièrement lorsque l'énoncé porte les marques d'une représentation hors situation, dans la mesure où ce sont des propriétés qui font l'objet de l'anaphore, et non des individus identifiés dans l'univers extra-linguistique. Lorsque le repérage est situationnel, c'est bien le qualitatif qui prime aussi, même si cela est moins évident, l'anaphorisation d'occurrences particulières d'objets particuliers interdisant la neutralisation du nombre : la détermination  $\emptyset$  marque que les objets sont ramenés aux concepts. Au niveau du GN, le relateur indique que l'anaphorisation a pour résultat la construction d'une classe définie en qualité.

[On passe] de la désignation, où la quantification est indispensable, à la représentation de l'essence (*girl, dog*) ou de la fonction (*professor, partner*), où il n'est plus nécessaire de délimiter les objets puisqu'ils font partie d'une classe construite en intension.

CHARREYRE C., (1991), p. 37

Par rapport à l'anaphore pronominale, gage d'une stabilité maximale quantitative et qualitative, l'anaphore nominale séquentielle introduit des objets qui ne sont pas notionnellement identiques à leur référent dans le discours ; il y a réinterprétation qualitative. C'est ce qui permet à Charreyre de distinguer une deuxième fonction, démarcative, de ces GN complexes : ils servent de charnière entre deux parties du texte. L'anaphore nominale séquentielle introduit la clôture du domaine notionnel en question dans le texte, elle est la dernière étape de son « exploitation » (*op. cit.* p. 41) avant d'entrer dans un domaine différent.

### 1.3.4. Discussion

Pour séduisant que paraisse le recours au « renvoi à la notion » pour rendre compte de la détermination zéro, il nous semble poser plusieurs problèmes. Certains d'entre eux tiennent sans doute à l'appareil théorique de la TOE, qui à notre sens n'insiste pas suffisamment sur la transition entre langue et discours que constitue la détermination nominale, quoique tous les éléments nécessaires à une telle approche soient présents dans les écrits de Culioli ; mais il serait vain de critiquer les résultats d'une démarche interprétative à l'aune d'un cadre théorique auquel elle est étrangère. C'est pourquoi nous tenterons de rester à l'intérieur de la TOE afin de discerner les contradictions et les impasses qui font que le renvoi à la notion ne nous satisfait pas entièrement en tant qu'invariant de l'article zéro.

La première remarque est d'ordre formel en tant qu'elle s'attache à la terminologie employée. Notons tout d'abord l'imprécision d'un terme comme « renvoyer » : « renvoyer à [...] = exprimer. Toute forme renvoie à une signification » (Groussier & Rivière 1996, p. 177) ; difficile de dire s'il s'agit de référence ou seulement du rapport signifiant/signifié. D'autre part, des affirmations comme « l'article zéro renvoie à la notion » posent un problème qui n'a d'ailleurs pas échappé à Méry (2001, p. 143) : ce n'est pas l'article zéro qui renvoie à la notion, mais le nom. On pourrait développer en disant en règle générale que l'article en soi ne renvoie à rien d'autre qu'aux opérations de détermination dont il est la trace en discours. La remarque peut paraître futile, puisqu'il suffirait de reconnaître l'approximation de l'expression pour continuer à l'employer en connaissance de cause, comme Larreya (2000) propose de le faire avec les dénominations « article défini » et « article indéfini ». Pourtant, elle a une autre portée : c'est que le nom renvoie toujours, quel que soit son mode de détermination ou de quantification, à la notion dont il est la représentation linguistique ; parler de renvoi à la notion dans ces conditions confine à la tautologie. Il s'ensuit que le renvoi à la notion est le contraire d'une opération de détermination : comme le posent très clairement Bouscaren & al. (1984, p. 128),  $\emptyset$  est « un marqueur de non-quantification/non-qualification ». Autrement dit, « le vide au niveau du signifiant a pour contrepartie un vide au niveau du signifié » (Larreya 2000, p. 12), et on se trouve, comme Méry (*op. cit.*, p. 145), davantage fondé à parler d'absence d'article, expression d'ailleurs en concurrence avec celle d'« article zéro » dans la littérature culiolienne sans que soit fait un quelconque départ entre les deux :

S'il n'y a pas d'article, c'est tout simplement en raison de l'absence des opérations que signale la présence d'un article, à savoir au minimum la fragmentation de la notion pour construire une classe d'occurrences de celle-ci.

MÉRY R., (2001), p. 146

En conséquence, un examen critique du « renvoi à la notion » constituera nécessairement la première étape d'une réévaluation du postulat de l'« absence d'article ».

En premier lieu, rappelons que Culioli lui-même présente la notion comme n'étant pas de l'ordre du linguistique, mais un « lieu hybride » entre le linguistique et l'extralinguistique ; en tant que telle, elle ne correspond pas à un item lexical. La notion est une abstraction, une représentation mentale sans matérialité, qui nous est inaccessible autrement qu'à travers ses occurrences. Il apparaît donc, dès l'abord, impossible de renvoyer directement à la notion : on travaille nécessairement sur des occurrences.

Le renvoi à la notion correspond à une absence de toute détermination :

Il faut garder en tête que, si nous parlons d'une forme qui renvoie à la notion, c'est en fait du domaine notionnel que nous parlons, c'est-à-dire **du niveau qui précède la construction de la relation prédicative**, *avant même que soient opérées les déterminations.*

BOUSCAREN J., (1991), p. 14 (c'est nous qui soulignons)

Pourtant, Culioli (1990, p. 170) pose comme principe fondamental qu'« il n'existe pas de terme isolé », tout acte énonciatif impliquant au minimum une prédication d'existence, qui constitue le premier repérage, minimal, sur l'échelle des opérations de détermination : « déterminer un nom, c'est en construire l'existence par rapport à un repère » (Bouscaren & Chuquet 1987, p. 157). Il est d'ailleurs notoire que tout énoncé, fût-il une phrase nominale, est la mise en forme finale d'une relation prédicative. Même une injonction comme *Silence !* constitue une relation prédicative, dont les éléments sont fournis par le contexte et/ou la situation d'énonciation. L'enfant qui pointe vers le ciel en disant « avion » fait de l'objet expérientiel et de sa dénomination les arguments d'une relation prédicative qu'explicite le geste. Le nom étant toujours la matérialisation d'un contenu notionnel, on objectera que c'est le contexte qui fournit la détermination ; nous verrons plus loin ce que nous pouvons objecter en retour. En attendant, il est faux de dire que le nom n'est pas déterminé : l'enfant désigne bien une occurrence de la notion « avion ».

On a vu par ailleurs qu'on ne peut désigner la notion ; on n'en peut désigner que des occurrences. Or la construction d'une classe d'occurrences fait partie des opérations de

détermination : elle suit immédiatement le repérage primitif par rapport à la situation d'énonciation, et introduit la notion de quantité.

La construction d'une classe est, dans l'échelle des opérations de détermination, la première opération faisant intervenir la dimension quantitative non pas en délimitant une quantité (quantification) mais en rendant possible la délimitation de quantités (quantifiabilisation).

GROUSSIÈRE M.-L. & RIVIÈRE C., (1996), p. 36

La seule mention d'un nom implique donc au minimum cette opération de prélèvement, de constitution d'une classe d'occurrences<sup>59</sup>, sinon l'extraction même, ce que montre parfaitement la possibilité de reprise par THE d'un nom apparaissant « sans article » dans le contexte gauche :

[49] He fell into newspapering by dawdling over *greasy saucisson* and a piece of bread. [...] *The saucisson*, the bread, the wine, Partridge's talk. For these things he missed a chance at a job that might have put his mouth to bureaucracy's taut breast. (TSN<sup>60</sup>, p. 3)

[50] Later, *American officials* from the embassy visited the scene under Israeli protection until children began throwing stones at *the US officials*. *The officials* ran for their cars, while Palestinian and Israeli forces fired into the air. (GUA 10/03a : 1717)

L'article défini est en effet réputé marquer le fléchage, c'est-à-dire l'identification qualitative avec une occurrence préalablement extraite. L'anaphore indirecte est d'ailleurs également possible :

[51] Euphoric Times had recently reported an experiment in which rats fed on *cornflakes packets* had proved healthier than rats fed on *the cornflakes*. (D. Lodge, *Changing Rooms*)

Ces exemples d'anaphore, nombreux dans le corpus, montrent que THE n'est pas garant d'une détermination quantitative supérieure à celle des groupes nominaux à article zéro. Dans ces conditions, il faut admettre soit que le fléchage ne présuppose ni extraction ni même prélèvement (le GN sans article renvoyant à la notion pure), soit que zéro peut marquer une opération comparable à l'extraction, ou au moins au prélèvement pour les noms continus singuliers et discontinus pluriels. Dans la mesure où il apparaît difficile de flécher une ou plusieurs occurrences qui n'auraient pas préalablement été construites, la seconde hypothèse semble la plus probable.

---

<sup>59</sup> Rappelons que le terme « classe d'occurrences » ne doit pas faire croire à un fonctionnement discret du nom.

<sup>60</sup> Annie Proulx, *The Shipping News* (cf. 4.3.).

L'argument du contexte comme source de détermination, s'il est valable en soi, ne nous paraît pas constituer un critère de différenciation entre zéro et les autres articles suffisant pour postuler le simple renvoi à la notion. En effet, le rôle du contexte est tout aussi déterminant lorsque le nom est précédé de A(N) ou THE. Ainsi, l'article seul ne nous renseigne pas sur l'interprétation spécifique ou générique d'un groupe nominal, qui dépend en grande partie du contexte ou, à tout le moins, de la situation d'énonciation. Par ailleurs, la seule présence d'un article n'est pas garante de détermination quantitative : Méry (2001, voir ci-dessus) démontre à partir d'énoncés classifiants que la présence de l'article A(N) ne préjuge en rien de l'extraction effective d'une occurrence ; quant à THE, on lit un peu partout dans la littérature TOE qu'en emploi générique le GN en THE « renvoie à la notion », à ses propriétés constitutives, et que la détermination définie implique en général une mise en contraste du référent avec ce qui n'est pas lui — comme pour zéro :

*The* + singulier discontinu peut avoir une valeur totalement généralisante (**le générique**). Il s'agit alors d'une opération abstraite qui désigne la notion munie de l'ensemble des propriétés qui définissent la classe concernée; et cette notion est contrastée à d'autres notions.

BOUSCAREN J. & CHUQUET J., (1987), p. 87

Certaines « opérations » que signalent les articles défini et indéfini semblent donc bien similaires à la « non-opération » que recouvre l'article zéro, ou absence d'article, et le contexte joue dans tous ces cas un rôle essentiel dans la détermination. On ne refuse pas pour autant le statut de « déterminant » à A(N) et THE.

L'exemple suivant illustre à notre sens la manière dont les trois formes de détermination peuvent se retrouver sur un même plan, rendant délicate, sinon impossible, une interprétation en termes de non-détermination pour zéro *vs.* détermination pour les autres :

[52] *Good looks, a quick mind, an insatiable appetite* for life and *the ability* to move mankind – these were the characteristics of the Kennedy magic.  
(WP 12/02a : 6960)

Dans ce catalogue de quelques traits caractéristiques de la famille Kennedy, les quatre qualités énumérées sont présentées à égalité : il n'en est pas qui soient considérées comme moins réelles, moins actualisées que d'autres. N'ayant pas une maîtrise suffisante de la méthodologie en vigueur en TOE, nous ne nous prononcerons pas sur la prépondérance du quantitatif ou du qualitatif dans cet énoncé. Nous nous contenterons de constater que, si on choisit de dire que c'est le qualitatif qui est mis en avant, alors il faut le dire des quatre

GN, y compris des deux syntagmes en A(N) et du syntagme en THE, dans lequel le fléchage n'est permis que par l'infinitive en TO dans la complémentation du nom, donc par un élément qui n'est que visé, présenté comme non stabilisé dans la situation. Si au contraire on accorde une place au quantitatif en tant qu'on a affaire à des occurrences repérées par rapport à un repère qui serait quelque chose comme « ce que l'on sait des Kennedy », ou *the Kennedy magic*, alors il faut reconnaître qu'une part de quantification est à l'œuvre dans  $\emptyset$  *good looks* comme dans les autres GN.

A la lecture des grammaires et autres écrits en TOE, on est amené à penser que la thèse du renvoi à la notion procède d'un accent mis sur les énoncés génériques où figure un nom continu singulier à article zéro, emplois presque toujours présentés en premier, comme s'ils avaient quelque statut prototypique. Or, d'une part, la généricité n'est pas le seul emploi de l'article zéro, même devant un nom fonctionnant en continu. D'autre part, malgré le caractère abstrait de nombreux noms susceptibles d'apparaître dans un tel contexte, il nous semble falloir garder à l'esprit, même si elle n'est guère développée, la distinction que Culioli (1976, p. 36) introduit d'emblée entre la notion et le concept : la notion comme entité hybride ayant un pied dans le linguistique vers lequel elle tend, le concept comme être de pensée, dont le caractère potentiellement non verbal n'est plus à démontrer.

En fin de compte, il apparaît que le problème se cristallise autour de la question de la référence :

Le problème de référence se pose en termes de construction d'une relation entre un élément E du domaine du linguistique ou domaine du droit et un élément  $\mathcal{E}$  du domaine de l'extralinguistique ou domaine du bouclé ("script letter" en anglais).

CULIOLI A., (1976), p. 32

En effet, la notion en soi ne réfère pas, mais renvoie à « un schéma prédicatif en attente d'une instanciation qui entraînera nécessairement la construction d'une occurrence-de-P » (Culioli 1991, p. 10) : la construction d'occurrences est une conséquence nécessaire du repérage de la notion, de sa mise en relation, et une condition nécessaire de la référence. Référence et construction d'une classe d'occurrences sont indissociablement liées. Renvoyer à la notion revient donc à ne pas référer, alors que nous avons vu plus haut que la possibilité de flécher un nom sans article attestait d'une construction d'occurrences, donc d'une portée référentielle. Nous voyons deux conséquences à cela. D'une part, admettre que le nom sans article est investi d'une portée référentielle est indispensable si on veut rendre compte sans incongruité d'énoncés comme le suivant :

[53] Miles up the coast the aunt looked at *wind-stripped shore*. (TSN : 98)



[53b] Miles up the coast the aunt looked at *the wind-stripped shore*.

Postuler un « simple renvoi à la notion » reviendrait à dire qu'entre le cas « normal » [53b] et l'énoncé [53], la mise en continu d'un nom fonctionnant généralement en discontinu prive le groupe nominal dont il fait partie de toute portée référentielle. D'autre part, le seul « renvoi à la notion » ne permet pas de rendre compte de la spécificité d'énoncés comme le suivant, où l'impossibilité de flécher le nom semble cette fois devoir témoigner de l'absence de portée référentielle :

[54] Shore parties returned to *ship* blood-cruled with insect bites. (TSN : 33)

[54b] ? Shore parties returned to ship blood-cruled with insect bites. *The ship* was being loaded.

En [54b], la première mention de *ship* ne suffit pas à instaurer la stabilité référentielle nécessaire à un fléchage ; d'ailleurs, il est fort probable que les marins en question rejoignent plusieurs navires : *ship* ne réfère pas. Il en est bien entendu de même dans des énoncés métaphoriques comme [55] :

[55] When [my boss] is in a good mood, he can be absolutely lovely. But when he's not, my God, abandon *ship*. (Conversation)

En tant qu'il élude la question de la référence, le postulat du « simple renvoi à la notion » nous paraît donc inadéquat à fournir une interprétation de la détermination zéro qui rende à la fois compte de tous ses emplois et de sa spécificité face aux déterminants « pleins » et à l'absence de toute détermination.

### 1.3.5. Autres approches énonciatives de la détermination zéro

#### 1.3.5.1. Larreya : détermination minimale / détermination maximale

Si les travaux de Larreya sur la détermination zéro, qui se placent résolument dans une perspective énonciativiste, témoignent entre autres de l'influence de la TOE, ils s'en écartent assez sensiblement pour qu'il apparaisse justifié de les présenter à part. Par exemple, Larreya (2000, pp. 8-9) propose une succession des opérations de détermination qui diffère clairement de ce que décrit la tradition culiolienne. Déterminer, selon sa définition, c'est apporter de l'information sur l'entité représentée par le groupe nominal ; cette information est de trois ordres :

- le premier type d'information concerne la catégorie à laquelle appartient la catégorie ; cet apport est effectué par le nom lui-même ;
- vient ensuite une information sur la quantité ou le nombre ;

- on peut enfin situer l'entité dans le temps ou l'espace, ou par rapport à un ou plusieurs faits eux-mêmes situés ;
- le fléchage est quant à lui une opération de type métalinguistique que Larreya rebaptise « désignation définie ».

On le voit, la façon dont la détermination se décompose, et l'ordre dans lequel s'enchaînent les opérations, sont différents de ce que présente la littérature TOE. Pourtant, sur le fond, l'interprétation de l'article zéro en est assez proche.

Pour Larreya (2000), le déterminant zéro appartient à une catégorie de « vide » où le vide au niveau du signifiant correspond à un vide au niveau du signifié, ce signifié étant de nature opérationnelle : il rejoint donc Méry (2001) sur le fait que l'absence d'article ne signale rien d'autre que l'absence des opérations constituant la détermination nominale. Il se place dans la même perspective que la TOE lorsqu'il affirme avec Rivière que

le nom seul, sans aucun déterminant (on dit aussi avec déterminant zéro, souvent figuré par le symbole  $\emptyset$ ) représente une **notion**, c'est-à-dire une définition d'êtres, objets, matières, idées, actions, etc., sans aucune précision.

LARREYA P. & RIVIÈRE C., (1999), p. 150.

La tonalité didactique de cet extrait de la *Grammaire explicative* est évidente, pour autant on ne peut que noter la façon dont les expressions « sans aucun déterminant » et « avec déterminant zéro » sont présentées comme synonymes.

Larreya (2000) envisage trois raisons justifiant que l'énonciateur se passe de déterminant : a) aucune opération de détermination autre que la catégorisation n'est nécessaire ; b) les opérations de détermination sont effectuées ailleurs dans l'énoncé (rôle du contexte), c) le nom est auto-déterminé (noms propres).

Dans le cas a), le premier emploi envisagé concerne, comme souvent, la référence générique, dans laquelle « aucune délimitation n'est opérée dans la catégorie » (Larreya & Rivière 1999, p. 156). Larreya (2000) sépare du générique un emploi qui lui est assimilé dans Larreya & Rivière (1999), et qu'il appelle « référence vague » :

[56] Chimpanzees can develop a taste for *alcohol*.

On fait ici référence à l'alcool de façon imprécise, mais sans doute pas à la totalité de la catégorie; il y a donc peut-être une délimitation *ipso facto* (les chimpanzés ne boiront qu'une certaine quantité d'alcool), mais, quoi qu'il en soit, l'énonciateur n'opère aucune délimitation dans la catégorie "alcohol" – d'où l'emploi de  $\emptyset$ .

LARREYA P., (2000), p. 13

L'auteur ajoute que ce type d'emploi pourrait être rapproché des « notions abstraites ou vues de façon abstraite » (*ibid.*), comme *civilization*. L'emploi suivant est dit « classifiant »

(*This liquid is alcohol*) : il renvoie à une entité considérée en tant que catégorie. Viennent ensuite les emplois abstraits de dénombrables au singulier, comme *go to school*. Dans Larreya & Rivière (1999, p. 158), les auteurs précisent qu'on s'intéresse à la notion mais pas à l'objet ; Larreya (2000, p. 14) avance l'hypothèse d'une recatégorisation vers le « massif indénombrable ».

Dans le cas b), Larreya (2000) range les emplois indéfinis, spécifiques (*I'll have coffee, please*), où c'est le contexte qui implique une délimitation quantitative, et où c'est lui qui permet d'effectuer l'opération de repérage. Larreya & Rivière (*op. cit.*, p. 157) insistent sur le contraste marqué alors par le déterminant  $\emptyset$ . Les emplois « séquentiels », notamment abordés en TOE par Charreyre (1991), relèvent également de ce cas b), dans la mesure où d'une part la présence de l'entité en question est attendue dans la situation, et où d'autre part on assiste à une « détermination réciproque » des entités composant la séquence (Larreya 2000, p. 17).

La catégorie c) recouvre les noms propres, autodéterminés. Sans doute est-il possible de leur joindre d'autres emplois abordés dans Larreya & Rivière (*op. cit.*, pp. 158-160), comme l'emploi sans article de noms dénombrables au singulier quand il n'y a qu'un élément qui correspond à la notion (*President Roosevelt, room 203, next/last week, etc.*), ou l'emploi de noms dénombrables pluriels ou indénombrables singuliers quand le caractère défini du GN est évident au regard des connaissances partagées par l'énonciateur et le co-énonciateur :

[57] The President asks the support and cooperation of Congress in his efforts through the enactment of legislation to provide federal grants to *states* for specified efforts in combating this disturbing crime trend. (Larreya & Rivière 1999, p. 160)

L'approche de Larreya nous paraît présenter l'intérêt majeur de montrer que la détermination zéro se manifeste aux deux pôles de la détermination : détermination minimale d'une part (renvoi à la notion), détermination maximale d'autre part (noms propres, etc.). En revanche, elle élude comme la TOE la question de la validité du seul « renvoi à la notion », et n'aborde pas non plus la question de la référence : y a-t-il lieu de parler de détermination zéro devant *President* dans *President Roosevelt*, dans la mesure où la tête du syntagme, le nom par lequel la référence se fait, est à l'évidence le nom propre ? Cette question et d'autres mériteraient d'être posées, mais il est vrai que le caractère éminemment didactique de la *Grammaire explicative de l'anglais* ne permet guère à ses auteurs d'y adopter une démarche de recherche.

### 1.3.5.2. Adamczewski & Delmas : le renvoi à l'extralinguistique

Le chapitre dédié de la *Grammaire linguistique de l'anglais* (Adamczewski & Delmas 1998), rédigé par Claude Delmas, présente également l'« opérateur Ø » comme impliquant « une absence de dénombrement ainsi qu'une absence de thématization », donc un « renvoi direct à la notion » (*op. cit.*, p. 210). Ce renvoi à la notion est assimilé à un renvoi direct à l'extralinguistique (*op. cit.*, p. 208), ce qui suscite une interrogation supplémentaire, dans la mesure où il est difficile d'envisager la référence autrement que médiatisée en premier lieu par les représentations de l'extralinguistique que sont les notions, puis par un travail de repérage sur ces représentations — et ce, même dans le cas du générique, où cet extralinguistique pourrait à la rigueur être le concept, auquel cas on est renvoyé au constat déjà effectué que, dans un énoncé comme *Water boils at 100°C* (cité par Delmas), ce n'est pas le concept d'eau qui bout à 100°C. Cette interprétation est sans doute à rapprocher de celle des noms propres, qui « renvoi[ent] à la personne *directement* » (*op. cit.*, p. 210, c'est nous qui soulignons), ou de l'apostrophe : « lorsque l'on s'adresse au destinataire en le nommant, d'une manière ou d'une autre, on renvoie à une *personne concrète* » (*op. cit.*, p. 211, c'est nous qui soulignons). Ces formulations laissent en effet entendre qu'un renvoi direct, immédiat, à l'objet d'expérience est à l'œuvre sous détermination zéro.

Là où Larreya voyait dans des énoncés comme *go to school* un emploi de zéro diamétralement opposé aux précédents, Delmas, tout en les présentant sous le titre « non-détermination », les en rapproche en y voyant le renvoi à « des activités concrètes » (*op. cit.*, p. 211). L'idée d'une référence directe au concret est donc très présente dans l'exposé. Pourtant, quelques emplois résistent à cette interprétation : la « recharge sémantique », où la notion vient préciser le sens d'un verbe qu'elle complète (*to catch fire*), et le Ø de surprise, de rejet, où l'énonciateur s'engage le moins possible (*Divorce!*).

Delmas termine son exposé de la détermination Ø par la valeur de pluriel de A(N) : « l'anglais utilise Ø pour *effacer l'unique* » (*op. cit.*, p. 212).

L'interprétation de certains emplois s'avère intéressante : l'idée d'une « recharge sémantique » tranche avec la TOE en tant qu'elle remonte à ce qui s'apparente à une analyse sémique, la notion venant compléter de ses sèmes un verbe déficient. En revanche, il est difficile de saisir l'unité d'un exposé qui prend la forme d'un catalogue d'emplois discursifs et repose sur des concepts qui auraient gagné à être mieux définis ; en particulier, que faire de termes comme « extralinguistique » ou « concret » ? Nous n'entendons pas par là que le cadre théorique d'Adamczewski soit inapte à rendre compte de la détermination

zéro ; comme précédemment, la *Grammaire linguistique* est un ouvrage à visée didactique, dont l'usage doit aussi s'avérer pratique. Nous aurons d'ailleurs l'occasion, à un stade ultérieur, d'exploiter d'autres travaux ressortissant à la théorie d'Adamczewski afin d'évaluer les apports.

### 1.3.5.3. *Lapaire & Rotgé : l'article Ø, « présence de... » ?*

La présentation de la détermination nominale en général et de la détermination zéro en particulier se veut chez Lapaire & Rotgé (1991) faire le rapprochement de deux traditions en linguistique énonciative : la linguistique guillaumienne d'une part et la TOE d'autre part.

A l'instar de Gustave Guillaume, les deux linguistes définissent la détermination nominale comme un « travail mental », une « activité psychique » (*op. cit.*, p. 78), une opération de pensée qui consiste à délimiter ce que désigne le nom en passant de son « extension référentielle virtuelle » (son champ d'application potentiel) à son extension en discours. La référence, en tant que relation entre le linguistique et l'extralinguistique, est donc au cœur de la détermination nominale. Comme chez Guillaume également, le déterminant est vu comme « la marque statique d'un processus dynamique » (*ibid.*).

D'autres aspects de l'approche de Lapaire & Rotgé se trouvent confirmer certaines de nos intuitions ou déductions précédemment évoquées. Ainsi, à la question, survolée au tout début de cette étude, de savoir si le déterminant confère au nom sa détermination ou s'il ne fait que l'indiquer, Lapaire & Rotgé apportent la seconde réponse :

Nous disons bien “reflète” et “signale” car le déterminant n'est pas, à proprement parler, actif, c'est-à-dire ce qui détermine, l'outil par qui la détermination arrive, mais une simple **trace**, une **empreinte laissée par l'esprit** [...].

LAPAIRE J.-R. & ROTGÉ W., (1991), p. 78

D'autre part, les deux linguistes rappellent que « la limitation n'est pas l'apanage du déterminant » (*ibid.*) : quel que soit l'article employé, l'extension du nom en discours peut être large ou étroite, la limitation référentielle étant également assurée par d'autres « paramètres », tels les choix lexicaux, la position syntaxique, le contexte ou la situation d'énonciation. On trouve même un début de discussion de la notion même de définitude dans la comparaison entre « UNE Callas des grands jours », où l'article est dit indéfini mais le référent est bien connu, et « on fit venir LE docteur », où l'article est défini mais le médecin n'est pas identifié avec précision (*op. cit.*, p. 79) : la distinction entre défini/précis/connu et indéfini/imprécis/inconnu est peu satisfaisante, ce sur quoi nous aurons à revenir.

L'analyse de Lapaire & Rotgé nous semble pourtant perdre de sa cohérence lorsqu'ils se penchent sur zéro. Forts de ces définitions et principes de base, et récusant les analyses en termes d'omission de l'article (qui reviennent presque toujours, pour eux comme pour nous, à postuler l'omission du défini), les deux auteurs défendent l'idée que

Ø [...], tout invisible et inaudible qu'il soit, doit cesser d'être défini négativement comme "**absence** de..." pour être conçu, au contraire, comme "**présence** de...". Autrement dit, Ø acquiert le statut de **marqueur** à part entière [...], ce qui revient à en faire un **article patenté** (aussi réel que A et THE), auquel est assignée une **valeur pleine et entière**.

LAPAIRE J.-R. & ROTGÉ W., (1991), p. 82

Mais ils revendiquent la continuité avec la TOE et annoncent reprendre à leur compte la thèse du renvoi à la notion ; et si leur façon de présenter cette interprétation diffère de ce qui se lit par ailleurs, force est de constater que les choses sont identiques sur le fond. Lapaire & Rotgé voient en effet en zéro le marquage minimal d'un processus minimal, à savoir le choix lexical, « l'opération la plus élémentaire et la plus fondatrice du discours » (*op. cit.*, p. 83) : avec Ø n'est marqué que le choix du nom comme pure représentation. L'effet en est une immédiateté, une grande « factualité » : « le lien entre signe ("le nom") et référent ("ce qu'il désigne") paraît direct et instantané » (*op. cit.*, p. 84). Présenté comme pure représentation, le nom reçoit une lecture principalement qualitative :

**Le signifié accapare le devant de la scène expressive.** L'effet décelé est alors celui d'un "simple renvoi au concept", ce dernier étant directement **nommé**.

LAPAIRE J.-R. & ROTGÉ W., (1991), p. 84

Le pluriel ne change rien à ce que les deux linguistes appellent la « stratégie zéro » : il ne s'agit que d'une pluralité de référents recevant une même appellation, l'immédiateté de la nomination n'étant pas remise en cause (*op. cit.*, pp. 91-92).

Nous avons vu plus haut de quelle manière la thèse du renvoi à la notion semblait entrer en contradiction avec un certain nombre de principes fondamentaux en TOE. Le problème semble être rendu plus épineux ici par le fait que Lapaire & Rotgé se réclament dans leur propos introductif d'une théorie de la détermination nominale qui met explicitement l'accent sur la transition entre virtuel et actuel, entre la puissance et l'effet : en puissance (ou en langue), le nom renvoie à une notion applicable à une infinité d'entités, alors qu'en effet (ou en discours) son extension est limitée à un certain nombre (ou une certaine quantité) de référents. Or la notion (ou le concept, puisque Lapaire & Rotgé semblent employer les deux termes indifféremment), en tant qu'elle est au cœur du signifié du nom,

est justement ce qui définit « l'extension référentielle virtuelle du nom » : elle est du côté de la puissance, non de l'effet. Parler de « simple renvoi au concept » revient donc à considérer que le nom sous détermination zéro ne reçoit aucune délimitation d'aucune sorte, alors qu'il apparaît évident qu'en énoncé son extension est presque toujours délimitée. Des formulations comme « marquage minimal », « processus minimal », etc. nous semblent donc trahir dans la *Linguistique et grammaire de l'anglais* l'échec d'une démarche dont le but était de doter l'article zéro d'une valeur positive, « pleine et entière ».

## 2. L'APPORT DE LA PSYCHOMECHANIQUE A L'ETUDE DE LA DETERMINATION ZERO EN ANGLAIS

### 2.1. La théorie psychomécanique de la détermination nominale

#### 2.1.1. Gustave Guillaume

Gustave Guillaume a toute sa vie consacré une part importante de son travail à l'étude du système de l'article en français, approfondissant et affinant, jusque dans ses dernières leçons à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes en 1959-1960, l'analyse inédite développée pour la première fois dans *Le problème de l'article*, publié en 1919.

Se situant dans l'héritage direct de la grammaire comparative (Guillaume fut le disciple d'Antoine Meillet), la théorie guillaumienne du langage reprend la dichotomie langue/parole de la toute nouvelle linguistique structurale mais, sous les termes sensiblement différents de langue/discours, en livre une conception fondamentalement autre. D'une part, contrairement à nombre de ses contemporains, Guillaume ne s'intéresse pas tant à la phonétique qu'à la grammaire, si bien que le langage écrit est aussi bien que l'oral la manifestation momentanée, en expression, des représentations de la langue — de là peut-être une raison de l'abandon du terme de « parole ». Mais surtout, là où langue et parole constituent chez Saussure et nombre de ses continuateurs deux états parallèles du langage, imperméables l'un à l'autre, l'un fait social permanent, l'autre fait individuel momentané<sup>61</sup>, langue et discours forment chez Guillaume les deux moments successifs d'un même mouvement, la langue étant un « avant » dont le discours est un « après » : tout chez Guillaume est en effet mouvement, cinétisme, passage d'une immanence à une transcendance, d'un état puissanciel à un état effectif qui s'impliquent l'un l'autre. La langue est puissance, le discours est effet. Entre langue et discours se situe l'*effection*, le « dire » qui transforme un « à-dire » en un « dit », indissociable d'un énonciateur porteur d'une visée de discours, d'un sens d'intention.

---

<sup>61</sup> « La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même » (Saussure 1915, p. 317) — phrase qui, pour n'être pas de Saussure, a néanmoins influencé des générations de linguistes.



Le nom n'échappe pas à cette constante du langage, et Guillaume commence son exposé du *Problème de l'article* par la constatation de la différence universelle entre le nom en langue et le nom en discours :

Ce problème date du jour où un esprit d'homme a senti qu'une différence existe entre le nom avant emploi, simple puissance de nommer des choses diverses, et diversement concevables, et le nom qui nomme en effet une ou plusieurs de ces choses.

GUILLAUME G., (1919), pp. 21-22

Quant au rôle de base de l'article, c'est une observation des cas de non-emploi qui le lui fait entrevoir :

Le fait que l'article est senti moins nécessaire lorsque la différence entre le nom dans la langue et le nom dans le discours devient petite est de nature à suggérer l'idée que l'article exprime cette différence.

GUILLAUME G., (1919), p. 21

#### ***2.1.1.1. L'article, signe de la transition du nom en puissance au nom en effet***

Le nom en langue emporte avec lui une « idée générale permanente » sur laquelle se détachent les saisies momentanées du discours. C'est ainsi que le mot *homme* en langue représente, de façon synthétique, l'ensemble des sens que le mot est susceptible de prendre en discours : *homme* comme individu, mais aussi l'espèce humaine, etc. Tous ces emplois sont contenus en puissance dans le nom ; mais

Employer pleinement le nom serait les penser et les évoquer toutes d'un coup. C'est trop, beaucoup trop, pour le discours réel dont le but est limité, et du moment qu'on parle pour communiquer des idées, il existe une nécessité inéluctable de choisir entre les diverses formes contenues en puissance dans le nom.

GUILLAUME G., (1919), p. 22

Le problème posé à l'esprit est donc d'effectuer, par coupure dans le signifié de puissance du nom, la transition entre langue et discours afin de passer d'une signification virtuelle à une signification actuelle, effective. Selon les langues, les solutions à ce problème sont diverses ; des langues comme le français et l'anglais en ont investi l'article. Nous aurons à revenir plus tard sur les facteurs qui président à l'apparition de l'article dans les langues qui le connaissent ; nous nous concentrerons dans cette section sur la manière dont Guillaume développe, dans *Le problème de l'article* puis dans ses leçons et autres écrits, une théorie de l'article qui résiste à la contradiction et n'a connu que des ajustements par ses épigones, notamment au sujet de l'article Ø. C'est donc parce que ces deux états du nom, virtuel et actuel, sont sentis comme différents qu'il est besoin d'un signe pour les relier.

L'ajustement nécessaire est à la fois d'ordre qualitatif et quantitatif. Qualitatif d'une part puisque, parmi la variété de sens qu'est susceptible de prendre le nom en langue, son emploi en discours n'en véhicule qu'un ; mais il se trouve que ce choix est aussi par là même quantitatif : choisir entre le sens d'« individu » et celui d'« espèce » du nom *homme*, ou tout autre signifié d'effet compris entre ces deux extrêmes, constitue une réduction quantitative du champ d'application du nom. Là où le nom en puissance est susceptible d'être appliqué à une infinité d'objets pourvu qu'ils répondent à sa définition, le nom en effet ne s'applique qu'à une quantité finie plus ou moins éloignée de l'universel. Il est donc du ressort de l'article de marquer cette différence quantitative entre nom en langue et nom en discours.

Le postulat de cette différence d'ordre notionnel et quantitatif n'est pas neuf : on le trouve déjà dans la *Grammaire de Port-Royal* :

La signification vague des noms communs et appellatifs [...] n'a pas seulement engagé à les mettre en deux sortes de nombres, au singulier et au pluriel, pour la déterminer ; elle a fait aussi que presque en toutes les langues on a inventé de certaines particules, appelées *articles*, qui en déterminent la signification d'une autre manière, tant dans le singulier que dans le pluriel.

ARNAULD A. & LANCELOT C., (1660), p. 66

La même idée est présente chez Nicolas Beauzée, dans sa *Grammaire générale* de 1767<sup>62</sup>, avec, nous semble-t-il, des développements qui méritent de s'y arrêter plus longuement. On y lit en particulier qu'il convient de distinguer dans le nom « la compréhension de l'idée » de « l'étendue de la signification » (Beauzée 1767a, p. 236). La première renvoie à la diversité qualitative des sens susceptibles d'être produits par un même nom :

Par la *compréhension de l'idée*, il faut entendre la totalité des idées partielles qui constituent l'idée totale de la nature commune exprimée par les Noms. Par exemple, l'idée totale de la nature humaine, qui est exprimée par le Nom appellatif *homme*, comprend les idées partielles de *corps vivant* & d'*ame raisonnable* : celles-ci en renferment d'autres qui leur sont subordonnées ; par exemple, l'idée d'*ame raisonnable* suppose les idées de *substance*, d'*unité*, d'*intelligence*, de *volonté*, &c. La totalité de ces idées partielles, parallèles ou subordonnées les unes aux autres, est la compréhension de l'idée de la nature commune exprimée par le Nom appellatif *homme*.

BEAUZÉE N., (1767a), p. 236

---

<sup>62</sup> Ainsi que, sous des terminologies variables, chez ses contemporains, comme Du Marsais (1751, p. 729) Condillac (1775, p. 219) et Silvestre de Sacy (1799, p. 30).

La seconde renvoie à la quantité d'individus à laquelle on applique effectivement « l'idée de la nature commune énoncée par les Noms » (*ibid.*, p. 237). Selon l'emploi, la signification d'un même nom peut recevoir différents « degrés d'étendue » (*ibid.*, p. 238). Beauzée continue en définissant, même si la terminologie n'en est pas encore fixée ainsi, la relation hypero-hyponymique :

Moins il entre d'idées partielles dans celle de la nature générale énoncée par le Nom appellatif, plus il y a d'individus auxquels elle peut convenir ; & plus au contraire il y entre d'idées partielles, moins il y a d'individus auxquels la totalité puisse convenir. Par exemple, l'idée de *figure* est applicable à un plus grand nombre d'individus, que celle de *triangle*, de *quadrilatère*, &c. ; parce que cette idée ne renferme que les idées partielles, d'espace, de bornes, de côtés, & d'angles, qui se retrouvent dans toutes les espèces subalternes [...].

BEAUZÉE N., (1767a), p. 238

La quantité d'individus à laquelle un nom appellatif est appliqué « actuellement », c'est-à-dire en discours, est appelée par Beauzée « étendue de signification » (*ibid.*, pp. 236-237) ; de là, la quantité d'individus à laquelle il est susceptible d'être appliqué, c'est-à-dire en langue, est appelée « latitude d'étendue » (*ibid.*, p. 239<sup>63</sup>), et se trouve en raison inverse de la « compréhension ». Guillaume parle de son côté, à l'instar de Destutt de Tracy dans ses *Elémens d'idéologie* (1803), d'« extension ».

Or Beauzée lui aussi avait entrevu que le rôle de l'article était précisément d'assurer la transition entre puissance et effet par une réduction de l'extension aux besoins momentanés de l'acte de langage. Si l'article est chez lui un adjectif, cette présentation est néanmoins cohérente dans la mesure où il est distinct des adjectifs « physiques », qui « ajoutent à la compréhension du nom appellatif, une idée accessoire qui devient partielle dans l'ensemble » (Beauzée, *op. cit.*, p. 292), et qui ainsi « ne détruisent point cette abstraction des noms appellatifs » (*ibid.*, p. 304), autrement dit qui restreignent la signification abstraite du nom en langue<sup>64</sup> :

C'est tout autre chose des Adjectifs de la seconde espèce dont il va être question ; il n'ajoutent aucune idée à la compréhension du nom appellatif ; mais ils font

---

<sup>63</sup> « Tous les Noms appellatifs n'étant pas applicables à des quantités égales d'individus, on peut dire qu'ils n'ont pas la même *latitude* d'étendue : & l'on voit bien que j'appelle ainsi la quantité plus ou moins grande des individus auxquels peut convenir chaque Nom appellatif » (Beauzée 1767a, p. 239).

<sup>64</sup> Du Marsais emploie une terminologie semblable pour distinguer les articles des autres « adjectifs » : « Ce sont des adjectifs métaphysiques, puisqu'ils marquent, non des qualités physiques, mais une simple vue particulière de l'esprit » (1751, p. 726).

disparoître l'abstraction des individus, & ils indiquent positivement l'application du nom aux individus auxquels il peut convenir dans les circonstances actuelles<sup>65</sup>.

BEAUZÉE N., (1767a), pp. 304-305

Beauzée rassemble sous le terme d'« article » l'ensemble des déterminants, et non seulement ceux auxquels la grammaire traditionnelle a réservé cette appellation. La première propriété de ces articles est de « fixer déterminément l'attention de l'esprit sur les individus auxquels on applique la signification abstraite des noms appellatifs » (*ibid.*, p. 309). L'article instaure un rapport entre l'étendue du nom employé dans le discours et la « latitude d'étendue » dont il porte la puissance en langue. Mais l'article n'indique pas en soi la quantité à laquelle est appliqué le nom ; celle-ci doit être inférée du contexte :

Il n'est pas vrai que *le, la, les*, détermine aucune quotité d'individus ; c'est un Article purement indicatif, parce qu'il ne fait qu'avertir qu'il s'agit d'individus, & que l'abstraction qu'en fait par lui-même le nom appellatif n'a pas lieu dans le cas présent ; du reste c'est aux circonstances du discours à déterminer les quotités, ainsi qu'on l'a vu dans les explications précédentes.

BEAUZÉE N., (1767a), p. 322

A ce titre, Beauzée distingue l'article indicatif des articles « connotatifs », qui « outre l'indication générale des individus qui caractérise l'Article indicatif, [...] marquent en même temps quelque point de vûe particulier, qui détermine avec plus ou moins de précision la quotité des individus » (*ibid.*, p. 327) ; ces articles connotatifs, qui se subdivisent en universels (positif collectif, positif distributif et négatif) et en partitifs, sont les quantifieurs des grammaires modernes. Il est intéressant à ce titre de noter que les possessifs et les démonstratifs sont rangés par Beauzée dans une catégorie de « partitifs définis », aux côtés des numéraux.

Le statut de numéral est d'ailleurs le seul que le grammairien accorde à *un*<sup>66</sup>, alors qu'à date antérieure la *Grammaire de Port-Royal* en faisait un article au côté de *le* :

D'autres grammairiens ont regardé *un, une*, comme Article indéfini, & comme très-différent en cela de celui que j'appelle numérique. [...]

J'avoue que je ne conçois pas comment *un* ne marque pas toujours *un*, ni comment il peut signifier quelquefois une unité déterminée & quelquefois une unité vague : il me semble qu'*un* étant Adjectif, exprime toujours une unité d'une nature vague, & qui

---

<sup>65</sup> S'il souligne lui aussi que « les adjectifs modifient de deux manières : ils modifient en expliquant quelque une des qualités d'un objet ; ou ils modifient en déterminant une chose », Condillac n'opère pas une distinction aussi nette que Beauzée : « Dans *l'homme est mortel*, [l'article] détermine le mot *homme* à être pris dans toute sa généralité ; & dans *l'homme vertueux*, il concourt avec *vertueux* à le restreindre à une certaine classe » (1775, p. 220).

<sup>66</sup> Tout comme Silvestre de Sacy.

n'est jamais déterminée que par le nom appellatif auquel on le joint ; & qu'étant Article numérique, il exprime l'unité juste avec exclusion de toute autre quotité [...].

BEAUZÉE N., (1767a), pp. 390-391

Il se refuse ainsi à intégrer à son analyse les emplois génériques de *un(e)*, pourtant identifiés par un grammairien comme Restaut<sup>67</sup>, dont l'analyse du nom et de l'article, compliquée par son attachement à plaquer sur le français la déclinaison latine, est pourtant bien moins fine que la sienne.

Guillaume développe donc dans *Le problème de l'article* des idées du même ordre, apportant davantage de précisions sur ce qu'il entend par transition entre langue et discours. En effet, il distingue deux types de transition, l'une « symétrique », l'autre « asymétrique ». La première est celle qui s'effectue lorsque le nom en effet n'exprime rien qui ne soit déjà contenu dans le nom en puissance. Lorsqu'au contraire l'emploi en discours du nom s'assortit d'effets de sens non prévus dans la signification abstraite du nom en langue, c'est au deuxième type de transition qu'on a affaire. L'article est en français le signe de la première :

A l'époque actuelle, le nom français potentiel consiste en une vue extrêmement abstraite de notion. [...] C'est sous cette forme d'extrême amplitude que le nom s'est objectivé au fond de l'esprit: de sorte qu'actuellement, dans la langue française, pour obtenir un nom qui ait les dimensions requises par l'emploi, il faut rétrécir une vision primordiale plus étendue. Ce « resserrement » de l'idée nominale constitue la transition du nom en puissance au nom en effet, transition dont le signe est l'article.

GUILLAUME G., (1919), p. 91

---

<sup>67</sup> Cité par Beauzée (1767a, p. 390), sans indication d'édition. Au chapitre XIII de l'édition de 1730, Restaut traite la question suivante : « D. Comment distinguez-vous *un*, Article indéterminé, d'avec *un*, Nom de nombre ? R. Quand il est employé comme Nom de nombre, il marque l'unité numérique dans un objet déterminé dont il exclut la pluralité ; mais quand il est employé comme Article indéterminé, il ne signifie qu'une unité vague qui n'exclut point positivement la pluralité. D. Donnez-en des exemples. R. [...] Quand je dis, *Un Roi doit être le père de son peuple* ; *un*, n'exprime qu'une unité vague & n'exclut point la pluralité, puisque je ne veux pas parler d'un seul Roi, & que ce que je dis peut s'appliquer à tous les Rois. » (Restaut P., (1730), *Principes généraux et raisonnés de la grammaire française: par demandes et réponses*, Paris, J. Desaint (numérisé sur Gallica, <http://gallica.bnf.fr/>), p. 216).

### 2.1.1.2. Article défini et article indéfini

Solidement ancrée dans cette théorie des deux états du nom, la théorie guillaumienne de l'article renouvelle la terminologie traditionnellement en vigueur pour désigner *le* d'un côté, *un* de l'autre.

#### a) Le, article d'extension

Guillaume remarque que l'article traditionnellement appelé « défini » est employé lorsque l'extension du nom en discours est aussi proche que celle du nom en langue, étant entendu que « le nom en effet, si étendu soit-il, n'est jamais si étendu que le nom en puissance ne le déborde » (1919, p. 68). A défaut, c'est contre une « vision interposée » que sera projetée l'extension du nom en discours.

La transition langue/discours du nom peut en effet s'effectuer de manière directe, et le nom en effet peut avoir sensiblement la même extension que le nom en langue : c'est le cas des noms renvoyant à des généralités, comprenons en emploi générique, où *le* est employé pour renvoyer, par exemple, à l'espèce. Mais le nom potentiel relève d'une telle abstraction qu'il est presque toujours nécessaire d'en réduire l'extension au préalable dès qu'il est question de désigner un objet de la réalité extralinguistique :

Dans la plupart des cas la transition ne s'opère pas de façon si directe. On passe du nom en puissance au nom en effet en utilisant *une vue interposée*, idée ou sentiment, qui provient du contexte.

GUILLAUME G., (1919), p. 92

Entre le nom en puissance, qui ressortit au « passé permanent » de la pensée, et le nom en effet, s'interpose donc une vision qui appartient à un « passé momentané de l'esprit » (*ibid.*) et qui constitue un fond sur lequel se projette le nom en effet : si l'extension en est la même, c'est l'article *le* qui est utilisé. C'est le classique *J'aperçus un homme. L'homme traversa la rue.*

Guillaume prévoit aussi le cas où cette vision interposée est fournie à l'esprit non par une première mention du nom, mais par un premier nom qui forme un « fond de tableau » et auquel d'autres idées s'associent naturellement par relation d'appartenance ou de voisinage ; c'est ainsi que la notion de *village* appelle celles de *maison*, *mairie*, *église*, etc., ou celle de *maison* celles de *salon*, de *cuisine*, etc. Ce phénomène, plus connu de la linguistique contemporaine sous l'appellation d'« anaphore associative » de Kleiber, relève chez Guillaume de l'« extension impressive » (1919, p. 161) :

Les noms désignant les êtres qui figurent dans ce tableau reçoivent l'article d'extension dont le rôle, en ce cas, est de faire sentir que les images présentées sont

retenues dans l'esprit à la même profondeur que d'autres images de même ordre, l'ensemble étant recouvert d'impressions subjectives plus ou moins denses.

GUILLAUME G., (1919), p. 162

### b) Un, article de relief

Si *le* est l'article d'extension en vertu de ce qu'il confère au nom qu'il accompagne une extension de discours maximale par rapport au fond sur lequel il est projeté, *un* est l'article de « relief » : c'est-à-dire qu'il marque que le nom en effet a une extension moindre que le nom en puissance et paraît « en relief » sur le fond d'idées qu'il représente en langue ou, selon le cas, sur un fond de tableau préalablement interposé dans les conditions que nous venons de décrire. Par opposition à l'article d'extension, qui signale que l'idée nominale saisie momentanément par la pensée est déjà réalisée dans le « passé de l'esprit<sup>68</sup> », l'article de relief dénonce une idée nominale dont le domaine « n'est pas celui des idées ayant déjà pris corps dans la pensée, mais celui des idées *en train* d'y prendre corps » (Guillaume 1919, p. 189).

Le nom peut être maintenu hors du passé de l'esprit par un élément du contexte (verbe posant l'existence, ou dénotant une quantité, etc.) ou par le sens d'intention du contexte (son caractère général, hypothétique par exemple).

### c) La généralité selon Guillaume : l'« extension synthétique »

Guillaume termine son examen de la transition symétrique par une analyse des emplois que la linguistique contemporaine appelle « génériques » : il s'agit de donner momentanément au nom la plus grande extension concevable, et cette extension est nommée « synthétique » (1919, p. 229). Or la résistance à ce type d'emplois est variable : de presque nulle pour les noms continus, elle devient forte pour les discontinus, et maximale pour les noms de sens extrinsèque<sup>69</sup>. Un nom continu sous extension synthétique sera saisi par l'article d'extension *le*, un discontinu par l'article extensif pluriel *les* ou par l'article *un*.

---

<sup>68</sup> Les expressions entre guillemets sont de Guillaume.

<sup>69</sup> « Il existe deux sortes de noms : les noms de sens intrinsèque, qui ont leur signification dans la forme qu'ils représentent, et les noms de sens extrinsèque, qui ont leur signification *en dehors* de cette forme. [...] Le trait marquant des noms de sens extrinsèque est de ne pouvoir acquérir un sens très général. Lorsqu'on leur imprime une forte extension, ils perdent toute leur valeur. On ne saurait, par exemple, penser d'une façon générale abstraite : « *la* circonstance, *le* cas ». [...] Les notions de ce genre présentent à l'esprit des formes vides, qui existent dans la langue non pour étendre un contenu, mais pour recueillir, pour « replier » en elles une signification potentiellement extérieure. » (Guillaume 1919, pp. 99-100)

### 2.1.1.3. Evolution et perfectionnement de la théorie

#### a) Un système cinétique

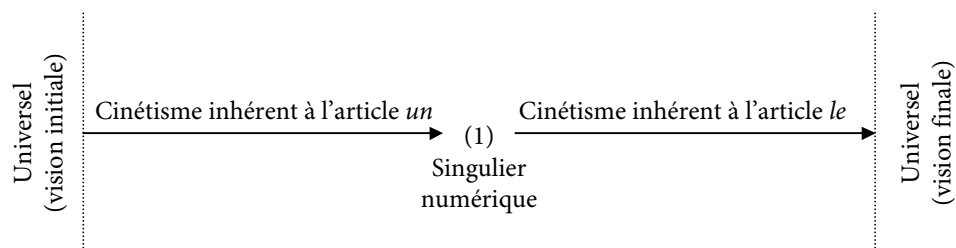
*Le problème de l'article*, s'il est un ouvrage fondateur et d'un volume conséquent, n'est au regard de la théorie guillaumienne de l'article qu'une ébauche, que le linguiste n'aura de cesse de perfectionner tout au long de sa vie. En particulier, c'est dans un article de 1944 intitulé « Particularisation et généralisation dans le système des articles français » et paru dans *Le français moderne* (Guillaume 1964, pp. 143-156) qu'apparaît l'idée que les deux articles représentent en langue deux mouvements successifs, reprenant les deux tensions d'un même psychomécanisme fondamental, la première allant du large à l'étroit, la seconde de l'étroit au large :

Dans la langue, et c'est ce qui fait d'elle un système, sont inscrits, portés par des signes discriminants, les grands mouvements inhérents à la pensée humaine [...].

Les deux plus importants de ces mouvements créateurs de la puissance de la pensée sont l'accession au général à partir du particulier et, inversement, l'accession au particulier à partir du général.

GUILLAUME G., (1964), pp. 145-146

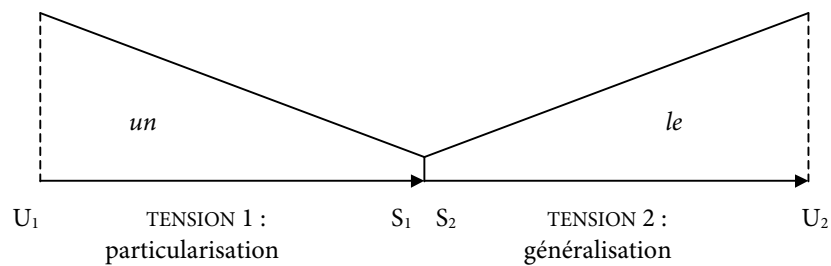
L'article *le*, déjà décrit comme extensif dans Guillaume 1919, est donc précédé dans le système de l'article *un*, anti-extensif en ce qu'il oriente la pensée du général vers le particulier. Ce fait est notamment sensible dans les emplois de cet article pour énoncer des généralités : lorsqu'un locuteur dit *Un soldat français sait résister à la fatigue*, la généralité qu'il énonce est implicitement destinée à s'appliquer en fin de compte à un cas personnel (le sien propre par exemple), tandis que *Le soldat français sait résister à la fatigue* ressortit davantage à un aphorisme prononcé hors de toute pensée particulière. Dans l'article cité, Guillaume propose la schématisation suivante :



GUILLAUME G., (1964), p. 147

Ce schéma sera vite remplacé par un autre, qui présente l'avantage de transcrire graphiquement à la fois le caractère particularisant/généralisant des deux tensions successives et la filiation du système des articles avec le tenseur binaire radical de la lexigénèse (voir ci-dessous) :





Chaque article est porteur en langue de l'entier du cinétisme qui constitue son signifié de puissance. C'est l'emploi en discours qui opère une coupe, une saisie statique du cinétisme à distance plus ou moins éloignée du singulier dont *un* se rapproche et dont *le* s'éloigne « jusqu'à le faire perdre de vue ». C'est ainsi que les deux articles sont capables en discours d'exprimer la même extension effective du nom ; mais leur emploi conserve toujours la trace du cinétisme dont ils sont porteurs en langue, et si *un* est capable d'une grande généralisation, celle-ci est « mitigée, cinétiquement infléchie du côté du particulier » (*ibid.*, p. 151) ; de même, même lorsqu'il produit dans le discours une idée particulière de petite extension, *le* conserve son orientation vers le général qui fait qu'on concevra l'extension de discours comme en adéquation avec la totalité d'une extension déclarée au préalable par une « vision interposée ». Il est donc tout à fait essentiel de se rappeler que l'universel final, atteint au terme de la tension généralisante, ne se confond pas avec l'universel de départ, à partir duquel se propage la tension particularisante.

#### b) Extension, extensité, extensivité, tenseur binaire radical

Au fil de ses Leçons de Linguistique, Guillaume en vient également à préciser et étoffer la terminologie qu'il emploie pour décrire les phénomènes psychomécaniques en jeu dans le système de l'article. Dans *Le problème de l'article*, le terme « extension » est seul employé pour désigner tantôt le champ d'applicabilité du nom, tantôt son champ d'application effectif en discours. Même si les deux ordres d'idées sont souvent distingués par l'adjectif « matérielle » dans le premier cas et « formelle » dans le second, l'usage d'un même nom entretient une certaine confusion à laquelle Guillaume remédie à la fin des années 1940 (*cf.* Guillaume 1987, p. 254) en adoptant pour l'application momentanée du nom en discours le terme d'« extensité », mot dont l'emploi se généralise dans les *Leçons* à partir de 1956 (Guillaume 1982) et qu'il définit ainsi dans sa leçon du 14 mars 1957 :

Le terme d'extensité m'est propre : il se rapporte à quelque chose dont la langue ne fait pas état; elle enclôt seulement le moyen d'en faire état. L'extensité est une variable de discours; l'extension, dictée par la compréhension, est une constante de langue.

GUILLAUME G., (1982), p. 155

L'extension est la constante de langue, l'extensité la variable de discours. De là s'ensuit que l'article *un* est celui qui dénonce une extensité qui se détache en relief de l'extension, alors que l'article *le* dénote une extensité en adéquation avec l'extension.

Parallèlement émerge le terme d'« extensivité », qui jusqu'en 1946 environ ne désigne rien d'autre que la « capacité d'extension formelle » (ou « capacité d'extensité »), soit la « faculté de produire de l'extensité » (Boone & Joly 1996, p. 176), ce qui se retrouve dans les désignations « extensif » et « anti-extensif » des articles *le* et *un*. C'est en ce sens que le mot est utilisé dans l'extrait suivant :

Du point de vue du nombre vrai (qu'il ne faut tout de même pas perdre de vue parmi les complexités du nombre grammatical) il n'y a pas de différence, sous le rapport de la quantité, entre *L'homme est mortel* et *Les hommes sont mortels*. Les deux exemples — l'un sous le régime de la continuité, et l'autre sous le régime de la discontinuité — embrassent la même quantité. Du côté quantité, l'extension n'a donc pas varié. Elle a seulement emprunté son expression finale à l'une des deux catégories antinomiques — nombre discontinu et article continu ayant coopéré, en parfaite solidarité, à sa définition dans l'ordre de l'extensivité.

GUILLAUME G., (1985), pp. 202-203

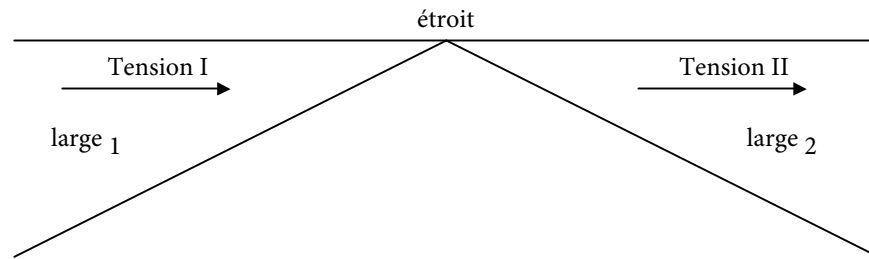
Progressivement, le terme vient à désigner le mouvement même du large à l'étroit et de l'étroit au large :

L'organisation systématisée du pensable, sur son plan propre, le plan de puissance, repose sur une opération de base, la même (à la différence près de la matière traitée, plus ou moins abstraite) et qui est l'extensivité, c'est-à-dire — et ceci est une donnée d'observation confirmée dans les faits — la marche en lui-même de l'esprit, du plus large au moins large, à l'étroit ; et de l'étroit, du moins large, au plus large.

GUILLAUME G., (1987), p. 150

L'extensivité est donc le mouvement sur lequel est fondé le « tenseur binaire radical » schématisé plus haut, psychomécanisme fondamental que Guillaume aperçoit partout dans le système de la langue ; si la conception de ce tenseur est présente chez Guillaume dès les années 1940, ce n'est que dix ans plus tard environ qu'il reçoit cette appellation, ainsi dans cet inédit inachevé, daté de 1951, intitulé *Essai de mécanique intuitionnelle* et reproduit dans les *Principes de linguistique théorique* :

Le mécanisme de puissance de la pensée, c'est l'addition sans récurrence, sans retour en arrière, de deux tensions : une tension I fermante, progressant du large à l'étroit, et une tension II ouverte *ad infinitum*, progressant de l'étroit au large. Soit figurativement :



A ce mécanisme de puissance on a, dans cet ouvrage, donné le nom pleinement justifié de TENSEUR BINAIRE RADICAL.

GUILLAUME G., (1973a), pp. 200-201

Le tenseur, cet opérateur universel de l'architecture du langage articulé autour du non moins universel rapport qualitatif universel/singulier, intervient dans tous les domaines du langage, de la glossogénie à l'élaboration de systèmes comme celui de l'article, du nombre, etc., en passant par la lexigénèse.

#### 2.1.1.4. La double incidence du nom substantif

Dans un certain nombre de ses *Leçons*, Guillaume développe l'idée, novatrice au regard de la grammaire traditionnelle (*cf.* Grevisse) que, au lieu que ce soit l'article qui apporte une information au sujet du nom, la relation se fait dans l'ordre inverse : il y a apport d'information du nom à l'article. Cette relation d'apport d'information à un support est appelée dans la théorie psychomécanique « incidence » : l'adjectif (un « secondaire » chez Jespersen 1924) est incident au nom (incidence de premier degré), l'adverbe (« tertiaire » pour Jespersen) est incident à l'adjectif ou au verbe (incidence de deuxième degré, incidence à une incidence). Dans sa leçon du 16 mai 1957, Guillaume commente la différence qui existe entre les pronoms et les articles *le, la, les*, différence non sémiologique mais catégorielle, en remarquant que le regard du pronom est rétrospectif, en tant qu'il rappelle un nom déjà énoncé dans le discours, alors que

la série des articles appelle un nom qui n'a pas été énoncé dans le discours; le regard de la série est prospectif ( —————> ). Le nombre et le genre dans l'article ressortissent à l'appel de ce nom. On devrait dire que l'article pré-note en lui le nombre et le genre du nom qui va lui être appliqué. Le sens de la prédictivité, c'est :

article ←————— nom

Il a déjà été démontré que le nom se dit de l'article.

GUILLAUME G., (1982), p. 225

C'est en effet dans d'autres leçons, dont celle du 7 mars 1957 (Guillaume 1982, pp. 135-145), mais aussi celles, ultérieures, des 22 et 29 janvier 1959 (Guillaume 1995, pp. 75-101 et 103-113), que Guillaume développe l'idée que le nom se dit de l'article et non l'inverse. Le constat part de la remarque que, lorsqu'un interlocuteur veut se faire répéter un nom qu'il n'a pas bien entendu, pose la question *quoi ?* précédée de l'article : *un quoi ?* Il procède aussi du fait, déjà remarqué par Beauzée, que l'article ne se comporte pas comme un adjectif (ou chez Beauzée, comme un adjectif « physique ») : il n'adjectivise pas le nom, il n'en indique aucune qualité.

Déclarer, comme on le fait généralement en grammaire, que l'article s'accorde en genre et en nombre, c'est produire une vue simplifiée qui en est, par simplification, une vue faussée. On est allé, dans cette voie de la simplification abusive, jusqu'à voir dans l'article une sorte d'adjectif.

GUILLAUME G., (1995), p. 83

La question de l'accord est centrale, puisque Guillaume affirme que, au contraire de ce que prétend la grammaire traditionnelle, c'est le nom qui s'accorde avec l'article. Or ce point de vue semble entrer en conflit avec celui, développé par Guillaume lui-même et ses continuateurs, que le substantif n'est incident qu'à lui-même, qu'il est doté d'une incidence dite interne (ce qui fait de lui le seul « primaire » dans la hiérarchie de Jespersen).

#### a) L'incidence interne du substantif : incidence de langue

L'incidence interne est le propre du substantif<sup>70</sup>, dont la nature n'est pas d'être prédiqué d'une quelconque autre partie de langue<sup>71</sup> contrairement à l'adjectif, au verbe ou à l'adverbe, comme l'explique Moignet dans sa *Systématique de la langue française* :

Le substantif se définit dans le système par le fait que la sémantèse qu'il porte n'a pas à trouver de support extérieur ; il se prédique lui-même. La matière notionnelle « homme », avec tout ce qu'elle comporte, s'appliquera à la forme substantive, et le résultat de cet apport sera le substantif *homme*. [...] L'apport varie, le support formel est le même. Le substantif se caractérise donc par l'incidence interne, incidence de sa matière à une forme qui, de soi, n'implique pas un transfert de ce qu'elle porte sur un support extérieur.

MOIGNET G., (1981), p. 14<sup>72</sup>

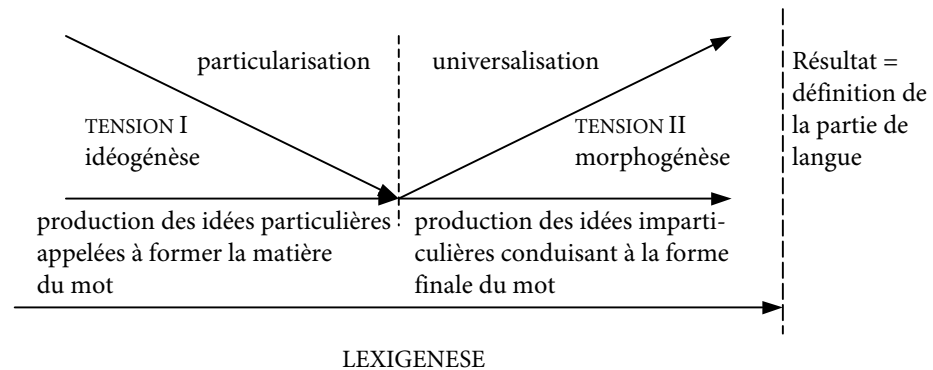
---

<sup>70</sup> Le fait est reconnu dans d'autres écoles théoriques, cf. Lemaréchal 1997a.

<sup>71</sup> A l'instar de Moignet, nous adopterons l'appellation « partie de langue » plutôt que « partie du discours », dans la mesure où le mot est déjà pourvu des marques formelles qui l'identifient en tant que nom, verbe, adjectif, etc. avant son emploi momentané en discours.

<sup>72</sup> Nous citons ici Moignet pour la synthèse qu'il propose de concepts et de raisonnements présents de manière éparse dans les *Leçons* de Guillaume.

Parmi les marques formelles qui échoient au mot et circonscrivent sa nature, le régime d'incidence est en effet celle qui détermine son appartenance à telle ou telle partie de langue. La genèse d'une partie de langue est en effet le produit de deux tensions, sur la base du tenseur binaire radical, dont la première apporte au mot sa matière notionnelle et la deuxième ses marques formelles ou, dans la terminologie guillaumienne, « formes vectrices » :



La tension I est dite « particularisante », ou « singularisante », car c'est elle qui détermine la signification de la partie de langue, ce qui la distingue des autres, son « être particulier ». C'est une tension de « discernement ». La tension II est dite « universalisante », ou « généralisante », parce qu'elle attribue au mot de langue les caractéristiques qui, en la rapportant à d'autres mots de langue, déterminent son appartenance à une catégorie grammaticale, son être en tant que partie de langue (genre, nombre, cas de fonction, personne, incidence). C'est une tension d'« entendement ». Si les nécessités de la représentation schématique obligent à figurer ces deux tensions comme se succédant l'une à l'autre, selon Guillaume elles se superposent, et même se compénètrent, ainsi qu'il l'expose dans son « Esquisse d'une théorie de la déclinaison » :

Les deux opérations de discernement et d'entendement ne font pas que se superposer, elles se compénètrent de la manière la plus étroite.

La compénétration tient à ce que l'opération d'entendement n'attend pas pour se produire que l'opération de discernement soit achevée, mais s'insinue et se développe en celle-ci pendant son cours même et *de plus en plus* dès les premiers instants.

GUILLAUME G., (1964), p. 100

La partie de langue est le résultat cumulatif de ces deux tensions achevées et dépassées.

L'incidence est la dernière des marques formelles, ou « formes vectrices », à être engendrée ; elle échoit directement à la personne, qui en est l'avant-dernière — dans le cas du nom, la personne est toujours 3<sup>e</sup>, ce qui revient à dire que le nom a pour vocation

d'évoquer ce dont il est parlé<sup>73</sup>. Mais le nom-substantif, à la différence du nom-adjectif qui partage avec lui les autres marques formelles, se caractérise par son incidence interne. Le substantif, pour reprendre les termes de Roch Valin (1981, p. 30), a ceci d'unique qu'il « annonce d'avance, dès l'apport même de signification qui le caractérise, la nature du support en lequel le discours réalisera l'incidence puissancielle dont il est en langue porteur » : là où l'adjectif évoque une qualité rapportée à un être, et l'adverbe une modalité dans l'attribution de cette qualité, le nom évoque directement la nature de l'être duquel il est destiné à être prédiqué.

Ce qui spécifie grammaticalement le substantif, l'adjectif et l'adverbe, c'est la prévision dès la langue, c'est-à-dire en langage puissanciel, d'une mécanique d'incidence faisant distinction d'une incidence interne — autrement dit immanente à la notion qui constitue le contenu lexical propre d'un substantif — et d'une incidence externe, et pour autant transcendante à la notion, où la possibilité est prévue d'une immanence de transcendance (incidence externe de premier degré) s'opposant à une transcendance de transcendance (incidence externe du second degré).

VALIN R., (1981), p. 34

#### **b) L'incidence du nom à l'article : incidence de discours**

Mais, prévient Moignet, « l'incidence interne est un fait de langue, qui comporte la possibilité de se modifier dans le passage de la langue au discours » (1981, p. 41). Or la mutation « la plus remarquable » (*ibid.*) dans ce passage est l'extériorisation par « déflexité » de la personne du substantif, à laquelle échoit l'incidence, et sa signification par le mot spécifique qu'est l'article. En d'autres termes, en discours, le substantif est toujours non pas incident à son propre contenu notionnel, mais appliqué directement à une réalité extralinguistique dont il est parlé. Et c'est au moment de réaliser cette incidence à une réalité extralinguistique qu'intervient l'article.

Pour Guillaume, le « nom-article » est en réalité le résultat d'une désubstantivation, d'une dématérialisation du nom, dont il ne garde que les marques formelles mais aucune matière notionnelle<sup>74</sup>. Des deux mouvements de la lexigénèse, l'article ne garde que, d'une part, les formes vectrices propres à la catégorie du nom (genre, nombre, personne) et, d'autre part, la forme même des deux tensions successives. Les articles sont bien des noms : ils sont les noms des deux mouvements de pensée primordiaux que sont les tensions I et II

---

<sup>73</sup> Le délocuté, par opposition au locuteur (première personne) et à l'allocutaire (deuxième personne).

<sup>74</sup> Voir le schéma de lexigénèse ci-dessus.

du modèle ; en tant que noms, ils prennent les marques du genre et du nombre. Mais ce sont des noms dématérialisés, dont la matière notionnelle engendrée en tension I a été retirée, ne leur laissant que les marques formelles engendrées en tension II. L'article énonce donc un nombre et un genre, mais aussi, à travers la tension particularisante ou généralisante qu'il recouvre en langue dans son entier, une extensité ; sans relation avec un quelconque contenu propre, ces formes constituent donc un appel pour une substance à venir. Il y a donc apport par le nom de contenu notionnel au support qu'est l'article, soit incidence du nom à l'article<sup>75</sup>.

En discours, et hors emploi métalinguistique, le substantif ne renvoie jamais à l'intégralité de son extension de langue, à l'intégralité de son contenu notionnel ; il en est toujours fait un usage un tant soit peu particulier, et « même là où le concept est employé en valeur d'universel, sa prégnance puissancielle s'en trouve réduite à une seule de ses possibilités extensives » (Valin 1981, p. 32). Valin en déduit la nature et la fonction de l'article :

On comprend, dès lors, le rapport très étroit qui lie grammaticalement l'article au substantif et fait de lui non pas un *complément notionnel* [...], mais un *complément formel* venant spécifier, par fonction propre, les conditions dans lesquelles se réalise l'incidence interne dont le substantif est en langue puissancielle porteur et à laquelle il doit, comme substantif, sa spécificité grammaticale, et cela en déterminant

---

<sup>75</sup> Par parenthèse, c'est à ce rapport d'incidence que tient la différence entre pronom et article : dans de nombreuses leçons, notamment celles sus-citées, Guillaume insiste sur l'idée que le pronom régime et l'article extensif *le, la, les* partagent un physisme commun (une sémiologie commune) mais diffèrent sur le plan du psychisme qu'ils recouvrent : s'ils sont tous deux des noms dématérialisés, la dématérialisation du pronom est rétrospective (il trouve la substance perdue dans le nom qu'il rappelle) alors que celle de l'article est prospective (il trouve sa substance dans le nom qu'il appelle, qu'il annonce). De là vient que ce que la grammaire traditionnelle appelle « pronom » est un pronom supplétif, et l'article un pronom complétif qui intervient alors à part entière dans l'incidence du nom :

Un pronom est supplétif à l'égard d'une relation d'incidence apport /support ayant déjà fonctionné à plein. Il en est ainsi si je dis :

Pierre entra. *Il* paraissait fatigué.

Le substantif *Pierre* est un apport qui s'est trouvé dans la pensée un support. Et dans la phrase *Pierre entra*, *Pierre* représente, déjà accomplie, l'incidence de l'apport *Pierre* à une certaine personne de support. Cette incidence a joué à plein quand son résultat est repris par le pronom *il* qui y renvoie, et, en y renvoyant, dispense de répéter le fonctionnement auquel il doit son existence. Il est un pronom supplétif survenant une fois close l'incidence substantive. Quant à l'article, placé en français devant le nom, il est un pronom complétif intervenant, pour le mieux régler, dans le mécanisme même de l'incidence nominale apport/support, et faisant donc partie intégrante dudit mécanisme, alors qu'un pronom supplétif n'interviendrait qu'une fois mécaniquement close l'opération d'incidence apport/support.

GUILLAUME G., (1973b), p. 55

la forme extensive — *un, le* (ou ses dérivés) — du *support* auquel le substantif sera apport de la substance notionnelle qui lui est propre.

VALIN R., (1981), p. 43

Autrement dit, c'est à l'article, à travers l'extensivité qu'il représente en langue, et par là même l'extensité qu'il est capable d'exprimer en discours, qu'incombe de donner forme au contenu notionnel du substantif<sup>76</sup>.

Le nom en effet est donc le résultat de la mise en œuvre de deux incidences successives qui ne s'annulent pas mais se complètent : une incidence de langue matérielle, interne, et une incidence de discours formelle à l'article.

Ainsi dans le substantif le mécanisme d'incidence se partage entre langue et discours. Il ressortit à la langue pour ce qui est matière, et au discours pour ce qui est forme. Et c'est à cette seconde partie du mécanisme d'incidence qu'appartient l'article, chargé d'en régler précisément le jeu.

GUILLAUME G., (1973b), pp. 62-63

C'est même à la seconde incidence que revient d'être « un des vecteurs permettant [au substantif] de réaliser la condition formelle d'*incidence interne* que lui impose sa nature grammaticale de substantif » (Valin 1981, p. 48). Hewson, dans un article de 1988 sur « L'incidence interne du substantif », va plus loin encore puisqu'il redéfinit le sens à accorder à l'expression « incidence interne ». En effet, pour s'en tenir à une stricte définition de l'incidence interne,

C'est ce qu'on devrait appeler le référent dans le substantif qui est l'élément de support, auquel l'apport, l'élément lexical, est incident.

HEWSON J., (1988), p. 75

Or, si en langue le référent n'est que puissanciel, donc bien interne au contenu notionnel du substantif, en discours il en va autrement puisque le référent est une réalité extralinguistique dont il s'agit pour l'énonciateur de parler par visée discursive — on aurait donc annulation de l'incidence interne. Pour Hewson, c'est se méprendre sur la nature du référent :

Si on veut parler d'un livre qui est sur la table, par exemple, ce livre devient nécessairement un percept, un élément mental, avant de devenir un élément linguistique : sans cela, ce livre reste un objet inaperçu, qu'on ne saurait traiter comme objet de l'expérience immédiate.

HEWSON J., (1988), p. 75

---

<sup>76</sup> Et ce afin de le rendre conforme à la visée de discours qui veut qu'un énonciateur parle d'une réalité extralinguistique à laquelle son discours est incident.



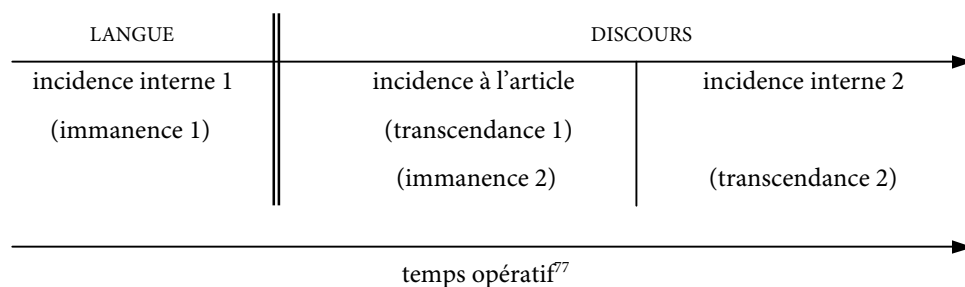
Percept, ou encore souvenir ou objet imaginaire, le référent est en fait un « objet » qui n'est ni extralinguistique ni linguistique, mais qui devient linguistique dès lors que l'énonciateur lui attribue un nom, c'est-à-dire dès lors qu'il devient support de l'apport lexical. Hewson conclut :

C'est de cette manière que le substantif devient l'interface entre le langage et l'expérience, parce qu'il contient, à titre de support interne, **un élément de la perception ou de la mémoire**, auquel sera imposé, comme une sorte d'étiquette, un apport lexical.

C'est le mariage de ces deux éléments, l'un expérientiel, l'autre linguistique, qui crée le substantif.

HEWSON J., (1988), pp. 74-75 (c'est l'auteur qui souligne).

On le voit, en tant qu'elle permet, en donnant sa forme au substantif, l'incidence au référent dont il est parlé par visée de discours, l'incidence à l'article est donc bien la condition de réalisation de l'incidence interne, qui définit la nature du substantif. L'incidence de discours n'annule pas l'incidence de langue mais la transcende en lui donnant une nouvelle forme. En figure :



<sup>77</sup> « Une opération de pensée, si brève soit-elle, demande du temps pour s'accomplir et peut, conséquemment, être référée, aux fins d'analyse, aux instants successifs du temps qui en porte l'accomplissement et que nous nommerons le *temps opératif*. » (Guillaume 1964, p. 109. C'est nous qui soulignons.)

### 2.1.2. Marc Wilmet

Dans *La détermination nominale*, qui paraît en 1986, Marc Wilmet propose une analyse qui se veut totale de tous les « accompagnateurs du substantif », marqueurs qui contribuent à la détermination (au sens large de délimitation) du sens du nom : « tout ce qui, au sein des énoncés, oriente, influence, modifie ou précise la signification et l'applicabilité des noms » (Cervoni 1990, p. 139). Il s'agit donc pour l'auteur d'y étudier l'impact des déterminants de la grammaire traditionnelle bien sûr, mais aussi des adjectifs, subordinées et appositions susceptibles de modifier le nom et, au-delà, du prédicat et de la proposition dans son entier.

Wilmet se pose clairement dans la continuité des travaux de Guillaume, dont il reprend la terminologie pour parfois l'affiner et l'enrichir. Ainsi, extension et extensité trouvent leur place dans son ouvrage avec le sens qui est le leur dans les derniers écrits de Guillaume, mais avec quelques nuances : Wilmet distingue par exemple deux niveaux d'applicabilité du nom, qu'il nomme « extension » et « extensionnalité » :

*L'extensionnalité* d'un substantif, d'un adjectif ou d'un syntagme nominal désigne l'ensemble des êtres ou des objets auxquels le substantif, l'adjectif ou le syntagme nominal sont applicables en dehors de tout énoncé. [...]

*L'extension* d'un substantif, d'un adjectif ou d'un syntagme nominal désigne l'ensemble des êtres ou des objets auxquels le substantif, l'adjectif ou le syntagme nominal sont applicables en énoncé.

WILMET M., (1986), pp. 43-44

L'extension est donc l'extensionnalité réduite par une mise en discours faisant intervenir par exemple un adjectif ou un contexte de nature à resserrer l'image nominale : *éléphant gris* a une moindre applicabilité que *éléphant* ; de même, dans « *En 1981, 51% des Français ont voté Mitterrand* », il ne s'agit que des Français qui ont pris part au scrutin, information qui nous est fournie par notre « connaissance du monde » (*ibid.*, p. 43). Cette distinction a le mérite de reconnaître un stade intermédiaire entre la langue et le discours, celui où l'adjectif par exemple vient restreindre non l'extensité du nom mais bien son extension, sans rien lui retirer de son abstraction, ainsi que le décrivait Beauzée (*cf. supra*). Mais la façon dont les deux notions sont présentées pose problème, ainsi que le note Cervoni dans son compte-rendu (Cervoni 1990, p. 144), dans la mesure où la définition de l'extensionnalité met en jeu l'applicabilité hors énoncé du *syntagme nominal*. Dans la mesure où, d'une part, l'expression « hors énoncé » ne peut désigner que deux états, le premier en

*langue*, avant toute mise en discours, le second au niveau de l'*effectio*, moment intermédiaire où se construit le discours, et où, d'autre part, un syntagme, en tant que construction composite, ne saurait avoir d'existence en langue, il faut supposer que l'extensionnalité a son existence à ce niveau de l'*effectio* — or cela amène d'une part à ne plus prendre en compte l'extension (au sens de Guillaume) en langue des noms, d'autre part à annuler le *distinguo* entre extensionnalité et extension.

Par ailleurs, certaines remarques laissent à penser que Wilmet reverse au domaine de l'article la considération du nombre, catégorie dont le système de l'article est extrait (Guillaume 1964, pp. 167-183) mais à laquelle Guillaume considère qu'il est devenu étranger :

Le pluriel réintroduit dans le système de l'article une fois celui-ci constitué sur la seule base du continu singulier, n'est qu'un pluriel d'accord ne signifiant pas plus, à la limite d'extension, que le singulier auquel il se substitue. Ex. : *L'homme est méchant. Les hommes sont méchants*. Le pluriel ne représente ici qu'un procès second par lequel l'extension continue (et donc singulière), proprium du système de l'article, est reversée en une extension discontinue (et donc plurielle) équivalente, provenant de la catégorie du nombre.

GUILLAUME G., (1964), p. 169

Éliminée du système du nombre dans la vue d'en faire celui de l'article, [la notion de nombre] est, une fois ce dernier institué, réintroduite en lui d'une manière qui ne remet point en question la séparation désormais acquise des deux systèmes.

GUILLAUME G., (1964), p. 170

C'est ainsi qu'il nous semble que Wilmet revient quelque peu en arrière dans l'appréhension systématique des deux catégories du nombre et de l'article lorsqu'il affirme que « l'extensité quantifie les éléments d'un ensemble sous deux aspects : le *nombre* [...] et la *quotité* » (Wilmet 1986, p. 51), le nombre dans le cas de noms discrets ou denses en représentation numérative (*un cheval, des chevaux, un vin, plusieurs vins*), la quotité dans celui de noms discrets ou denses en représentation massive (*du cheval, du vin*). D'une part, il est contestable et contesté que les noms soient par nature, c'est-à-dire en langue, discrets ou denses ; d'autre part, si l'article *un* implique bien une vue discontinue de l'idée nominale (en tant même qu'il est directement extrait de la catégorie du nombre), il reste orienté vers le singulier dont *le* s'éloigne sans pour autant le multiplier, la vue qu'il livre du nom étant invariablement continue. Guillaume a par ailleurs souvent démontré dans ses *Leçons* comment l'article dit partitif est véritablement formé à partir de l'article extensif *le* additionné de l'inverseur d'extension *de* qui permet de saisir l'extensité du nom à distance

variable de l'universel dans un mouvement de retour au singulier qui ne remet pas en cause le caractère continu de cette extensité. Le pluriel n'est qu'un ajout extérieur qui prend toujours la forme d'une multiplication du singulier dépassé par l'article *le*, que ce soit sous la forme *les* ou sous la forme *des*, même produit de la fusion de l'article extensif et de l'inverseur d'extension que le partitif.

Wilmet précise également la signification qu'il entend donner à l'« extensivité », dont on a vu que Guillaume la laissait quelque peu dans le vague :

L'*extensivité* désigne le rapport de l'extensité à l'extension, soit le rapport de (1) la quantité d'êtres ou d'objets auxquels un substantif ou un syntagme nominal sont appliqués à (2) l'ensemble des êtres ou des objets auxquels ils sont applicables.

WILMET M., (1986), p. 57

Cette définition plus précise du mot complète utilement les explications de Guillaume, en termes de tensions particularisante et généralisante, sur ce qui distingue des phrases comme *Le chien est fidèle à son maître* et *Un chien est fidèle à son maître*, ou *Le chien du voisin a aboyé toute la nuit* et *Un chien du voisin a aboyé toute la nuit*. Les syntagmes nominaux et substantifs de ces paires minimales ont la même extensité (tous les éléments « chien » / un élément « chien du voisin »), mais se différencient par leur extensivité :

L'*extensivité* projette en un mot l'extensité sur l'extension, avec pouvoir de les évaluer (extensité *extensive* : p. ex. *Max fume LA première cigarette du paquet* = « la cigarette classée première ») ou de les dissocier (extensivité *partitive* : p. ex. *Max fume UNE première cigarette du paquet* = « la première d'une série, que rien ne destinait à cette place, mais devenue telle par la grâce de Max »).

WILMET M., (1986), pp. 57-58

Particulièrement importante nous paraît l'apparition chez Wilmet de la notion d'« extensivité<sup>78</sup> », parce qu'elle est au cœur du traitement que nous entendons donner de la genericité. L'extensivité se définit comme « la portée de la relation prédicative » (Wilmet 1986, p. 62). Un énoncé ayant une portée étroite sera dit avoir une extensivité existentielle : *Le chien est sorti*. Un énoncé ayant une portée large, étendue à d'autres mondes de référence, sera dit avoir une extensivité universelle : *Le chien est le meilleur ami*

---

<sup>78</sup> Wilmet ajoute également à son arsenal analytique l'« extensibilité », qui désigne « l'augmentation d'extensité (extensibilité positive) ou la diminution d'extensité (extensibilité négative) qu'un substantif ou un syntagme nominal subissent sous une action extérieure » (Wilmet 1986, p. 69). Le phénomène concerne généralement les SN faisant partie du prédicat, dont l'extensité est conditionnée par celle du sujet de la relation prédicative ou, à tout le moins, du thème. Par exemple, dans *La baleine est un mammifère*, l'extensité individuelle de *un mammifère* est entraînée par l'extensité universelle de *la baleine*. La nécessité théorique d'une telle notion ne nous paraissant pas évidente, nous ne prendrons pas le temps d'en discuter ici.

*de l'homme*. Il est alors clair que l'extensitude exerce son influence sur l'extensité du nom (du sujet et, par extensibilité, de tout syntagme nominal se trouvant dans le prédicat) : dans *Un soldat français sait résister à la fatigue*, l'extensitude universelle du prédicat fixe l'extensité du syntagme *un soldat français* à son maximum, sa portée étant toujours orientée en direction de l'individuel en vertu de l'extensivité propre à l'article *un*. Cette notion d'extensitude est particulièrement intéressante en ce qu'elle renvoie la question de la genericité ou de la spécificité du syntagme nominal, ou du moins sa résolution, hors de celui-ci, ce qui devrait apparaître évident pour peu qu'on se rende compte qu'à lui seul un syntagme comme *l'homme* ou *un homme* n'est ni générique ni spécifique, et qu'il n'est pas dans les attributions des articles de le signifier. Le point avait d'ailleurs déjà été soulevé par Beauzée, soulignant (*op. cit.*, p. 314) « la difficulté qu'ont eue tous les grammairiens, de bien définir la nature de l'Article indicatif, en lui attribuant des effets qui ne résultent que du concours des circonstances » :

Car il n'indique en effet, comme je viens de le dire, que l'application du nom appellatif aux individus ; & s'il se trouve alors quelque autre détermination plus précise des individus, elle tient ou à la nature de l'attribut ou à quelque autre circonstance du discours. [...]

*L'homme éclairé qui pêche est plus coupable qu'un autre* : ici l'Article *le* indique que l'idée générale exprimée par *homme éclairé qui pêche*, est actuellement appliquée aux individus en qui se trouve la nature énoncée par cet ensemble : mais parce que l'attribut est une suite nécessaire de la nature commune d'*homme éclairé qui pêche* ; l'étendue de la signification de cet ensemble est nécessairement prise dans toute sa latitude, & il s'agit ici de la totalité physique des individus à qui convient cette nature.

BEAUZÉE N., (1767a), pp. 314-316

Wilmet a donc raison de dénoncer, chez un grand nombre de grammairiens, la fusion de l'extensité maximale et de l'extensitude universelle sous l'appellation traditionnelle de « phrases génériques ». On est par exemple susceptible d'observer nombre d'énoncés où, quoique le sujet ait une extensité maximale, l'énoncé dont il est le thème n'a pas d'extensitude universelle, l'empêchant de prétendre à la « genericité ». On peut ainsi imaginer la paire suivante : *Les Américains sont une cible privilégiée des terroristes / Les Américains ont de nouveau été la cible du terrorisme* où, pour une même extensité maximale du SN *les Américains*, la portée du premier énoncé se comprend comme étendue à d'autres univers que le ici-maintenant de l'énonciateur, alors que celle du deuxième est limitée à l'espace-temps de la situation d'énonciation. A l'inverse, l'extensitude universelle

n'entraîne pas toujours l'extensité maximale du SN : dans l'énoncé *France veut épouser un Chinois*, l'extensité du SN *un Chinois* est minimale, réduite à l'unité stricte ; pour autant, l'énoncé peut recevoir les deux types d'extensité selon qu'il s'agit de quelqu'un de connu et qui se trouve être Chinois (extensité existentielle, dépendant des données de la situation d'énonciation), ou qu'il s'agit de n'importe qui pourvu qu'il soit Chinois (extensité universelle, virtualité<sup>79</sup>). C'est la différence qui s'exprime dans la paire *France veut épouser quelqu'un qui est Chinois / qui soit Chinois*, où le subjonctif fait ressortir à la surface le caractère de virtualité de l'énoncé.

La dépendance du caractère générique du SN à l'égard de l'extensité du prédicat trouve une conséquence naturelle dans les règles de compatibilité et d'incompatibilité entre prédicats et sujets génériques, certains prédicats pouvant s'appliquer à l'ensemble indifférencié des éléments d'une classe (exprimé par un SN en *le* : *Le chien est le meilleur ami de l'homme*), d'autres à la totalité de chacun des éléments de ladite classe (exprimée par un SN en *un* : *Un chrétien doit être charitable*).

Ce point nous sera particulièrement utile lorsque nous examinerons la possibilité pour le SN à article zéro d'être porteur d'une extensité maximale sans pour autant être interprétable comme « générique », c'est-à-dire dans un énoncé dont l'extensité est existentielle et non universelle.

---

<sup>79</sup> Où on reconnaît également la définition de la généricité selon Kleiber en termes de « classe ouverte » (Kleiber & Lazzaro 1987, Kleiber 1989).

## 2.1.3. Application de la théorie à la langue anglaise

### 2.1.3.1. Le système des articles en anglais : perspective diachronique

#### a) L'article défini

Dans son avant-propos, Guillaume (1919) note que « l'article [français] commence par une opposition entre deux démonstratifs de pouvoir inégal », et que « l'anglais et l'allemand présentent le même fait » (p. 14), l'article dans ces langues remontant au thème démonstratif indo-européen \**to-*, le démonstratif à un renforcement de ce thème par la particule *-se*.

En effet, le vieil-anglais (V<sup>e</sup> – XI<sup>e</sup> siècles) possède deux démonstratifs concurrents, *sē* (*þæt, sēo*) et *þes* (*þis, þēos*). Le premier est spécifiant (Quirk & Wrenn 1955), ou anaphorique (Crépin 1978a) : il ne fait que particulariser, isoler le référent de la généralité, indiquer et identifier ce qui est connu et/ou attendu (*op. cit.*, p. 69). Le second, bien plus souvent employé en vieil-anglais, est déictique : il pointe et isole un élément d'une série, laquelle peut déjà avoir été spécifiée (*ibid.*)<sup>80</sup>. Un exemple est donné de l'*Anglo-Saxon Chronicle* :

[1]    on þysum gēære fōr se micla here þe wē gefyrn ymbe spræcon  
      = “in this year (this one, of a chronicled series of equally specific years), that  
      (or the) large enemy force (i.e., not simply a force of unidentified enemies  
      not previously encountered, but the particular one) of which we spoke  
      earlier went...”

QUIRK R. & WRENN C.L., (1955), p. 69

Les deux démonstratifs sont néanmoins en distribution complémentaire, le premier étant principalement une variante inflexionnelle du second jusqu'à la toute fin de la période vieil-anglaise, si bien que le contraste actuel entre THE et THAT ne saurait être observé entre les deux formes du vieil-anglais, mais plutôt un équivalent du contraste actuel entre THIS (*þes*) et THE/THAT (*sē*), ce dernier couvrant à lui seul l'essentiel des fonctions aujourd'hui assurées par le défini et le démonstratif. Quirk et Wrenn notent à ce propos que l'appellation « article défini » pour *sē* (*þæt, sēo*) est principalement motivée par le désir d'imposer sur le vieil-anglais la terminologie en vigueur pour l'anglais contemporain (*op. cit.*, p. 70). Pour autant, Crépin (1994, p. 75) observe une répartition des fonctions entre les deux démonstratifs qui préfigure nettement la distinction article/démonstratif : dans

---

<sup>80</sup> *Se* (*þæt, sēo*) « merely particularises, singles out from the generality, indicates and identifies the known and expected » ; *þes* (*þis, þēos*) « points out to and singles out a part of a series, the whole of which may already be specific » (Quirk & Wrenn 1955, p. 69).

*Beowulf*, alors que le déictique *þes* montre un être par référence au locuteur, l'anaphorique reprend (facultativement encore) des éléments déjà mentionnés dans le texte, les deux formes se répartissant donc selon une dichotomie extra-/intra-linguistique.

La fin de la période vieil-anglaise et la période moyen-anglaise (XII<sup>e</sup> – XVI<sup>e</sup> siècles) voient le déclin de la déclinaison dans le système nominal et, conséquemment, le remplacement progressif des dix formes du démonstratif *sē* (*þæt*, *sēō*) par la seule forme *þe*, indéclinable (Burrow & Turville Petre 1992, p. 27). Les premières à disparaître, dès 1170, au profit de cette nouvelle forme sont les deux formes en *s-* (*sē* et *sēō*), ce que Strang (1970, p. 299) attribue à leur caractère anomal dans la déclinaison<sup>81</sup>. Cette réduction est effective à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Seuls quelques écrits du sud et du sud-ouest des Midlands portent encore trace de quelques formes déclinées en genre, nombre et cas au début de la période moyen-anglaise, et un pluriel en *þa* puis *þo* subsiste quelque temps dans certains dialectes jusque tard dans la période :

L'uniformisation de la forme du substantif a entraîné la perte de la distinction du genre [...]. La perte du substantif a rendu possible l'indifférenciation de l'adjectif et surtout de l'article.

CRÉPIN A., (1978b), p. 38

Crépin (1994, p. 75) observe que, dans la traduction en vieil-anglais tardif (XI<sup>e</sup> siècle) du texte latin du roman grec *Apollonius de Tyr*, le démonstratif *se* est véritablement devenu un article défini : il marque ce qui est déterminé, sans que l'élément soit nécessairement présent en amont du texte ; en outre, sa présence est devenue obligatoire, même si sa fréquence d'emploi n'égale pas encore celle observée en anglais moderne. L'orthographe devient majoritairement *the* au XV<sup>e</sup> siècle, et Görlach (1978, p. 84) précise que l'orthographe d'imprimerie *y<sup>e</sup>*, employée jusque 1630, n'est que le résultat d'une confusion entre les formes des lettres *þ* et *y*. A quelques exceptions près (article défini utilisé devant les parties du corps, devant les noms de langues, etc.), l'emploi de l'article défini tel qu'il est observé en anglais contemporain se fixe au début de la période moderne, soit entre 1500 et 1700.

---

<sup>81</sup> Nesfield (1906, p. 159) interprète cette évolution de manière plus complexe : *the* ne serait pas issu directement du démonstratif anaphorique mais du relatif vieil-anglais *þe*, lui-même dérivé de la forme neutre singulier de *sē*, *þæt*. Si la parenté entre article et pronom relatif est indéniable (elle s'observe d'ailleurs dans d'autres langues, voir le grec ancien *ὁ/ὅ*), l'auteur ne précise cependant ni les conditions ni les motivations d'un tel saut catégoriel.



### b) L'article indéfini

L'article indéfini anglais, là encore comme dans les langues latines et d'autres langues germaniques, est issu de l'affaiblissement du numéral *one*. Si son émergence est parallèle à celle de l'article défini, elle est néanmoins plus lente : le vieil-anglais ne connaît pas d'article indéfini à proprement parler. Deux formes co-existent : *ān* est principalement employé en tant que numéral, la référence dite indéfinie se passant la plupart du temps de tout déterminant, comme pour les noms pluriels en anglais contemporain ; mais, notent Quirk & Wrenn (1955, p. 71), il partage avec *sum* une forte indéfinitude qui le rapproche d'expressions comme *a certain* — davantage d'ailleurs que de l'article indéfini A(N) en anglais contemporain. Les emplois en simple fonction indéfinie sont rares mais commencent à apparaître ; Quirk & Wrenn citent le suivant, extrait d'*Apollonius de Tyr* :

[2]    *hig worhton ... āne anlicnesse of āre, "they made a statue of brass" (ibid.)*

C'est au cours de la période moyen-anglaise qu'apparaît un véritable article indéfini, dont l'orthographe varie encore grandement :

[3]    *an hule and one niȝtingale, "an owl and a nightingale" (Burrow & Turville-Petre 1992, p. 28)*

Même dans les textes du début de la période, la forme est souvent réduite en *a* devant une consonne à l'initiale du nom. Par ailleurs, certaines formes infléchies demeurent, distinguant par exemple le datif du nominatif masculin. Vers 1170, *an* dépasse *sum* en fréquence pour la détermination indéfinie, et cette spécialisation débouche rapidement sur la distinction entre une forme forte *ān*, puis *one*, à fonction numérique, et une forme faible *a(n)* à fonction d'article.

### c) Émergence et évolution d'un système

Ce qu'il est intéressant d'observer dans l'émergence des articles tels que l'anglais les connaît aujourd'hui n'est pas tant leur filiation étymologique<sup>82</sup> que la création *ex nihilo* d'un système de langue qui n'avait aucune existence au préalable. Alors que, en vieil-anglais pré-classique, *sē* fait partie du système des démonstratifs où il fonctionne en opposition avec *þes*, et que le numéral *ān* fait d'abord contraste avec *sum*, le vieil-anglais classique et le moyen-anglais voient se dessiner un système où ce sont *ān* et *sē* qui forment ensemble l'embryon de ce qui devient, dès la fixation de l'usage de l'indéfini, le système des articles en anglais. En effet, l'émergence d'un nouveau système à partir de formes existantes

---

<sup>82</sup> Même si celle-ci ne peut manquer d'éclairer leurs valeurs actuelles.

implique pour ces dernières un transfert de paradigme, et c'est ce qui rend particulièrement difficile le pointage exact de l'apparition des articles :

Thus discussion of the rise of articles is bedevilled by complexities; by the making of one set of distinctions in OE and another set later. We may say that the indefinite article is beginning to develop, and that by 1170 *ān* will be overtaking *sum* in frequency; but the process is not one we can understand simply by counting examples. As late as the closing entry of the Peterborough Chronicle (1154-5) the functions of the indefinite are much as they were in OE; we have *in an ceste*, 'in a chest', but *he milde man was*, 'he was [a] mild man'.

STRANG B.M.H., (1970), p. 300

L'émergence d'un système de formes dans une langue est particulièrement intéressant à observer et à étudier parce qu'il correspond à la recherche pour un psychisme nouveau d'une enveloppe formelle, sémiologique, satisfaisante ; un nouveau système est la réponse à un besoin, la solution à un problème. Hewson (1972) insiste au début de son ouvrage sur l'importance qu'il y a à reconnaître dans les phénomènes internes à la langue les causes de l'apparition de nouveaux systèmes grammaticaux : si le lexique passe aisément les frontières linguistiques, comme le démontre suffisamment l'hétérogénéité de la langue anglaise, il n'en est pas de même des systèmes grammaticaux. Constatant l'absence de preuves d'une contamination des langues germaniques par les langues romanes, Hewson tire cette conclusion en ce qui concerne le système de l'article :

The facts that (1) languages frequently borrow vocabulary and rarely if ever grammatical systems, and (2) geographically separated languages (*e.g.* Greek-Armenian) – as also different types of language (Greek-Arabic) – develop articles independently the one of the other, suggest that the article system satisfies a practical need that arises in the evolution of a language.

HEWSON J., (1972), p. 14

Dans les langues qui connaissent l'article, son apparition est due au constat d'une insuffisance du nom seul, devenu incapable d'une représentation concrète à mesure que « le nom a de plus en plus renvoyé à la pure idée, cessant de diriger aussi rapidement l'esprit vers l'image de chose » (Guillaume 1919, p. 24) ; le nom en langue ayant acquis un degré d'abstraction trop grand pour la majorité de ses emplois en discours, l'article est venu apporter une correction, une « retouche » (*ibid.*, p. 18), en exprimant la différence entre les deux états du nom. Pour le français, Guillaume note que c'est

vers le XVII<sup>e</sup> siècle seulement que le nom en puissance atteint à cet état de *notion pure* qui le caractérise aujourd'hui. Jusque-là, il ne dépasse guère en abstraction la simple idée générale plus ou moins imagée. On conçoit que, dans ces conditions, il y

ait lieu de prévoir le traitement zéro pour tous les noms qui atteignent en emploi au même degré de généralité.

GUILLAUME G., (1919), pp. 68-69

Pour Guillaume, l'émergence du système de l'article est donc bien la solution à un problème de langue, précisément le sentiment que le nom seul n'est plus à même de véhiculer l'image d'un objet particulier : il s'agit pour la langue de trouver un ou plusieurs signes aptes à représenter la différence entre le nom en puissance et le nom en effet.

Or, en anglais comme en français (cf. Guillaume 1919, p. 87), le développement du système de l'article est concomitant de l'abandon progressif de la déclinaison dans le groupe nominal. En effet, le déclin des flexions casuelles a pour conséquence d'augmenter la charge significative de la grammaire du groupe nominal<sup>83</sup>, ce qui s'observe également dans le développement du syntagme prépositionnel à la même époque (Hewson 1975 et 1997, p. 102). Or cela laisse trop peu de liberté à l'expression du défini et de l'indéfini par le jeu des positions syntaxiques, telle qu'elle existe généralement dans les langues sans article, où les fonctions sujet et objet sont marquées morphologiquement (cf. Krámský 1972, pp. 42-43) : c'est donc à des moyens lexicaux que doit incomber cette tâche.

L'abandon des marques de genre et de cas du nom est contemporain de son évolution vers une plus grande abstraction :

The historical facts, indeed, show a correlation between the appearance of article systems and the reduction of the eight-case system of Indo-European. [...] This reduction has been accompanied by a continuing tendency for the significante of the bare unqualified noun, which in Latin was closely attached to concrete senses, to evolve to a state of pure notion where it reflects only the abstract sense [...].

HEWSON J., (1972), pp. 14-15

Pour Guillaume, les deux sont même unis dans une relation de cause à effet :

La déclinaison consiste à réunir dans un même noeud, pour ainsi dire, l'idée du nom et celle de la fonction du nom. Elle suppose une pensée impuissante à faire l'abstraction du second élément, et qui, à cause de cela, ne peut évoquer un objet sans, du même coup, apercevoir pour cet objet un *thème d'action*.

C'est là une *conception réaliste* incompatible avec celle de *notion pure*.

Or, la pensée, à mesure qu'elle se libère de la sensation, devient plus abstraite, et elle tend à faire de la notion pure son point d'appui. A un certain moment elle a été ainsi

---

<sup>83</sup> C'est-à-dire, notamment, sa position dans la phrase, l'ordre des mots venant pour une bonne part pallier la disparition des marques casuelles.

amenée à *consentir* l'abolition de la déclinaison, le plus gros obstacle à une conception nominale purement potentielle.

GUILLAUME G., (1919), p. 87

Hewson affirme de même que la morphologie casuelle empêche la notion nominale d'atteindre une généralité suffisante en tant qu'elle attache toujours un élément expérimentiel à son expression. Sur le plan systématique de la lexigénèse, le lien entre l'abandon de la déclinaison et la plus grande généralité de la notion nominale est à nos yeux aisé à saisir ; nous en proposons l'explication suivante. La déclinaison, le « cas de fonction », fait partie, nous l'avons vu, des formes vectrices attribuées à la partie de langue au cours de la morphogénèse ; son abandon a pour effet de raccourcir le temps opératif nécessaire à la morphogénèse, qui se trouve alors achevée avant l'idéogénèse à laquelle elle se superpose : au moment où la partie de langue substantif est « livrée », la première tension de particularisation de la notion nominale n'a pas pu aller jusqu'à son terme, restant suspendue à un niveau de généralité supérieur, ce qui explique son extension plus large et la nécessité du recours à l'article pour « transformer » cette extension en extensité exploitable en discours<sup>84</sup>. Dans les langues concernées, la disparition de marques de genre et de nombre internes au substantif (comme en anglais pour le genre, mais aussi en français oral pour genre et nombre) peuvent être considérées avoir eu sur la généralité de la notion nominale le même effet que l'abandon des marques casuelles.

La relation de causation chronogénétique du psychisme à l'égard du physisme, c'est-à-dire de la notion grammaticale à la forme, à la sémiologie, s'observe dans l'évolution du système dès le vieil-anglais. Contrairement à l'idée largement répandue, Strang (1970, p. 272) défend le point de vue que, sur le plan fonctionnel, l'article indéfini — c'est-à-dire la notion grammaticale d'une détermination indéfinie apparentée à celle que marque l'article indéfini actuel — est plus avancé en vieil-anglais que le défini, mais qu'il est moins clairement identifiable que ce dernier car réparti sur les deux formes *ān* et *sum*<sup>85</sup>. Ce point est intéressant en ce qu'il illustre un point cher à la théorie de Gustave Guillaume, exposé dès l'avant propos du *Problème de l'article* :

---

<sup>84</sup> Ce développement diffère de ce que Guillaume expose dans son « Esquisse d'une théorie psychologique de la déclinaison » (Guillaume 1964, pp. 99-107) ; pourtant il nous semble qu'il s'accorde avec d'autres phénomènes de langue identifiés par la psychomécanique, notamment la subduction, processus de dématérialisation dont cette perte de la déclinaison pourrait être le pendant formel.

<sup>85</sup> «A point that does call for attention is the evolution of the indefinite article, originally a form of the first cardinal numeral. Functionally, this was rather more advanced in OE than the definite article, yet it did not stand out clearly because the *function* was divided between two forms, *an* and *sum*.” Strang 1970, pp. 271-272 (c'est nous qui soulignons).

Un système est le résultat d'une intention qui réussit, à la longue, en mettant à profit certains accidents, à organiser parmi les éléments matériels<sup>86</sup> de la langue des jeux d'opposition déterminés.

GUILLAUME G., (1919), p. 12

Cette évolution veut également que la langue trouve dans les ressources existantes de sa propre sémiologie les formes nécessaires à la représentation et à l'expression de ces nouveaux psychismes : lorsque l'idée, la notion grammaticale de référence indéfinie est apparue dans l'esprit des locuteurs, donc avant même celle de référence définie non démonstrative, elle a d'abord été dépourvue de représentation sémiologique, avant de trouver, dans sa recherche d'un signe adéquat, une satisfaction provisoire sous la forme des deux mots *ān* et *sum*, avec les nuances déjà évoquées. C'est finalement en moyen-anglais que *sum* est abandonné comme article singulier, et que le rôle de *an* est clarifié d'autant : dans l'*Ormulum* (vers 1200), le rapport de *an* à *sum* est de dix contre un, ce qui constitue une augmentation de l'ordre de 135% par rapport au vieil-anglais (Strang 1970, p. 272). Le système de la référence indéfinie se recentre donc autour de *ān*, peu à peu amené à contraster avec *þe* tandis que *sum* en vient à former avec *æniġ* (*an* + *ig*) un nouveau sous-système du système de la quantification indéfinie, marqué en anglais contemporain par *some* et *any*. Quant à l'article défini, Strang (1970, p. 267) nous en dit qu'il n'était déjà vers 1170 que « marginalement lié au système des pronoms », autrement dit que sa marche à l'actuel système des deux articles sémiologiquement marqués était déjà plus qu'entamée.

En effet, tant que le démonstratif connaît la déclinaison (principalement en vieil-anglais), seule sa position relativement fixe, au début du syntagme nominal, et l'aspect généralisé de son sens le distinguent d'un adjectif ordinaire. Plus encore, tant qu'il est décliné, le démonstratif-article est libre d'assumer le rôle de tête du syntagme nominal, puisqu'il peut être pronom aussi bien qu'adjectif. C'est de nouveau en moyen-anglais que les contraintes d'emploi de l'article actuel entrent en vigueur, une partie du signifié grammatical attaché aux formes casuelles disparues trouvant une sémiologie nouvelle, en particulier dans l'ordre et la spécialisation catégorielle et fonctionnelle des mots.

Si on considère que le premier état du système est celui où déterminations définie et indéfinie telles qu'on les entend à l'époque contemporaine ne sont recouvertes par aucun signe, un deuxième état est celui où, en vieil-anglais pré-classique, apparaît le démonstratif

---

<sup>86</sup> Par « matériel », il faut entendre « notionnel ». Tout ce qui ressortit à la sémiologie est chez Guillaume de l'ordre du « formel ».

anaphorique *sē* : encore tributaire de sa nature déictique, il est incapable de référence générique, et vient s'adjoindre au nom dans les emplois où sa référence est la plus particulière, emplois que le nom seul, dans sa marche à l'abstraction, n'est plus à même de remplir de manière autonome. Cette apparition première du démonstratif-article en tant que signe à part entière s'explique selon Hewson de manière systématique. Il observe en effet<sup>87</sup> que, des deux tensions anti-extensive et extensive, qui correspondent respectivement à une présentation objective et à une présentation subjective du nom<sup>88</sup>, la première bénéficie du fait que son cinétisme l'oriente naturellement vers le particulier, de sorte que la présentation objective du support de la notion (c'est-à-dire de l'objet dont le substantif dit quelque chose) ne nécessite pas, tant que la notion nominale n'est pas trop généralisée, de signe particulier ; la seconde en revanche, orientée vers le général, s'éloigne du support, et ce hiatus pose la nécessité d'un démonstratif dans les cas où la présentation subjective prend un sens particulier. En revanche, n'ayant pas atteint à l'idée pure qu'il recouvre en langue à l'état actuel, le nom est toujours employé seul dans les cas de référence générale ou générique. C'est à cette même époque que, signe d'un système de l'article en devenir, se dessine le futur système de la deixis :

En ce second état de développement, les oppositions jouent entre trois termes : *þes/se/∅*, et non quatre. Mais en réalité elles supposent déjà la mise en place de deux systèmes binaires parallèles, le premier celui du futur article où le démonstratif *se*, issu du système de la deixis, s'oppose à  $\emptyset$  ; le second, où s'opposent les deux démonstratifs.

JOLY A., (1986a), p. 163

C'est à partir du IX<sup>e</sup> siècle que l'article défini se développe dans le sens d'une plus grande généralisation, investissant les emplois délaissés par le nom seul dans son processus d'abstraction : *ne leofaþ se man be hlafe anum*, « l'homme ne vit pas seulement de pain ». Les emplois qui, à ce stade, résistent encore, sont les mêmes que ceux dont Guillaume note la résistance en français dans le chapitre IV du *Problème de l'article* (Guillaume 1919, pp. 67-87) ; pour résumer :

That which is close and known keeps more easily its status as a full proper noun.  
[...] All nouns that have a one-to-one relationship with a real object tend to resist

---

<sup>87</sup> Hewson 1972, pp. 70-71.

<sup>88</sup> Les termes de présentation objective et subjective sont empruntés à Guillaume 1919, pp. 16-17, qui ne les définit pas. Tout indique qu'il faille interpréter « objective » dans le sens d'une présentation première d'un référent faisant encore partie de l'univers extralinguistique, et « subjective » dans le sens de la présentation seconde d'un référent faisant déjà partie du passé de l'esprit.

the use of the article; this resistance is stronger when the object has clearly defined outlines, weaker when the outlines are vague.

HEWSON J., (1972), p. 20

Ayant observé des cas de résistance à l'article dans diverses langues comme l'anglais et l'allemand, Guillaume conclut de même :

Cette tendance commune à ne pas mettre d'article devant les noms d'un certain type constitue un indice très net de la véritable nature de l'article en ce qu'elle démontre que les noms le plus sujets à s'en passer sont ceux qui comportent les moindres possibilités de variation durant le passage de l'idée générale, déposée dans le trésor de la langue, à l'idée plus réelle, et moins générale, exigée par le discours. Ainsi *ciel* est une seule chose dans la langue, et il est, de même, une seule chose dans le discours. [...]

D'autre part, on prouve aisément que la tendance à ne pas employer l'article devant les noms qui, sans appartenir à la catégorie des noms d'êtres uniques, sont pris dans un sens général est un effet du même principe. [...]

GUILLAUME G., (1919), p. 21

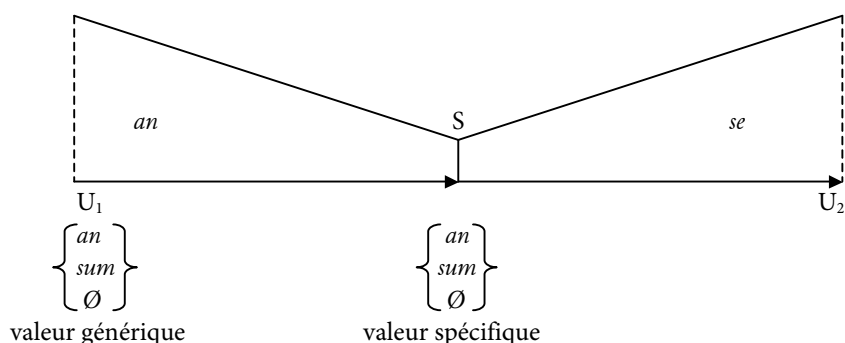
C'est à la même époque que sont observés les premiers emplois du numéral *ān* qui, détourné du système du nombre, remplit un rôle de désignation individuelle qui emporte avec lui l'idée de sélection, d'extraction, de mise en relief d'une unité par rapport à l'ensemble qui préfigure l'article indéfini. A ce titre, *ān* fonctionne aussi comme un « article de première introduction à valeur singularisante » (Joly 1986a, p. 168), qui correspond à une saisie en  $S_1$  (particulière) du tenseur binaire radical. A ce stade, comme nous l'avons déjà évoqué, cet embryon de l'article indéfini fonctionne en opposition non avec le défini, mais avec *sum* qui, étymologiquement proche du numéral et du démonstratif, marque à la fois l'unité et l'identité — ce qui lui confère une certaine valeur anaphorique qui le place en  $S_2$  sur le tenseur binaire. Hewson évoque pour cette période la coexistence de deux systèmes parallèles :

That the indefinite article was a secondary development [...] is also evident from the fact that *sum* [...] is also used for individualizing indirect reference. In other words, there is no binary contrast of definite and indefinite, as in Modern English, but a contrast of definite and zero on the one hand, and on the other a contrast of *an* and *sum* for specific individualizing reference.

HEWSON J., (1972), p. 21

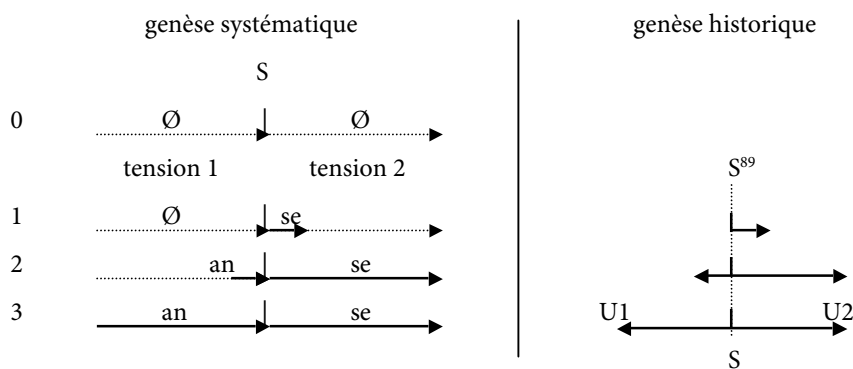
C'est en vieil-anglais post-classique, soit à la charnière entre vieil-anglais et moyen-anglais, que *an* commence à exprimer des valeurs génériques lorsqu'est évoqué un individu typique de l'espèce ; il partage toujours cette fonction avec *sum*, et alterne avec zéro, si bien

que le système se laisse figurer ainsi jusqu'à ce que *an* supplante *sum* dans les conditions soulignées par Strang (1970) et évoquées ci-dessus :



d'après JOLY A., (1986a), p. 171

Joly conclut son article sur « l'histoire des systèmes de représentation des articles et du démonstratif en anglais » sur le schéma génétique suivant, qui illustre tout à fait clairement les quatre états du système de l'article dans une diachronie systématique qui rappelle ce qu'entreprend Guillaume au chapitre IV du *Problème de l'article*, où il « est fait œuvre, non de linguistique évolutive, mais de linguistique statique [...]. Des systèmes sont montrés, saisis à date diverse, en tant que réalités distinctes et momentanément stables à la disposition du sujet parlant » (Guillaume 1919, p. 26) :



(0 = état avant le VII<sup>e</sup> s. ; 1 = v.-a. pré-classique ; 2 = v.a. classique ; 3 = v.a. post-classique)

JOLY A., (1986a), p. 173

De cet exposé de l'apparition et de l'évolution du système des articles anglais, il apparaît qu'on ne saurait considérer que l'article zéro de l'anglais contemporain n'est qu'une survivance de l'absence d'article du vieil-anglais ou d'autres stades antérieurs du développement des articles. Les formes linguistiques, en particulier lorsqu'elles appartiennent à un paradigme donné, tirent leur sens de leur opposition aux autres formes du même paradigme ; dès lors, il va de soi que l'article zéro contemporain, qui se trouve en

<sup>89</sup> S désigne à la fois le seuil qui sépare les deux tensions et le singulier qui fait pendant à l'universel.



concurrence avec deux articles sémiologiquement marqués, qui tous deux recouvrent en langue l'intégralité des mouvements de particularisation et de généralisation qui leur sont propres, ne peut être dit avoir gardé le même sens qu'un article zéro, ou absence d'article, observé à une époque du développement de la langue où il n'était en concurrence qu'avec un autre article, ou avec des articles dont le pouvoir de régulation de l'extensité du nom n'égalait pas ce qu'il est aujourd'hui<sup>90</sup>. Ce point est d'ailleurs mis en valeur par les données observables du langage : constatant qu'en moyen-anglais l'article défini était davantage utilisé devant des noms indénombrables au singulier, en particulier dans des comparaisons du type :

[4] And like the burned gold was his colour (Chaucer, *Canterbury Tales*)

où l'article zéro est devenu la règle en anglais contemporain (*black as coal, red as blood, hot as fire, white as death*), Hewson note :

The fact that the article was more common in this usage in Middle English is relevant to the development of the zero article, which has gradually established itself, since the decay of the article morphology in Middle English, as a vital means of representing the non-numerical singular [...].

HEWSON J., (1972), p. 24

L'exemple cité des comparaisons n'est pas le seul où l'emploi de l'article défini a reculé : à certaines époques, il était notamment employé devant la plupart des noms de maladie et de langues. Le fait que la langue soit passée du non-emploi de l'article à l'emploi de l'article défini, puis de nouveau à une « absence d'article » (sémiologiquement marqué en tout cas) nous oblige, le retour au même étant une impossibilité dans le domaine linguistique, à considérer que l'article zéro s'est chargé de sens qu'il n'avait pas avant les derniers développements du système des articles. Guillaume expose ainsi, en s'appuyant sur les notions de dominance et de résistance<sup>91</sup>, la façon dont s'installe dans la langue un article

<sup>90</sup> « Il apparaît [...] que l'absence d'article n'est pas seulement un archaïsme, mais bien une valeur nouvelle recréée d'un moyen ancien » (Guillaume 1919, pp. 61-62).

<sup>91</sup> Pour universel qu'il puisse paraître dans les langues à article(s), le principe d'une transition langue/discours assurée par l'article est néanmoins soumis à la coexistence de deux tendances contraires, observables selon Guillaume dans tout système linguistique : la « dominance » et la « résistance ». Il les définit ainsi :

En matière d'article, la dominance consiste dans l'application naturelle du principe que toute représentation nominale momentanée est par définition différente de la représentation nominale permanente dont elle est précédée dans l'esprit.

Quant à la résistance, elle est d'ordre plus contingent, et tire son pouvoir du fait que, nonobstant le principe, certains noms, soit en raison de leur nature, soit en raison de leur emploi, peuvent offrir à l'esprit une représentation nominale momentanée pratiquement égale à la représentation nominale permanente.

GUILLAUME G., (1919), p. 67

zéro distinct à la fois des articles sémiologiquement marqués et de l'absence d'article historique dont il descend :

Les choses ont lieu comme suit : la dominance en vertu de laquelle l'article se développe s'affirme d'abord de manière assez faible pour que de nombreux groupes homogènes *faisant résistance* puissent subsister ; puis, peu à peu, par une réduction lente des types anomaux, il se crée, entre types qui ont cédé à la dominance et types résistants, un jeu d'oppositions.

L'usage, dirigé par le sens d'intention, *dont la règle unique est de tenir compte des effets obtenus dans la pratique du discours sur les sujets écoutants*, fortifie certaines de ces oppositions, cependant qu'il laisse mourir les autres. Il y a là un long travail de correction qui a l'allure d'un réflexe.

A un certain moment, pour certains types, la *résistance*, accrue par la valeur que l'esprit découvre dans les oppositions qui se sont constituées, *neutralise la dominance*. On peut alors vraiment dire qu'un nouvel article, — l'article zéro, — a été inventé.

GUILLAUME G., (1919), p. 251

Cet exposé des modalités génétiques de l'article zéro annonce un certain nombre de points parmi les plus importants de ceux que nous aurons à développer dans la prochaine partie, en ce qui concerne les critères d'identification du marqueur zéro.

### ***2.1.3.2. Le système des articles en anglais contemporain***

#### **a) Hewson, *Article and Noun* (1972)**

Le premier ouvrage à se lancer dans l'adaptation à l'anglais de la théorie guillaumienne du système de l'article est *Article and Noun* de John Hewson. Après un exposé de l'aspect historique du système, que nous avons partiellement repris ci-dessus, l'auteur entreprend de poser les présupposés théoriques et méthodologiques de la psychomécanique du langage. Suivent cinq chapitres, consacrés respectivement à la théorie du nom, à la théorie du système de l'article puis aux trois articles de l'anglais, l'indéfini, le défini et l'article zéro.

La présentation du système de l'article par Hewson reprend en grande partie l'exposé que Guillaume en fait pour le français dans *Le problème de l'article* (1919), complété par les articles compilés dans *Langage et science du langage* (1964) ; c'est pourquoi nous ne reproduirons pas ici l'intégralité des conclusions auxquelles parvient le linguiste, mais nous contenterons de commenter quelques points intéressants de son analyse.

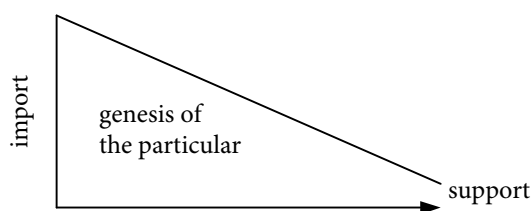
En plus des principes essentiels de la psychomécanique, tels entre autre la dualité langue/discours, puissance/effet et le fait que cette dualité soit un continuum et non une

dichotomie<sup>92</sup>, Hewson reprend la dialectique du rapport entre support et apport telle que Guillaume, on l'a vu, la développe pour rendre compte des relations entre les mots au sein de la phrase. Mais il entreprend de l'utiliser à d'autres fins, et la place au cœur de sa théorie du nom :

*Import and support are translations of the terms *apport* et *support* that Guillaume uses in discussing the relationship of adjective and noun (see below). An attempt is made here to delineate the functioning of the mechanism that gives the noun its "internal incidence" and thereby, it is hoped, to shed light on Guillaume's concept of "extensivity".*

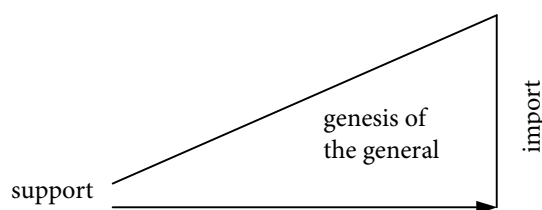
HEWSON J., (1972), p. 48

C'est ainsi qu'il fait de la lexigénèse, avec le tenseur binaire radical qui la schématise dans la théorie (*cf.* ci-dessus), un double mouvement s'étalant entre un apport qui est le général et un support qui est le particulier ; dans cette formalisation, l'apport est l'horizon de la signification, le support est sa base. Ainsi, la genèse particulière du substantif (idéogénèse dans le modèle de Guillaume) est un mouvement en direction du support, c'est-à-dire du sens de base du nom (p. 48) :



HEWSON J., (1972), p. 49

A l'inverse, la genèse généralisante (morphogénèse) est un mouvement en direction de l'apport, c'est-à-dire de l'horizon distant de la signification :



HEWSON J., (1972), p. 49

Il semble que cette interprétation des mouvements de discernement et d'entendement comme s'étendant entre apport et support soit propre à Hewson. Nous éprouvons quelque

<sup>92</sup> Ce qui distingue Guillaume de Saussure.

difficulté à en saisir la pertinence, dans la mesure où les termes d'apport et support prennent sens dans la définition de la relation d'incidence, et où on ne saurait dire ici qu'il y ait incidence de l'universel au singulier. L'opération de discernement consiste en une extraction (ou plutôt une « abstraction » pour Guillaume) de la matière particulière du mot à partir de l'universel des idées contemplées, puis l'entendement en une réversion dans l'universel du particulier qu'on en a abstrait, à des fins d'intellection généralisatrice, génératrice de forme. Encore qu'on puisse concevoir que le premier universel constitue un apport à l'égard de la matière notionnelle particulière en tant que celle-ci en est extraite, il apparaît très problématique d'affirmer que la tension généralisatrice soit un mouvement se développant d'un support en direction d'un apport, pour la simple raison que ce serait retirer toute signification aux termes « apport » et « support ».

Ailleurs, Hewson conserve avec leur sens d'origine certaines dénominations utilisées par Guillaume dans son ouvrage de 1919. C'est le cas des expressions de « présentation objective » et « présentation subjective », associées respectivement à l'article indéfini et à l'article défini, qui figurent dans *Le problème de l'article* aux pages 16-17 mais ne sont guère reprises dans la suite des travaux de Guillaume. D'ailleurs, ni Guillaume ni Hewson n'en donnent de définition précise :

Le grec ancien [...] se sert de zéro (absence d'article) pour la présentation objective des idées, et des articles pour leur présentation subjective.

[...]

[La] création d'un deuxième article est un fait important dans l'histoire systématique des langues. Le moment qu'elle marque est celui où toutes les représentations momentanées du discours — les subjectives comme les objectives — entrent en opposition dans l'esprit avec l'idée générale permanente du nom.

GUILLAUME G., (1919), pp. 16-17

The relationship between support and import is, as we have seen, binary: the particularizing movement from the import towards the support we shall call the *objective presentation*; the generalizing movement from the support to the import we shall call the *subjective presentation*.

[En note] *Objective* and *subjective* are used here in a technical sense.

HEWSON J., (1972), p. 69

Si nous nous en tenons à une définition assez générale des deux termes, il en ressort que l'article indéfini sert à présenter l'objet dont parle le substantif comme indépendant de la pensée du locuteur, tandis que le défini présente l'objet comme étant déjà objet de pensée ; cela est corroboré par l'affirmation de Guillaume selon laquelle, « tandis que le pronom

rappelle l'idée, le démonstratif anaphorique (article) ne rappelle que *la position de l'idée dans l'esprit* » (1919, p. 16). Mais il y a problème dans la présentation de ces deux « présentations », car Hewson en fait des mécanismes constitutifs de « l'idéation structurelle » du nom, ainsi qu'il l'écrit quelques lignes avant la citation précédente :

There is more than one mechanism functioning within the structural ideation of the noun.

HEWSON J., (1972), p. 69

Or cette « idéation structurelle » du nom n'est rien d'autre que sa genèse formelle, deuxième mouvement de sa construction en langue. Cette conception pose deux problèmes qu'il nous paraît difficile d'ignorer. D'une part, tout ensemble de deux mouvements étant présenté par Hewson comme obéissant au modèle du tenseur binaire radical, il s'ensuit que la tension généralisante qu'est la morphogénèse doit être comprise comme se recomposant de deux tensions dont la première est particularisante. D'autre part, et cela nous paraît plus grave, faire des présentations objective et subjective du nom des parties constitutives de sa genèse formelle revient à en faire des opérations de langue, alors qu'elles n'interviennent sur la notion nominale qu'en discours grâce à l'emploi des articles dont elles sont les signifiés de puissance.

Le reste de la présentation des articles indéfini et défini est pour l'essentiel une adaptation de ce que dit Guillaume à propos du système français. Le signifié de puissance des deux articles est un cinétisme, sur lequel leur utilisation momentanée en discours opère une saisie statique qui peut se situer à n'importe quelle distance de ses deux extrémités. Le signifié d'effet de l'article est le produit de la combinaison de ce cinétisme et de la saisie statique qui en est effectuée :

Position will decide the scope of the idea as presented (general-particular), the movement determines the aspect under which the idea is viewed (approach-withdrawal). In this way the generalization found in U2 is a more complete generalization since it is general not only by position but also kinetically [...].

HEWSON J., (1972), p. 73

Seule la différence de cinétisme permet en effet de rendre compte de la différence qui existe entre les deux énoncés suivants :

[5] A table is a useful article of furniture.

[6] The table is a useful article of furniture.

Il résulte des mécanismes respectifs que recouvrent les articles en langue que l'article indéfini est un article d'introduction alors que l'article défini, dont le mouvement de

généralisation prend son départ au résultat du mouvement de particularisation, est un article de rappel.

La tension que recouvre en langue l'article indéfini, qui prend son départ à l'universel et s'étend en direction du singulier qu'elle atteint, explique que A(N) soit capable, le nom en puissance ayant atteint en anglais comme en français une abstraction maximale, d'emplois d'une grande généralité (cf. [5] ci-dessus) comme d'emplois tout à fait particuliers :

[7] A table stands in the corner of the room.

Le seul emploi de l'article indéfini devant un nom propre, qui n'a en principe aucune extension, suffit à lui en conférer une pour les besoins momentanés de la visée de discours :

[8] He is not a Mozart.

[9] The making of a new Canada.

En [8], l'extension vient de ce que le nom *Mozart* en est venu, au fil du temps, à se charger de connotation et à devenir un synonyme de « grand musicien ». En [9], la mention d'un Canada nouveau implique un contraste entre au moins deux Canada, le nouveau et l'ancien, ce qui suffit à conférer momentanément au nom propre une extension puisqu'il est alors capable d'être appliqué à plus d'une entité extralinguistique. Hewson étudie d'autres cas d'alternance de A(N) et de  $\emptyset$ , que nous développerons plus loin en abordant la théorie de l'article zéro en anglais.

Le mouvement qui constitue le signifié de puissance de l'article THE en fait le signe d'un éloignement du singulier en direction de l'universel, ce qui permet de rendre compte de ses deux emplois :

Only a principle of movement can explain the two aspects of the definite article: its use to refer to things already mentioned and its use in making general statements of all kinds.

HEWSON J., (1972), p. 99

La généralisation opérée par le défini est d'ordre inductif, ce qui implique qu'elle prend nécessairement son départ dans le résultat d'une opération préalable de particularisation :

Before we can generalize inductively, we must present, or be presented with, the particular instance from which the further generalization is to be made.

HEWSON J., (1972), p. 100

Ce qui explique la nature anaphorique de l'article THE, à l'instar de l'article *le* du français. Cela explique également que la généralisation opérée par l'article défini soit de nature massive, indivisible : ce n'est rien d'autre que l'expansion d'un singulier en direction d'une extensité maximale. D'une part, selon Hewson, cela fait de la généralité exprimée par THE une généralité plus satisfaisante que celle exprimée par A(N), orientée cinétiquement vers le

particulier ; d'autre part, cette vue permet de rendre compte des paires minimales suivantes (Hewson 1972, p. 101) :

- [10] The motor car is a practical means of conveyance.
- [11] A motor car is a practical means of conveyance.
- [12] The motor car has become very popular.
- [13] \*A motor car has become very popular.

En [10] et [11], le prédicat peut se dire aussi bien du « phénomène » (*ibid.*) de l'automobile que d'une automobile en particulier ; en [12] et [13] en revanche, seul le « phénomène » peut être populaire, pas une seule voiture<sup>93</sup>. Les observations de Hewson vont tout à fait dans le même sens que celles de Kleiber dans *L'article LE générique : la généricité sur le mode massif* (1989), et ont le mérite d'en rendre compte de manière systématique, dès le plan de la langue. Par ailleurs, l'emploi de l'article défini avec un adjectif en fait un substantif générique, ce que Hewson explique ainsi :

Because such constructions as *the beautiful* represent a discontinuum or sum of the total parts (exterior view) as opposed to the continuum expressed in the abstract noun (interior view), they do not share with continue words the use of article zero, but use the definite article as do unit words.

HEWSON J., (1972), p. 103

Il est vrai qu'un syntagme comme *the beautiful* n'est pas synonyme de *beauty* : il renvoie non à la notion de beauté, mais à « ce qui est beau » ; il est tout aussi notoire que la généricité en THE est propre aux noms dont le fonctionnement en discours est discontinu. Pour autant, l'aspect discontinu de *the beautiful* ne nous apparaît pas évident, et il nous semble que la présence obligatoire de l'article dans ces cas de substantivation de l'adjectif peut s'expliquer autrement : l'incidence à l'article fournit à l'adjectif la forme qui lui manque pour acquérir une incidence interne en discours, autrement dit pour référer à un objet de la réalité expérientielle. Hewson ne fournit aucune explication du fait que seul l'article défini soit possible, et uniquement en emploi générique, au plus proche de l'universel vers lequel tend le signifié de puissance de l'article<sup>94</sup>.

Sans vouloir anticiper sur les remarques que nous aurons à formuler sur la théorisation que propose Hewson de l'article zéro, mentionnons dès maintenant le fait que l'emploi de THE au pluriel accuse quelques différences avec son usage au singulier : en particulier,

---

<sup>93</sup> Seule une interprétation en « variété » serait possible en [13], auquel cas la valeur générique est perdue.

<sup>94</sup> Nous ne nous lancerons pas non plus dans une tentative d'explication, qui nous éloignerait par trop de notre sujet.

THE + N-s ne se rencontre qu'en emploi anaphorique, l'extensité maximale pour les noms au pluriel étant exprimée sous article zéro. Hewson en avance l'explication suivante :

The -s is also, in a different way, a definer, an actualizer: it realises the notion of plural and in so doing it attaches the numerical sense usually lent by the article in the singular.

HEWSON J., (1972), p. 105

Un autre point intéressant développé par Hewson concerne l'emploi « honorifique » de THE, avec accent d'insistance, comme dans

[14] Television is *the* medium.

Ce cas relève de ce que Wilmet appelle « adaptation de l'extensité à l'extension » : il s'agit pour l'énonciateur, en l'absence de toute mention préalable du référent, d'occulter volontairement l'extension débordant de l'extensité — dans notre exemple, tous les autres médias. L'énoncé s'interprète alors comme « la télévision est le seul (vrai) média ».

#### b) Joly & O'Kelly, *Grammaire systématique de l'anglais* (1990)

La troisième partie de la grammaire de Joly & O'Kelly, consacrée au syntagme nominal, commence par une redéfinition, utile à des fins de clarification, des termes de détermination et de définition, opérations longtemps confondues dans la tradition grammaticale comme revenant toutes deux à « préciser le sens d'un nom » :

Il existe donc deux grandes manières de « préciser le sens » d'un nom :

(a) en le **définissant**, en termes d'*intension* et d'*extension* [...]

(b) en le **déterminant**. Comme le précise très justement R. Martin, définir, c'est « dire ce que c'est », déterminer, « dire lequel c'est ».

JOLY A. & O'KELLY D., (1990), p. 372

Il est alors clair que ce qu'il faut entendre par détermination consiste en la régulation de l'extensité assurée par les déterminants, au premier rang desquels les articles. Joly & O'Kelly incluent dans la catégorie des déterminants tout ce qui, dans le syntagme nominal, contribue à identifier le référent, ce qui les amène à distinguer les déterminants matériels, qui modifient la compréhension (ou intension) du nom, des déterminants formels, qui en régulent l'extensité. Enfin, une distinction est faite entre le groupe nominal, qui n'a pas encore fait l'objet d'une saisie formelle (c'est-à-dire par un déterminant formel), et le syntagme nominal, qui prend son assise formelle sur un déterminant comme l'article ; en d'autres termes, le groupe nominal est un syntagme nominal en puissance, le syntagme devant son avènement à l'incidence du groupe nominal à un déterminant formel. Si cet exposé ne renouvelle pas en soi les vues exprimées par Guillaume, il en précise les termes et en clarifie les enjeux.



Joly & O’Kelly rejoignent les autres linguistes guillaumiens sur l’incidence interne du substantif, et définissent également les termes d’une double incidence de cette partie de langue. Néanmoins, ils restent en-deçà des conclusions de Hewson (1988) sur la question, puisqu’ils estiment comme Valin (1981) que les deux termes de l’incidence du substantif sont d’une part l’incidence au référent mental qu’est sa matière notionnelle et d’autre part l’incidence au référent expérientiel qu’est l’objet extralinguistique dont il dénote la nature :

Le nom a donc deux types de référents. Cela revient à dire qu’en fait il a une **double incidence** : une *incidence mentale* (production du concept, *i.e.* « man »), puis une *incidence expérientielle* (projection de ce concept sur une occurrence de l’univers d’expérience, *i.e.* *a tall, thin man, hatless, etc.*).

JOLY A. & O’KELLY D., (1990), p. 380

Le rôle du nom de discours est donc de conduire à cette projection dans l’expérience ; contrairement à Hewson (1988), Joly & O’Kelly ne considèrent pas que le support de l’incidence de discours soit également un référent mental en tant qu’il est la trace laissée dans la pensée par l’expérience de l’objet extralinguistique.

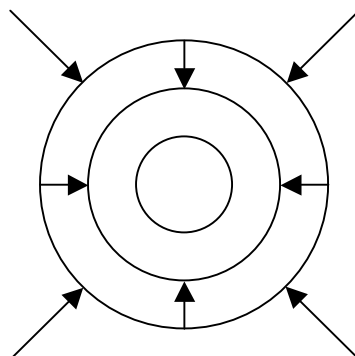
Autre principe fondamental rappelé par les auteurs de cette grammaire psychosystématique de l’anglais, le nom n’est pas la chose — principe également posé par Hewson (1972), mais qu’il tend à oublier devant certaines difficultés d’analyse. La détermination, c’est-à-dire en premier lieu l’actualisation du nom (passage du nom en puissance au nom en effet), porte sur le référent mental, sur une représentation, et non sur l’objet expérientiel. Il s’ensuit que cela n’a pas de sens de classer les noms eux-mêmes en « dénombrables », « indénombrables », « massifs », « discrets », etc. dans la mesure où ce n’est pas le nom comme représentation qui est doté de ces caractéristiques mais la chose elle-même ; en conséquence, il ne fait pas de sens non plus de faire dépendre le choix de l’article de « ces prétendues caractéristiques “naturelles” du “nom” » (Joly & O’Kelly 1990, p. 385). Il nous semble cependant poser problème de faire de ces traits des caractéristiques de l’objet d’expérience, dont il est connu que son appréhension diffère d’une langue à l’autre (*cf. toast*) ; ainsi, si ce n’est certes pas le nom qui est comptable ou non, ce n’est pas non plus le référent expérientiel en soi, mais uniquement en tant qu’objet d’une

représentation linguistique — le référent mental en somme<sup>95</sup>. En fait, ce que les auteurs développent plus loin, c'est que l'emploi de tel ou tel article par l'énonciateur témoigne de son choix d'un mode de saisie de la notion nominale, saisie qui peut se faire « en immanence » ou en « transcendance ».

Dans le système de l'article, la saisie en transcendance est effectuée par le biais des articles sémiologiquement marqués A(N) et THE :

forme de saisie en transcendance, *i.e. de l'extérieur* : la matière sera alors vue avec des limites *contenantes*, la quantité de matière contenue dans ces limites étant variable.

En figure :



JOLY A. & O'KELLY D., (1990), p. 386

A(N), article anti-extensif, est l'article de première introduction : dans sa valeur singularisante, le mouvement de particularisation est saisi à son terme en S<sub>1</sub> et le singulier effectif obtenu procède d'une extraction et actualisation d'un élément de la classe à laquelle renvoie la notion nominale (*ibid.*, p. 393). Si le terme d'« extraction » peut faire penser à la terminologie employée en TOE pour désigner la même opération, Joly & O'Kelly rappellent qu'il est utilisé par Guillaume dès la leçon du 1<sup>er</sup> février 1946 et expliqué en ces termes :

L'emploi de l'article *un* dans les phrases précitées [*Un bruit se fit entendre, un silence se fit*] suppose [...] la recherche d'un champ d'[extensité]<sup>96</sup> au sein de la tension 1 [...] et le retrait — l'*extraction* — à partir de ce champ d'[extensité] constituant le fond de tableau, d'une image portée, laquelle, retirée du fond de tableau, se resserre

<sup>95</sup> Certains passages de la *Grammaire systématique* entretiennent la confusion entre nom et référent : « Nous avons vu plus haut [...] que le nom, entité de langage, **était** d'abord, par incidence première, un *référent mental* et que c'était ensuite, par incidence seconde, un *référent expérientiel*. En d'autres termes, le nom est un mot qui renvoie à une "chose" » (Joly & O'Kelly 1990, p. 384 — c'est nous qui soulignons). Ce bref extrait laisse à penser qu'il y a identité entre le nom et son référent ; la confusion est dissipée par la dernière phrase, puis par une définition à la page suivante : « Le nom est un mot qui désigne quelque chose comme si c'était une chose ».

<sup>96</sup> Guillaume écrit : « extension », le terme désignant chez lui, comme nous l'avons déjà mentionné, tour à tour l'extension et l'extensité jusqu'assez tard dans ses écrits et leçons.

dimensionnellement et prend du même coup un relief individuel par rapport au fond de tableau dont elle se détache.

GUILLAUME G., (1985), p. 84

Le résultat de cette extraction est l'actualisation de la notion sous la forme d'une occurrence concrète, contrairement à ce qui se passe lorsque la notion est saisie en  $U_1$  : même si l'article est aussi  $A(N)$ , le référent mental n'est vu avoir d'existence que conceptuelle (*A table is a useful article of furniture*). En tant qu'il confère une existence concrète à la matière nominale saisie, qu'il pose en somme l'existence expérientielle du référent,  $A(N)$  est l'article privilégié de première introduction. Joly & O'Kelly notent qu'il en est de même avec les noms propres (dans des emplois que l'on peut gloser par *a certain...*) et les titres d'ouvrages (*A Modern English Grammar, A Handbook of English Grammar, etc.*), lesquels acquièrent alors une valeur de première introduction de ce qui constitue leur nature.

De cette valeur fondamentale de mise en rapport, par extraction, d'un élément et de son « fond de tableau », résulte également une valeur classifiante de  $A(N)$  illustrée dans des énoncés comme *he is a teacher*. Dans cet énoncé, *he* est mis en rapport avec l'ensemble *teacher*, dont *a* marque l'extraction ; le verbe *is* marquant l'incidence temporelle de *a teacher* à *he*. Nous reviendrons sur le contraste qui s'observe dans ces emplois avec l'absence d'article sémiologiquement marqué.

Par opposition à  $A(N)$ , THE est l'article extensif, signe d'un mouvement de généralisation s'éloignant du singulier<sup>97</sup> atteint et dépassé. C'est en tant qu'il suppose ce mouvement particularisant dans son antériorité que THE est fondamentalement un marqueur d'anaphore : « il rappelle quelque chose dont l'existence a été posée ou est présumée » (Joly & O'Kelly 1990, p. 400) ; à ce titre, il serait plus juste d'affirmer comme Guillaume qu'il ne rappelle pas tant la chose que la position que la chose a occupée antérieurement dans la pensée. Alors que  $A(N)$  ne présuppose aucune connaissance, THE renvoie toujours à un fond de tableau, un champ d'extensité préalablement défini qui sert de cadre de référence. Dans sa valeur singularisante, résultat d'une saisie en  $S_2$  de son mouvement extensif, donc au plus près du singulier, THE peut être le signe d'une anaphore co-textuelle explicite ou implicite (c'est l'« extension impressive » de Guillaume), ou situationnelle. Dans ces deux derniers cas, seul le renvoi à un fond de tableau justifie l'anaphore ; dans

---

<sup>97</sup> Résultat de la tension anti-extensive.

l'anaphore co-textuelle, le cadre de référence est posé par la mention préalable d'un nom qui, par association d'idées, en appelle d'autres, alors que dans l'anaphore situationnelle c'est la situation d'énonciation, y compris les connaissances — partagées ou non — des interlocuteurs, qui sert de cadre de référence. C'est ainsi que la référence d'un syntagme comme *the Queen*, sans mention préalable d'une quelconque reine, sera diversement interprétée selon que énonciateur et co-énonciateur sont tous deux britanniques ou non<sup>98</sup>.

Dans son emploi universalisant, THE, du fait de l'homogénéité de son cinétisme et de la saisie statique de ce cinétisme, livre ce que Joly & O'Kelly appellent une « universalisation absolue » (*ibid.*, p. 406) : toute considération singulière en est exclue puisque le mouvement extensif emporte la pensée loin du particulier. Le caractère anaphorique de l'article est toujours sensible, dans la mesure où la notion nominale est présupposée acquise (*ibid.*). Enfin, les auteurs développent l'existence d'un emploi que nous pourrions qualifier d'intermédiaire, qu'ils appellent « universalisation du singulier ». Alors que dans ses emplois universalisants THE permet la référence à une classe tout entière, l'universalisation du singulier aboutit à une lecture du syntagme en termes de « type » :

[15] He had looked at the straining oarsmen and the swaying crowd with the eye  
of *the sculptor*.

Ni classe, ni spécimen particulier de la classe, on a affaire à une projection du singulier sur l'universel :

Le locuteur a non seulement évité la singularité (refus du pluriel, qui est la multiplication du singulier, et de l'article *a*), mais, en choisissant *the*, il s'est situé en transcendance par rapport à elle. Autrement dit, il *projette le singulier sur l'universel*, gommant ainsi toutes les particularités du singulier dépassé, pour ne retenir que le dénominateur commun de tous les spécimens de la classe. D'où l'impression que la classe est évoquée par *élargissement et amplification du singulier*.

JOLY A. & O'KELLY D., (1990), p. 407

De ce fait, la classe est perçue sous l'angle qualitatif et non quantitatif. Pour notre part, il nous semble que ce type d'emploi pourrait bénéficier d'une analyse en termes d'extensité et d'extensitude (*cf.* Wilmet 1986) : alors que dans les cas d'universalisation « absolue » il y a combinaison d'une extensité maximale et d'une extensitude universelle, les emplois du type [15] pourraient être interprétés comme résultant d'une extensité maximale (il ne s'agit pas d'un sculpteur en particulier) couplée à une extensitude existentielle (l'énoncé n'étant pas définitoire mais pertinent dans le *hic et nunc* d'une situation particulière).

---

<sup>98</sup> *The Queen* ne renvoie d'ailleurs pas nécessairement à la reine d'Angleterre (*cf.* la dame d'un jeu de cartes).

## 2.2. Le système de l'article zéro en anglais contemporain

### 2.2.1. L'article zéro dans la littérature psychomécanique

#### 2.2.1.1. L'article zéro dans *Le problème de l'article* (1919)

Pour Guillaume, nous l'avons vu, l'article est dans les langues indo-européennes qui le connaissent le signe de la transition du nom de la langue au discours — lorsque cette transition est symétrique :

Les transitions symétriques sont *celles qui ne font paraître dans le nom en effet rien qui ne soit pour ainsi dire selon la pente naturelle du nom en puissance.*

GUILLAUME G., (1919), p. 91

Toutes les transitions qui « s'écartent en quelque manière de cette disposition » (*ibid.*) requièrent l'article zéro. Elle peuvent être asymétriques, incomplètes ou annulées.

#### a) Les transitions asymétriques

Elles se définissent à l'opposé des transitions symétriques :

Il est sensible que l'article zéro dénonce un nom *dévié* par le contexte vers un *effet de sens* dont l'état potentiel ne comporte à aucun degré la prévision.

GUILLAUME G., (1919), p. 235

L'axe nominal est perdu de vue, ce qui a pour conséquence :

a) soit la création d'un sens nouveau purement impressif et très peu communicable. Ex. : *tenir tête* ; b) soit l'effet inattendu d'un sens qui s'est conservé. Ex. : *mettre quelque chose en lumière.*

GUILLAUME G., (1919), p. 236

Guillaume les observe dans les cas de traitement zéro entre verbe et régime direct (*tenir tête*) et entre préposition et régime (*mettre en lumière*).

Dans le premier cas, l'asymétrie de la transition consiste le plus souvent en un passage de l'abstrait de la notion évoquée par le nom en puissance à un emploi concret non prévu, selon le principe qu'« un nom abstrait ramené par une dépendance fonctionnelle vers un plan plus concret prend l'article zéro » (*ibid.*, p. 239). Guillaume explique ainsi la paire *avoir sommeil / perdre le sommeil* : dans le second exemple, il s'agit de la perte de la faculté de dormir, faculté abstraite ; dans le premier, c'est de la sensation momentanée qu'il est question. De même, dans *perdre la raison*, c'est la faculté de raisonner qui est perdue, alors que dans *perdre patience* il ne s'agit que d'une non-manifestation momentanée de cette

faculté. Guillaume ne considère pas des exemples comme *tenir tête* comme obéissant à une règle inverse qui consisterait en l'abstraction d'un sens concret :

Le procédé est le même, mais le type est plus fugitif, et se détermine moins aisément. Il consiste à ne retenir d'un nom que sa valeur impressive, puis, après en avoir fait ainsi un élément abstrait et fugitif, à s'en servir pour recomposer une idée de fait positif : ce qui exige une brusque concrétion.

GUILLAUME G., (1919), p. 246

Le chemin n'est pas direct, et le propos quelque peu ardu à saisir. Tout indique néanmoins qu'il faille entendre par « valeur impressive » une signification abstraite, dénuée de toute référence à un objet expérientiel précis, et par « concrétion » l'actualisation que subit la notion nominale sous l'effet de l'action dénotée par le verbe. Guillaume remarque d'ailleurs en introduction à son examen des transitions asymétriques que

le caractère le plus sensible des expressions asymétriques, telles que *tenir tête, rendre gorge, faire honneur*, etc., est qu'elles se présentent comme autant de groupes « impénétrables » à l'esprit, les mots s'étant soudés. Et ce n'est pas là une fausse impression : c'est bien ce qui a lieu en fait.

GUILLAUME G., (1919), p. 236

Dans le second cas, entre préposition et régime, l'article zéro dénonce une fonction déformée du mot grammatical : comme le nom, la préposition comporte un état de langue et un état de discours ; si la transition de la préposition est asymétrique, celle du nom l'est aussi. Ainsi, dans *aller à bicyclette*, la préposition *à* est détournée de son sens premier, linéaire, de « direction vers ». Il en est de même lorsque la préposition *de* est détournée de son sens rétrospectif, vers l'origine ; ainsi dans ce que Guillaume appelle « appartenance virtuelle » ou, plus tard (*Leçons*), « analogique », « dégradation [qui] a lieu lorsqu'on passe de l'idée qu'une chose *appartient* à celle qu'elle *peut appartenir* » (1919, p. 125), c'est-à-dire à un sens prospectif : *un chien de berger, une montre de femme*. Les explications données par Guillaume des nombreux cas d'emploi d'article zéro recensés après préposition ne sont pas toutes aussi convaincantes les unes que les autres : attaché à l'idée que l'article zéro signale la concrétion d'une notion puissanciellement abstraite, le linguiste affirme pourtant que la préposition *de* se fait suivre de zéro « dans les groupes qui expriment une virtualité (qualité morale, capacité, incapacité, etc.) » dans des exemples comme *être bon de cœur, être aveugle de naissance* (*ibid.*, p. 262) ; ailleurs, il va jusqu'à avancer que, dans certains cas comme *mourir de maladie* vs. *mourir d'une maladie*, « le sens abstrait se concrète afin de se conserver » :

Les conditions de ce cas sont les suivantes. Le verbe est de ceux qui concrètent l'abstrait, et le nom est sujet à deux interprétations, l'une abstraite, l'autre concrète. Cela étant, si l'on opte pour le sens concret, tout a lieu normalement ; mais si l'on tient à conserver le sens abstrait, on n'a, pour cela, d'autre moyen que de le concréter par l'article zéro.

GUILLAUME G., (1919), pp. 262-263

Concréter un sens abstrait afin qu'il demeure abstrait, voilà qui a de quoi surprendre. Les observations effectuées par Guillaume dans *Le problème de l'article* sont très nombreuses, et l'analyse encore à ses débuts. Pour autant, il pose les grands principes d'un examen systématique de l'article zéro, et résout de manière remarquable des problèmes comme celui posé par l'alternance *dans* + article / *en* + zéro : *en* est en langue la valeur déformée de *dans*. De l'une à l'autre, on passe de la présentation d'un contenant à la présentation d'un contenu :

L'exemple le plus simple à cet égard est celui d'un objet fabriqué « *dans* » une matière et qui devient objet « *en* » cette matière. Soit une table : elle a été découpée *dans* du bois ; une fois faite, c'est une table *en* bois.

GUILLAUME G., (1919), p. 266

Il s'ensuit que la préposition *en* traduit l'idée d'une transformation (*changer l'eau en vin*), ou d'un mode en lequel l'idée nominale se reverse sur un sujet (*avancer en silence*), etc.

#### **b) Les transitions incomplètes**

Le deuxième cas de transition « anormale » examiné par Guillaume dans *Le problème de l'article*, et résultant dans l'usage de l'article zéro, consiste en ces emplois où « le nom [est] saisi à mi-chemin entre l'état de puissance et l'état d'effet » (Guillaume 1919, p. 283). Cette variante de la transition langue-discours « permet d'obtenir par une sorte de demi-achèvement de l'idée certaines nuances dont il incombe à l'article zéro de suggérer le sentiment » (*ibid.*). Les quatre emplois relevant de la transition incomplète font partie de cas aperçus par la tradition linguistique de longue date, et que nous avons déjà mentionnés à travers notre parcours de la littérature existante sur l'absence d'article en anglais : il s'agit des « attributs adjectivés » tels que *roi* dans *être roi*, des appositions, des énumérations, et des substantifs qualifiés ailleurs d'« autonymes » (*cf.* Curat 1999 par exemple).

De l'attribut adjectivé, Guillaume remarque que la pensée y saisit le nom au milieu de la transition, encore très « plastique », de sorte qu'il est « reversé en qualité sur le sujet » (*ibid.*). Les noms se prêtant avec le plus de facilité à cet emploi sont ceux « qui se rapportent à un état permanent du sujet » (*ibid.*) : nationalité, profession, etc., mais d'autres noms peuvent subir le même traitement, comme le mot *homme* dans *être homme* :

Devant les autres noms, la suppression d'article entraîne toujours une nuance particulière. C'est ainsi que *être homme* n'est pas tout à fait la même idée que *être un homme*. Dans le premier cas, il semble que le mot « homme » est pensé plus intérieurement. Impression qui n'est pas inexacte, puisque l'attribut adjectivé est un nom que l'esprit conçoit avant qu'il ait été revêtu d'une forme, c'est-à-dire d'une enveloppe<sup>99</sup>.

GUILLAUME G., (1919), p. 284

En ce qui concerne l'apposition, Guillaume estime qu'« elle emprunte le système de la transition incomplète pour se faire plus discrète » (*ibid.*, p. 284) : *Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat, commensaux d'un logis, avaient un commun maître* (La Fontaine). Interprétation pour le moins vague, même si elle décrit assez exactement l'impression ressentie. Guillaume note tout de même que « l'apposition pour *identifier* prend régulièrement l'article » (*ibid.*, p. 285), ce qui oriente l'interprétation vers le fait que l'apposition à article zéro n'a pas de caractère identificatoire ou définitoire, mais bien qualificatif, ce qui tend à la rapprocher de l'attribut adjectivé. D'ailleurs l'apposition peut-elle souvent subir une glose faisant réapparaître un article.

Cette valeur « impressive<sup>100</sup> » de l'article zéro est également celle qui transparait dans ses emplois en énumération : « l'article zéro correspond au rythme précipité d'une pensée qui, pour un moment, renonce à dérouler ses images en ordre » (*ibid.*, p. 285) : *Femmes, moines, vieillards, tout était descendu* (La Fontaine). Ceci contraste avec l'emploi de l'article, qui dénonce « un déroulement d'images plus lent, « dans un ordre plus pensé ». Là encore, nous aurons l'occasion plus loin de proposer une interprétation de l'absence d'article dans les énumérations dans le cas de l'anglais.

Le dernier cas mentionné par Guillaume de transition incomplète est celui où le substantif est cité uniquement pour l'idée qu'il comporte, pour sa matière notionnelle donc, sans aucune application réelle : *Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats* (Corneille). Alternativement, ce peut être la seule forme du nom qui fait l'objet du discours : *Le nom « président » est un mot oxyton*. Cette remarque ne change rien à

---

<sup>99</sup> Avec la « plasticité » évoquée plus haut, cette perception de l'incomplétude formelle du nom dans cette fonction d'attribut sans article annonce le « pré-substantif » de Moignet (1974), idée que Guillaume n'a pourtant jamais développée lui-même. Nous proposerons un examen détaillé de cette théorie, appliquée à l'anglais, en troisième partie.

<sup>100</sup> Chez Guillaume, cet adjectif qualifie ce qui pour lui est de l'ordre du sentiment, de l'affect, de l'impression laissée sur l'esprit par l'évocation d'une notion ou d'un référent.



l'interprétation générale : le nom autonome n'est appliqué à aucun objet de l'expérience en dehors de lui-même, il n'est donc pourvu d'aucune extensité en discours.

c) **Les transitions annulées**

Enfin, l'explication la plus flagrante de l'absence de cet article qui est le signe de la transition du nom de la langue au discours, est bien entendu l'absence de toute transition. Cet état de choses est pressenti par Guillaume dès le début de son ouvrage puisque c'est lui qui, par contraste, le met sur la voie de la valeur fondamentale de l'article :

Le fait que l'article est senti moins nécessaire lorsque la différence entre le nom dans la langue et le nom dans le discours devient petite est de nature à suggérer l'idée que l'article exprime cette différence.

GUILLAUME G., (1919), p. 21

Le premier cas est celui des « noms communs supprimant tout écart entre le nom en puissance et le nom en effet » (*ibid.*, p. 287) : *demain, hier, lundi*, etc. évoquent immédiatement un point unique absolument déterminé par rapport au présent de la pensée. Par contraste, dès qu'il s'agit de désigner un jour pouvant être situé n'importe où dans le temps, l'article reparaît pour signifier que « le nom se présente comme capable de déborder en puissance ce qu'il est appelé à désigner en effet » (*ibid.*, p. 288), autrement dit qu'il est doté d'une extension qui excède son extensité.

De même, le nom propre « éveille dans l'esprit l'idée d'un individu et d'un seul » (*ibid.*, p. 289) : il y a donc identité parfaite entre nom en puissance et nom en effet, abolition de l'écart entre langue et discours. L'article reparaît lorsque le nom doit pouvoir s'appliquer à plus d'un individu ou, de manière plus subtile, lorsqu'une qualité est momentanément jointe au nom propre (*le petit Pierre*) ; ainsi l'article zéro n'est possible que devant un groupe constituant dans son entier un nom propre.

Les noms propres géographiques se divisent en deux classes : ceux qui présentent leur référent en étendue prennent l'article (*la Manche, la Seine, les Alpes*) ; ceux qui le présentent de manière ponctuelle sont sans article (*Paris, Athènes, Rome*). Nous ne nous attarderons pas sur l'analyse que propose Guillaume de l'absence d'article devant les noms de pays après préposition locative (*en* vs. *à*).

Le traitement des titres nous semble plus intéressant, dans la mesure où les conclusions de Guillaume sont susceptibles d'éclairer l'approche du phénomène en anglais. Guillaume note que, le titre étant placé sur l'objet même, il peut y avoir concurrence entre vision « réelle » ou sensible et vision linguistique, mentale. Dans le cas des étiquettes, comme la mention *œufs* sur des œufs, la réalisation d'image « par contemplation de chose » (*ibid.*,

p. 293) prend le pas sur la réalisation d'image par contemplation d'idée, donc sur la transition du nom en puissance au nom en effet. Guillaume distingue deux cas de figure : les titres formels qui, désignant l'objet par sa forme, prennent zéro, et les titres matériels qui, désignant l'objet par son contenu, prennent l'article. Ceci explique que *Grammaire de l'ancien français* ne prenne pas l'article, *grammaire* faisant référence à l'ouvrage proprement dit, ou encore *Préface, Avant-propos, Table des matières*, etc., alors que *Le Hussard sur le toit* requiert l'article. Cette explication semble convaincante à première vue mais Guillaume, qui n'occulte pas la variété des emplois quand bien même elle semblerait venir contredire sa démonstration, se montre plus embarrassé à rendre compte de titres comme *Conseil tenu par les rats* (La Fontaine) : les rapprochant des titres de tableaux, il argue de leur statut de « titres duplicatifs » (*ibid.*, p. 294), c'est-à-dire de titres appliqués non à l'objet formel lui-même mais à sa copie... Encore faudrait-il pouvoir considérer sans équivoque un titre de tableau tel *Bataille de Bouvines* comme un titre formel, alors que *bataille* ne désigne guère une forme picturale... Guillaume termine son exposé des titres par deux catégories qu'il nomme « titres théoriques » et « titres impressifs » ; les premiers relèvent d'une « conception plus discutable de possibilité » (*ibid.*, pp. 295-296) (*Influence italienne vs. L'influence espagnole*) ; les seconds « concrètent en sensation l'idée que les mots contiennent » (*ibid.* : *Nocturne, Rêverie, Mélancolie*, etc.).

L'article zéro de transition annulée procède aussi du contact avec la négation : la suppression d'un des deux termes de la transition langue-discours revient à supprimer toute la transition. Cette transition, pour un nom comme *argent*, se déroule en trois étapes : le premier état est purement potentiel et correspond à l'article zéro ; dans le second, l'article *le* dénonce une saisie plus ou moins étendue de la notion nominale ; dans le troisième, l'article *de l'* livre une « image étroite de quantité positive » (*ibid.*, p. 297). Lorsque la négation porte sur cet état final, c'est-à-dire sur le terme de la transition, cet état se trouve supprimé, et la transition réduite à un seul terme s'annule. Les effets de la préposition *sans* sur l'article sont les mêmes, et les noms fonctionnant avec l'article *un* subissent les mêmes effets de la négation.

Guillaume met sur le même plan vocatifs et impératifs nominaux :

Le vocatif est une sorte d'impératif nominal: son but est de provoquer immédiatement chez l'interlocuteur un cours d'impressions. Pour atteindre à ce résultat, on exploite non seulement l'idée nominale proprement dite, mais encore tout le cortège de sentiments qui en accompagne la montée dans l'esprit. Or ces

sentiments sont essentiellement fugitifs : il s'agit de leur donner corps, de les fixer. La forme tout indiquée pour cela est l'article zéro.

GUILLAUME G., (1919), p. 300

Dans le cas précis des impératifs nominaux (*Silence ! Halte !*), l'idée nominale devient sous article zéro une « force agissante, concrète » (*ibid.*, p. 301).

Enfin, Guillaume met au jour l'abolition complète du sens matériel dans un certain nombre de substantifs comme *personne, rien, pas, point* qui, formes de la négation, sont des « formes vides par excellence » (*ibid.*, p. 303). Ces mots qui, de nature, ont un contenu notionnel très ténu, sont privés de toute matérialité par l'article zéro :

Il se conçoit qu'une notion déjà vide par elle-même, si on ne l'applique à rien, doive devenir nécessairement le signe de rien, c'est-à-dire une négation.

GUILLAUME G., (1919), p. 303

#### **d) Conclusion**

*Le problème de l'article* est le premier ouvrage dans lequel Guillaume tente une présentation à la fois systématique et exhaustive du système de l'article dans la langue française. En tant que tel, il nous semble inévitablement comporter un certain nombre d'imprécisions ou de contradictions. Il annonce cependant les développements que le linguiste sera amené à apporter à la théorie tout au long de sa carrière. En particulier, n'ayant pas encore à ce stade formalisé la représentation schématique du système sous la forme du tenseur binaire radical, et n'ayant manifestement pas non plus encore pensé le substantif en relation avec la catégorie de la personne, il se livre à des généralisations auxquelles l'examen détaillé du corpus semble parfois donner tort.

En particulier, son insistance sur l'effet de concrétion de l'article zéro à l'égard du signifié abstrait du substantif l'amène à des circonvolutions qui nuisent à la clarté et à la cohérence de l'exposé (l'abstrait concrété afin d'en maintenir l'abstraction...). En outre, le caractère « impressif » de nombre d'emplois de l'article zéro est en désaccord avec cette idée de concrétion : il semble au contraire qu'il s'agisse dans ces emplois de maintenir le nom dans l'abstraction de son état de langue, où son signifié est chargé de toutes sortes d'impressions et d'étendues que son emploi avec article a généralement pour objet de sélectionner.

### 2.2.1.2. *Développements postérieurs de la théorie*

#### a) Article zéro, article de tension III

Dans la suite de ses travaux, et tout particulièrement dans ses *Leçons*, Guillaume développera et affinera sa conception de la concrétion de l'idée nominale à l'œuvre avec l'article zéro. Un de ses soucis premiers sera notamment de rendre compte de manière satisfaisante de la « règle de Port-Royal » qui veut que le partitif ne puisse apparaître après la préposition *de* : *vivre de pain*.

Guillaume reste attaché à l'idée que l'article zéro marque la concrétion du nom à la faveur d'une appréhension immédiate, alors que l'appréhension médiata, après extension, que livre l'article *le*, est nécessairement abstraite ; l'article zéro dans *la sensation de chaud* retient la notion au niveau du concret, alors que l'article *le* dans *la sensation du chaud* la projette dans l'abstraction. Une des premières explications que Guillaume en propose, dans ses leçons de mai-juin 1939 (Guillaume 1992), est que l'article zéro date d'une époque où le nom en puissance n'était pas fondamentalement inadéquat à son application concrète, et que la langue moderne retient cette valeur pour principe dans la définition de son article zéro. Ainsi,

L'article zéro est un article qui porte le nom abstrait dans le discours, en lui laissant la valeur moins virtuelle qu'il avait anciennement dans la langue, du fait que la différence était pratiquement nulle entre son état de puissance et son état d'effet.

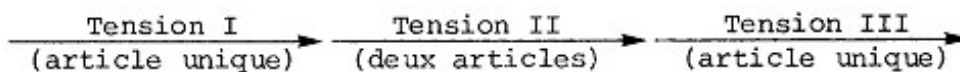
GUILLAUME G., (1992), pp. 296-297

Cette explication pourrait sembler convaincante, cependant elle pose deux problèmes. Le premier est que Guillaume pose lui-même comme loi incontournable le principe de non-réurrence : que ce soit dans sa diachronie ou dans les mouvements de pensée qui constituent son système en synchronie, la langue ne revient jamais en arrière ; les résultats acquis sont systématiquement dépassés, et le système ne retourne jamais à un état atteint et dépassé. Le fait que zéro puisse, dans un système où les deux articles sémiologiquement marqués sont pleinement institués, avoir la même valeur que dans un état ancien de la langue, où le système de l'article en était à ses premiers balbutiements, est impensable. Le second problème est que Guillaume est amené, dans divers développements qu'il donne la même année, à fournir des explications qui semblent bien aller à rebours d'une vision de l'article zéro en termes de concrétion. Ainsi dans ce qu'il nomme à l'époque « assemblage par analogie » (Guillaume 1992, p. 291), comme dans *une intelligence d'enfant*, Guillaume reconnaît bien que le mot *enfant* est « une chose de langage », un « terme hors propos », en dehors de toute réalisation ; comment alors soutenir qu'il s'agisse d'une appréhension

concrète de la notion nominale ? Si la valeur de concrétion peut en effet apparaître lorsque le nom reçoit ordinairement une interprétation abstraite, il en est autrement lorsque son appréhension est normalement concrète, comme *enfant*. L'appartenance nulle (*une femme de bien*) ou virtuelle (*un chien de berger*) sont des notions qui s'accommodent mal de l'idée que le deuxième nom soit perçu comme concret. De même, alors qu'il affirme à plusieurs reprises que le nom à article zéro permet d'appréhender l'abstrait au niveau de la sensation concrète et momentanée (*avoir sommeil, perdre patience*), Guillaume fait ailleurs (1992, p. 304) la distinction, dans l'expression de la définition par la préposition *de*, entre la définition permanente avec article zéro (*le sentiment de pitié*) et la définition momentanée (*le sentiment de la pitié*). Comment alors souligner dans la même leçon « l'affinité remarquable de l'article zéro avec le mouvement psychique concret, l'impression momentanée éprouvée dans un cas particulier » ? En fait il semble, à la lecture de l'examen successif de nombre de cas disparates d'emploi de l'article zéro après verbe ou préposition *de*, que les conclusions tirées par Guillaume sont par trop dépendantes de conditions d'interprétation imposées par le premier nom ou le verbe ; ainsi, lorsqu'il compare *Le roi rendait la justice au pied d'un chêne* et *Il rendit justice à un malheureux*, on peut attribuer l'effet d'abstraction ou de concrétion au temps du verbe, imparfait dans le premier cas, passé simple dans le second, qui oriente l'interprétation — respectivement vers le générique et vers le spécifique. Mais, note plusieurs fois le linguiste dans plusieurs de ses leçons consacrées au sujet dans les années 1940 et 1950, « l'étude de l'article zéro est particulièrement délicate en raison de ce que nous l'observons à un moment où il ne s'est pas encore rigoureusement défini » (Guillaume 1985, p. 144).

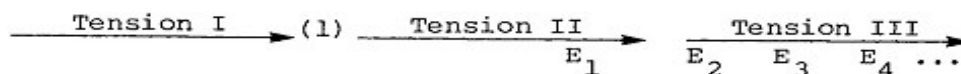
L'année suivante, Guillaume introduit dans ses leçons l'idée nouvelle que l'article zéro est l'article d'une troisième tension, qu'il commence par justifier selon des critères principalement formels : le système de la langue tendant naturellement vers la symétrie, il ne se pouvait pas que le système de l'article reste déséquilibré, avec un article unique de

tension I (*un*) et deux articles en tension II (*le* et *du*<sup>101</sup>) ; la langue française a résolu cette dissymétrie en substituant au système dimorphe un système trimorphe :



GUILLAUME G., (1985), p. 143

La raison d'être de la tension III est d'outrepasser le maximum d'effet de la tension II vers un objectif en opposition avec celui-ci, dépassé. Le maximum d'effet de la tension II étant une expression de la signification du nom réalisée sans limitation dans l'abstrait, il n'est plus permis en tension III que de « redescendre la pente » (Guillaume 1985, p. 152), c'est-à-dire de revenir de l'abstraction à la concrétion, de reverser l'abstrait en concret. Subséquemment, le système se trouve pourvu non plus d'un seuil (le singulier), mais de deux, le deuxième étant le seuil d'extension E :



GUILLAUME G., (1985), p. 156

Alors que, à date ancienne, l'alternance était libre entre  $E_1$  et  $E_2$  (alternance libre dont les proverbes gardent la trace : *Pierre qui roule...*), l'article zéro moderne prend place en position  $E_2$  exclusivement et dans toutes les autres positions subséquentes. La concrétion qu'il emporte avec lui est une transcendance de l'abstrait, et donc un concret spécial, traitement de l'abstrait acquis et dépassé.

**b) Article zéro et décatégorisation du substantif**

Si cette découverte de la tension III témoigne d'un souci évident de représenter la place de l'article zéro au sein du système des articles, il n'en reste pas moins que les problèmes déjà évoqués demeurent, le signifié de cette troisième tension étant invariablement la concrétion à partir d'un abstrait atteint et dépassé. Le traitement que Guillaume propose de

<sup>101</sup> Les *Leçons* de Guillaume offrent de nombreux et longs développements sur la nature d'« inverseur d'extension » de *de* dans la construction du partitif : dans *du = de le, le* marque le maximum d'extension permise par la tension II et *de* une inversion de cette tension extensive en un retour vers le singulier. Mais seul un inverseur d'extension complet est susceptible d'entrer dans la construction du partitif — c'est-à-dire que si l'extension = 1, sa capacité d'inversion soit 1 également ; dans le cas où intervient une négation (*je ne veux pas de livre*) ou un adjectif (*boire d'excellent vin*), le secours apporté à la réduction de l'extension par la négation ou l'adjectif rend l'inverseur d'extension incomplet (< 1) ; il va alors chercher le complément qui lui manque non en tension II totalement couverte mais en tension III, c'est-à-dire par l'article zéro. L'incomplétude peut aussi venir de ce que *de* est amené à participer à la fois de sa nature de préposition et de sa nature d'inverseur d'extension : *avoir besoin d'argent* ; là encore, le complément nécessaire à la complétude de l'inverseur d'extension est obtenu en tension III, avec l'article zéro. La règle de Port-Royal se trouve par là même expliquée.

paires comme *perdre patience / perdre la raison* en témoigne, la tension III est surtout une manière de faire place dans le système aux vues exprimées depuis 1919 dans *Le problème de l'article* et dans les *Leçons*. Il est notable à ce titre que Guillaume ne semble plus faire mention de la tension III dans les leçons postérieures à 1946 : dans un autre cycle de leçons consacrées à l'article zéro, en janvier et février 1948 (Guillaume 1987), c'est en effet une vue tout à fait nouvelle qu'il propose de l'article zéro dans les structures comme *perdre patience, parler politique, faire fête*.

Cela ne revient pas à dire que Guillaume ait renoncé à l'idée que l'article zéro dans ces structures ait son siège en tension III. C'est d'ailleurs dans la leçon du 5 avril 1946 (Guillaume 1985, pp. 163-171) qu'apparaît pour la première fois la conception qui sera développée en 1948 : s'intéressant à une expression comme *parler politique* (par opposition à *parler de la politique* et *parler de politique*, examinées juste auparavant dans le cours de la leçon), le linguiste note que l'élimination du partitif procède d'une extension produite en tension III qui excède la capacité de l'inverseur d'extension *de*, et que ce qui se produit alors est la formation d'un verbe complexe en deux mots, qui sous l'hétérogénéité de sa sémiologie renferme une homogénéité sémantique égale à celle d'un verbe simple. En d'autres termes, on a affaire à un verbe de langue. Quand au substantif, abandonné à la tension III, il acquiert une plasticité inédite propre à le faire entrer dans une catégorie autre que la sienne, ici le verbe. Ce qui permet à Guillaume de conclure que « l'effet ultime de la tension III est de décatégoriser le substantif » (Guillaume 1985, p. 170).

C'est deux ans plus tard, à partir du 9 janvier 1948, que Guillaume développe une analyse de ces verbes complexes à la lumière de sa propre théorie de l'auxiliarité (cf. Guillaume 1964, pp. 73-86, « Théorie des auxiliaires et examen de faits connexes », article paru dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* dix ans plus tôt, soit en 1938). Le verbe, complet du côté de sa genèse formelle, est néanmoins incomplet pour ce qui est de sa genèse matérielle, ce qui le rend inapte à devenir un mot de discours et l'oblige à rechercher l'addition d'un terme chargé de restituer à sa matière notionnelle sa condition d'entier ; aspiré sous la forme verbale, le substantif perd sa spécificité de substantif pour devenir partie intégrante de la nouvelle idée verbale. Le caractère anti-extensif de la genèse matérielle du verbe (c'est-à-dire qui tend vers la dématérialisation) appelle à titre de complément notionnel un nom lui aussi en anti-extension ; si l'expression « tension III » n'apparaît pas dans cette leçon, c'est néanmoins bien à elle que fait allusion Guillaume lorsqu'il lui attribue cette décatégorisation du nom :

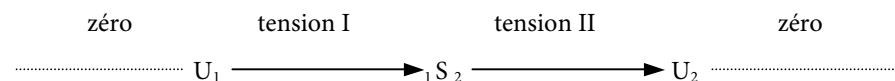
Là où la matière incomplète se présente anti-extensive, elle appelle à soi un complément nominal de même cinétisme directionnel, c'est-à-dire un nom pris, lui aussi, en anti-extension. L'anti-extension, succédant à l'extension indépassable, parvenue à son maximum, est représentée en français par l'article zéro, habile à signifier la réversion de l'abstrait dans le concret. Il suit de là que les noms appelés à compléter une matière incomplète prise en anti-extension devront être des noms sans article, autrement dit pourvus de l'article zéro, anti-extensif.

GUILLAUME G., (1987), p. 58

Guillaume insistera également sur le caractère fortement dématérialisé du verbe (souvent le verbe *faire*, mais aussi *avoir* par exemple), qui finit par ne plus exercer de rôle que comme vecteur de la forme verbale, la prévalence sémantique de la combinaison échéant alors au substantif (leçons des 30 janvier et 6 février 1948, *op. cit.*). Nous aurons l'occasion d'examiner et de discuter plus en détail cet aspect de la théorie guillaumienne de l'article zéro en troisième partie (3.2.3.1.), où nous la confronterons en particulier aux développements et ajustements effectués par Moignet dans son article fondamental intitulé « L'adverbe dans la locution verbale » (1961, repris dans Moignet 1974).

Enfin, dans quelques leçons de l'année 1957 (Guillaume 1982), Guillaume tente une généralisation de son interprétation à d'autres langues. Notant en particulier que l'allemand « traduit » le pluriel de *un* par zéro car il ne dispose pas d'un inverseur d'extension, et que d'autre part dans cette langue il dénonce une extensité pensée en discours dépassant l'extensité marquée aussi bien par l'article de tension II en  $U_2$  que par l'article de tension I en  $U_1$  (en d'autres termes que les grandes extensités ont pour signe zéro), il conclut :

Un bon enseignement touchant l'article dans les langues où il s'est institué devra, dans toutes, partir du schéma suivant qui permet de tout expliquer :



GUILLAUME G., (1982), p. 206

Nous verrons en quoi ce schéma annonce ce que la tradition psychomécanique propose pour l'article zéro de l'anglais.

### 2.2.1.3. Wilmet : article zéro et refus d'extensivité

Pour Wilmet, auteur de *La détermination nominale*, l'article étant le signe de l'extensivité (partitive pour *un*, extensive pour *le*), l'article zéro indique le refus au substantif de toute extensivité — c'est-à-dire qu'il marque l'indistinction de l'extensité et de l'extension (Wilmet 1986, p. 81). L'attribution d'une extensivité au nom étant une



opération de quantification sur ce nom, l'emploi de l'article zéro revient à refuser de quantifier la notion évoquée par le nom. Celui-ci n'intervient alors qu'au seul titre de son contenu sémantique :

Le refus de l'extensivité dans *perdre PIED*, *rendre GORGE*, *faire TAPISSERIE*, etc., aboutit à ne prendre en compte que les propriétés sémantiques du substantif : on parlera au choix d'« emplois intensionnels » [...] ou encore d'*intensivité*.

WILMET M., (1986), p. 57

Dans le cas précis du verbe complexe, comme l'appelle Guillaume, Wilmet considère que

l'article Ø spécialise l'*intension* du vocable intégré au cotexte (dont il reçoit à la fois son extension et son extensité ; p. ex. *Dupont parle POLITIQUE* = « une politique à l'aune du propos et du commentateur ») et tendant à perdre son autonomie grammaticale : *faire PANACHE* = « culbuter », *rendre GORGE* = « capituler » [...], *un homme de PAROLE* = « fiable », etc.

WILMET M., (1986), p. 81

Concernant la perte d'autonomie du substantif, Wilmet suit ici l'analyse de Guillaume en termes d'auxiliarité du verbe et de décatégorisation concomitante du substantif. Comme chez Guillaume également, on peut voir dans l'affirmation que le substantif reçoit son extension et son extensité du co-texte une autre expression de l'idée que l'article zéro permet une concrétion d'un nom dont la saisie au terme de la tension II livre une image par trop abstraite. Nous aurons l'occasion de démontrer, avec l'appui de démonstrations de Moignet et Valin, que cet effet de sens ne procède de rien d'autre que de l'incidence du substantif au verbe dématérialisé.

Outre les locutions verbales, Wilmet identifie le refus de l'extensivité dans les énoncés mettant en jeu des survivances historiques (proverbes), les noms propres de personnes ou de villes, les substantifs autonymes (dont les noms de mois selon Wilmet), les énumérations plurielles, avec leur effet d'accumulation, ce qu'il appelle la « désignation vectorielle » des jours de la semaine (c'est-à-dire identifiés par rapport au présent de l'énonciation : *mardi* = mardi dernier ou mardi prochain, *ibid.*, p. 80), la « satellisation » du substantif (ce que Guillaume appelait appartenance virtuelle, analogique ou nulle : *chien de berger*), ou encore des noms dont l'extensité est assignée par l'extension du contexte (cas des appositions : *Moi, Comte...* ou des étiquettes : *Maison à louer*) ou du co-texte (emplois métalinguistiques : *Socrate et tartine ont sept lettres* ; appositions : *Le lion, roi des animaux* ; attributs saturant le thème : *Jacques est docteur*). On le voit, tous cas déjà aperçus et étudiés en détail par Guillaume.

La différence d'avec Guillaume tient à ce que Wilmet ne semble pas considérer que l'article zéro soit à intégrer au système de l'article : la place qu'il lui accorde est tout à fait minime (l'équivalent de deux pages), et le fait de poser le refus de l'extensivité comme son signifié de puissance revient de fait à affirmer son extériorité à un système fondé sur le rapport entre extension et extensivité, entre universel et singulier. D'ailleurs Guillaume lui-même, dans les leçons où il développe sa théorie de l'article zéro, ne précise pas de quelle nature d'extensivité la tension III est porteuse ; s'il affirme qu'elle est une redescente en direction du concret, il ne dit nulle part qu'elle soit un nouveau resserrement de l'idée nominale vers le particulier — de sorte que, même si Guillaume en fait le signe d'une troisième tension du système, l'article zéro semble bien être d'une autre nature que les deux autres.

#### **2.2.1.4. Hervé Curat : le nom sans article ne fait pas syntagme**

Dans *Les déterminants dans la référence nominale et les conditions de leur absence*, Curat (1999) articule la théorie de l'article à une théorie linguistique de la référence. Partant de deux principes largement acceptés par la tradition linguistique, à savoir que l'article fait partie de la classe des pronoms et que la position sujet d'un énoncé est la position référentielle, le linguiste note ceci :

Qu'elle comprenne un substantif ou non, toute suite syntaxique introduite par un déterminant simple peut occuper la position référentielle dans une phrase (sujet). Mais des formes très variées, même sans substantif, peuvent être sujet. Toutes, malgré tout, sont pronominalisables [...]. La fonction sujet requiert donc l'équivalent non d'un substantif mais d'un pronom.

CURAT H., (1999), p. 38

Curat apporte à la thèse de la nature pronominale du déterminant un grand nombre d'arguments, notamment distributionnels : il constate par exemple qu'il est possible de substituer au déterminant simple des déterminants complexes tels que *une quantité de* ; or cette substitution par un syntagme nominal est la réciproque de la pronominalisation, qui identifie le syntagme nominal. Mais l'argument de taille vient de la prise en compte de la référence :

Une unité linguistique qui accepte la position référentielle réfère. Le déterminant réfère parce qu'il est nécessaire pour qu'un substantif soit sujet [...].

La forme d'un SN déterminé ne change pas selon qu'il est ou non sujet, il conserve l'aptitude à référer quelle que soit sa position.

CURAT H., (1999), p. 41

Le rôle du déterminant dans le syntagme nominal est donc de permettre au nom de référer, ce qui n'est finalement que la reformulation d'une idée ancienne — voir Beauzée ci-dessus, ou encore Harris :

L'article, considéré dans sa destination primitive, n'est jamais employé seul mais il est toujours accompagné de quelque nom **qui lui sert en quelque sorte de soutien**, aussi bien que les attributs ou adjectifs.

HARRIS J., (1751), p. 65 (cité par Curat 1999, p. 42)

Conséquemment, c'est le déterminant qui est tête du syntagme nominal, pour autant qu'on accepte la définition générative de la tête d'un syntagme en tant qu'élément qui en détermine la nature : en effet, alors qu'on peut supprimer le substantif d'un SN sans le décatégoriser (*le vélo rouge, pas le bleu*), un substantif nu ne forme pas un syntagme nominal dans la mesure où on ne peut lui substituer un pronom, et où la suppression du déterminant prive le syntagme de la possibilité de remplir la fonction sujet. Curat apporte nombre d'autres arguments en faveur du statut du déterminant comme tête du SN : déterminant et SN ont la même classe distributionnelle ; des SN comme *les père et mère* montrent que le véritable locus du nombre dans le SN est le déterminant ; le déterminant conditionne l'indexation des substantifs coordonnés, comme le substantif celle des adjectifs coordonnés ; etc. — tout ceci fait du substantif la tête du syntagme substantival, mais pas du syntagme nominal, dont le déterminant est la tête<sup>102</sup>.

Curat effectue donc une association de ces observations avec la théorie générale de la détermination élaborée par Guillaume et ses continuateurs : le déterminant assure la transition du nom du plan de la langue au plan du discours, la fonction référentielle étant assurée lorsque le syntagme renvoie à une entité du plan extra-linguistique. Or il ressort de ce qui a été dit précédemment que c'est l'article (ou plus généralement le déterminant) qui assure cette incidence à l'extralinguistique :

Le pronom complétif appelé déterminant, si souvent nécessaire pour qu'un substantif figure en phrase, a pour rôle premier dans le discours d'y représenter l'être dont est prédiqué le syntagme nominal. [...]

Opérateurs de référence, les déterminants constituent, chacun à sa façon, les rapports entre le référent, la classe référentielle, la catégorie nominale et la situation de référence.

CURAT H., (1999), p. 91

---

<sup>102</sup> La distinction syntagme substantival / syntagme nominal équivaut chez Curat à celle qui oppose groupe nominal et syntagme nominal chez Joly & O'Kelly (1990). Cf. *supra*, 2.1.3.2.b, p. 159.

La mise en relation avec la notion de référence permet à Curat de conclure à l'absence de référence dans un grand nombre d'emplois de l'« article zéro », dont l'appartenance analogique (*un uniforme de général*) et les locutions verbales :

Puisqu'elle pronominalise son antécédent, la subordonnée relative requiert qu'il réfère et sera incompatible avec les substantifs sans référent : elle est impossible après une locution verbale car le substantif objet ne réfère pas.

CURAT H., (1999), pp. 217-218

Là où d'aucuns avancent que le pluriel est marque de référence (*des uniformes de généraux, un arbre à fruits*), Curat nuance en arguant que le nombre est ici guidé par une dépendance distributive à l'égard du nom 1 (*ibid.*, p. 219). Sur la locution verbale en particulier (*faire écran, avoir foi*), Curat apporte des précisions d'un très grand intérêt : le nom n'y fait pas référence, et ne peut prétendre au statut de SN ; pourtant, en discours, le co-énonciateur sent qu'il existe dans la situation un objet de la classe désignée par le nom. Mais il n'y a pas d'existence autonome :

C'est par le biais du verbe que se fait cette référence, car ce n'est que dans la mesure où la natte *forme écran*, où il y a *formation d'écran*, qu'une chose est, temporairement, un *écran*. C'est uniquement parce que quelqu'un *a foi* qu'un être catégorisé *foi* existe dans la situation de référence.

CURAT H., (1999), p. 224

Nous avons là une explication des effets de sens aperçus par Guillaume : d'une part l'aspect momentané de la référence du nom, d'autre part le sentiment d'une transcendance de l'abstrait en direction du concret. Le nom a un emploi tout à fait abstrait puisqu'il ne réfère pas, néanmoins il peut être senti avoir quelque concrétion dans la mesure où il trouve dans l'association avec le verbe un support de référence, non plus nominal mais verbal. L'existence du référent est conditionnée par le verbe, et n'existe que dans le cadre étroit défini par lui.

Le substantif attribut nu, en français, n'est donc lui non plus pas référentiel : il ne peut être antécédent d'un pronom relatif ; il n'exprime alors que l'attribution de « propriétés définitives » — ce que nous pourrions traduire par son intension, aucune extensité n'étant impliquée par son emploi en discours<sup>103</sup>.

---

<sup>103</sup> La lecture de l'article « Article » de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, rédigé par Du Marsais (1751), offre un parallèle remarquable avec Curat : d'une certaine manière, ce dernier fournit un cadre théorique et systématique à des propriétés déjà aperçues au XVIII<sup>e</sup> siècle.

.../...

Curat conclut sur une synthèse de cinq grands cas d'absence du déterminant. Dans les cas de non-référence, le fait que la visée de discours ne prévoient pas la référence explique le refus de l'article. Ne reçoivent pas l'article non plus les noms qui n'en ont pas besoin pour référer, ce qui est diamétralement opposé : le nom au contact direct du référent (étiquettes, etc.), le nom monoréférentiel (noms propres). Il n'y a pas d'article non plus lorsque le référent « déborde l'indexation d'un substantif donné » — c'est le cas dans les énumérations de substantifs nus coordonnés du type *veaux, vaches, cochons* : il n'y a pas trois référents mais un seul. Enfin, la fameuse interférence de la préposition, à savoir la règle de Port-Royal ou règle de Gross.

On le voit, le travail de Curat présente surtout l'intérêt pour notre étude d'articuler les découvertes de Guillaume quant au système de l'article avec une théorie de la référence, question dont Guillaume se tient éloigné. Se dessinent tout particulièrement deux cas de figure : d'une part les emplois où, le nom ayant en langue une référence univoque, il n'est besoin d'aucun signe de régulation de l'extensité pour en assurer la fonction référentielle en discours ; d'autre part les emplois où l'énonciateur choisit de priver en discours le substantif de sa capacité référentielle dans le cadre défini par sa visée de discours. Dans un cas comme dans l'autre, il faut bel et bien conclure qu'en français, ce qui est traditionnellement appelé article zéro n'est rien d'autre qu'une absence d'article. Il en est autrement en anglais puisqu'il est avéré que l'absence d'un article sémiologiquement

---

Comme Curat, Du Marsais remarque que « quand un nom d'espece est pris adjectivement, il n'a pas besoin d'article ; *tout homme est animal* ; *homme* est pris substantivement ; c'est un individu spécifique qui a son prépositif *tout* ; mais *animal* est pris adjectivement, comme nous l'avons déjà observé. Ainsi il n'a pas plus de prépositif que tout autre adjectif n'en auroit ; & l'on dit ici *animal*, comme l'on diroit *mortel, ignorant, &c.* ». (Du Marsais 1751, p. 730)

Plus loin, il ajoute que « le nom d'espece n'admet pas l'article lorsqu'il est pris selon sa valeur indéfinie sans aucune extension ni restitution, ou application individuelle » : le nom extension rappelle immanquablement l'utilisation qu'en fait Guillaume, dans le sens d'extensité, synonyme d'actualisation. A ce sujet, Du Marsais note que l'article n'apparaît pas lorsque, « précédé d'une préposition, [il] forme un sens adverbial avec cette préposition, comme quand on dit *par jalousie, avec prudence, en présence, &c.* [...] C'est dans ce même sens indéfini que l'on dit *avoir peur, avoir honte, faire pitié, &c.* » (*ibid.*). Enfin, « c'est par la même raison que le nom d'espece n'a point de prépositif, lorsqu'avec le secours de la préposition *de* il ne fait que l'office de simple qualificatif d'espece, c'est-à-dire lorsqu'il ne sert qu'à désigner qu'un tel individu est de telle espece : *une montre d'or ; une épée d'argent ; une table de marbre [...]* » (*ibid.*).

Le parallèle est complet lorsque Du Marsais évoque lui aussi l'impossibilité de pronominaliser le nom sans article : « si dans le premier membre de la phrase, vous m'avez d'abord présenté le mot [...] dans un sens qualificatif adjectif, vous ne devez pas, dans le membre qui suit, donner à ce mot un relatif, parce que le relatif rappelle toujours l'idée d'une personne ou d'une chose, d'un individu réel ou métaphysique, & jamais celle d'un simple qualificatif qui n'a aucune existence, & qui n'est que mode ; c'est uniquement à un substantif considéré substantivement, & non comme mode, que le *qui* peut se rapporter » (Du Marsais 1751, p. 737).

marqué n'est en rien incompatible avec la référence, ce que nous prouverons de façon systématique en troisième partie, notamment en réutilisant les tests employés par Curat.

## 2.2.2. Le système de l'article zéro en anglais

### 2.2.2.1. Hewson, Joly & O'Kelly : dualité de l'article zéro

#### a) Hewson : dualité de l'article zéro et système ternaire

Comme nous l'avons dit, *Article and Noun* de Hewson (1972) constitue la première étude d'envergure du système de l'article en anglais sur les bases de la psychomécanique. C'est aussi la première fois, à notre connaissance, que l'article zéro reçoit autant d'attention depuis Christophersen (1939) : Hewson lui accorde même davantage de place qu'aux articles sémiologiquement marqués, avec environ vingt-cinq pages.

Hewson pose l'idée d'un seuil entre les emplois défini et indéfini d'une part et zéro d'autre part, ce seuil se situant au niveau d'une distinction entre notion informelle et présentation discrète de la notion :

In English the noun without article does not represent a mere idea, a total abstraction. It may represent, in fact, a concrete reality, but a reality without clarifying exterior form, a mass-word or continue. Add an article and the concept is given form and becomes a thing-word or class-word; the threshold in English lies between the presentation of the notion as a formless, non-numerical entity, and its presentation as a separate singular entity, member of a class and necessarily having form.

HEWSON J., (1972), p. 77

Hewson reprend bien sûr ici l'essentiel de ce qui avait déjà été perçu par Christophersen (1939), encore que ce dernier ne dénonce pas dans son ouvrage d'incompatibilité entre THE et l'aspect continu du nom : « continue words have only zero-form and *the*-form » (Christophersen 1939, p. 33). Pour Hewson au contraire, les deux articles ont le pouvoir de donner à la notion nominale une forme « numérique », ou tout du moins une forme qui permet la pluralisation, ce qui a aussi le considérable avantage de récuser la thèse de la nature différente des noms continus et discontinus : « a class word is merely the mass word defined and given form by the use of the article » (Hewson 1972, p. 77) ; continu et discontinu ne sont que deux usages différents du même nom en puissance.

Cette vue contraste fortement avec les conclusions de Guillaume et d'autres sur l'article zéro en français. D'une part, alors que l'article du français est un instrument d'actualisation

du nom, Hewson prétend qu'il n'en est pas de même en anglais dans la mesure où le nom sans article peut référer. D'autre part, alors que le nom sans article du français est condamné à l'abstraction puisqu'il ne fait dans la plupart des cas que renvoyer à son seul contenu notionnel, le nom à article zéro de l'anglais est capable de représenter une réalité concrète. Hewson met ce fait au compte d'une abstraction du nom en puissance moins grande en anglais qu'en français :

The *nom en puissance* of French appears to be of greater extensivity than that of English. As a result the article in discourse is far more frequent in French and the noun with no article or definer represents mere notion only, not imagined to have any equivalent exterior reality. The most extended senses of the *nom en puissance* in English, since it is of more restricted extension than its counterpart in French, still retain a certain concrete matter, so that a noun used with zero article may represent a concrete, though formless, reality.

HEWSON J., (1972), p. 80

Le « seuil » entre les articles sémiologiquement marqués et l'article zéro bouge en effet en même temps qu'augmente l'extension du nom en puissance au gré de l'évolution de la langue (*ibid.*, p. 77), ce que Guillaume avait très bien perçu. C'est ainsi que l'article zéro est capable en anglais d'exprimer en discours « the total range of the notion » (*ibid.*, p. 92). Mais cette explication nous semble problématique à deux titres. D'une part, elle nous paraît relever d'un raisonnement circulaire, dans la mesure où c'est la possibilité même de l'emploi référentiel du nom sans article en anglais qui permet à Hewson d'inférer la moindre abstraction du nom en puissance dans cette langue, alors que celle-ci est censée justifier ladite possibilité ; en échappant à toute possibilité de réfutation, l'argument perd en force explicative. D'autre part, il s'agit d'une affirmation difficilement vérifiable et encore plus difficilement quantifiable, et l'explication fondée sur ce postulat manque dans l'ouvrage d'une confrontation suffisante à l'observation directe, observation qui montrerait que le nom sans article est capable d'autant d'abstraction en anglais qu'en français dans certains contextes, et que d'autre part on peut défendre l'idée que la massification et la généralisation la plus aboutie en anglais est atteinte, comme en français, par la saisie du nom en dernière position de la tension extensive, c'est-à-dire en  $U_2$ , sous article THE.

Comme pour les guillaumiens en langue française, l'article zéro de l'anglais selon Hewson dénonce une différence nulle ou minimale entre l'extension du nom en puissance et l'extensité du nom en effet, le cas le plus flagrant étant celui du nom propre. Cependant, la majorité des autres cas concerne les emplois où le nom seul représente une notion

nominale dépourvue de forme. C'est à partir de cette distinction entre référent informel sous zéro et référent pourvu d'une forme sous article sémiologiquement marqué que Hewson élabore ce qui fait le cœur de la différence entre les deux formes de détermination : alors que l'article offre une vue du référent en extériorité, son absence en offre une vue en intériorité :

When [...] there are restrictions, limitations or constrictions of the significata in view, as when the entity is seen with **clear exterior form** or is otherwise **clarified from the vague, formless representation** to be found at the limit of the extensivity of the *nom en puissance* (a representation which is satisfactorily presented by the bare noun), then an article will be called into play in order to achieve this more limited representation. [...]

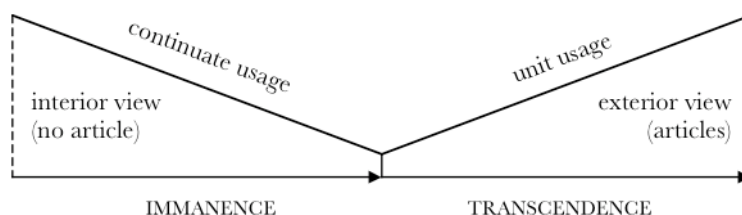
The article introduces a unit reference, which gives **an exterior, numerical view** and therefore has overtones of **quantity**. The zero presentation, on the other hand, gives **an internal, non-numerical view** which has overtones of quality.

HEWSON J., (1972), p. 90 (c'est nous qui soulignons)

L'exemple classique consiste à illustrer le contraste entre objet et substance, ou entre contenu et contenant, comme dans :

- [16] There was *absolute silence*.
- [17] There was *a short silence*.
- [18] *Fresh fish* is hard to obtain. (générique, non-numérique)
- [19] *The fresh fish* we had yesterday was expensive. (anaphorique, non-numérique)
- [20] *The fresh fish* was a cod, the stale one was a halibut. (anaphorique, numérique)
- [21] *Oak* is an expensive wood.
- [22] *The oak* is a magnificent tree.

L'article zéro livre donc du référent une vision continue qui contraste avec celle que présentent les articles sémiologiquement marqués. Hewson propose la figure suivante, que nous aurons à discuter :

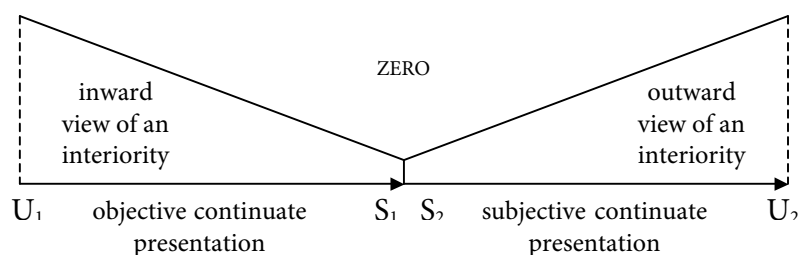


HEWSON J., (1972), p. 119

Les deux premiers exemples ci-dessus montrent que les deux modes de détermination sont capables de référence spécifique, tandis que les deux derniers montrent qu'ils sont



capables de référence générique. Partant de ce constat, Hewson reprend la distinction opérée par Christophersen (1939) entre *parti-generic* et *toto-generic* pour l'inclure dans le cadre formel de la psychomécanique : au *parti-generic* correspond une présentation « objective » du nom, au *toto-generic* une présentation « subjective ». Un premier article zéro est donc parallèle à l'article A(N) pour ce qui est de la présentation qu'il offre du nom, un second article zéro étant parallèle à l'article THE. En figure :



D'après HEWSON J., (1972), p. 120

L'emploi de l'article zéro au pluriel est exactement parallèle à l'emploi continu : on y distingue également un *parti-generic* en tension I et un *toto-generic* en tension II. La différence est que le pluriel implique une vision strictement numérique du référent, le pluriel représentant la somme d'unités discrètes. Hewson explique ainsi la résistance du pluriel à l'article indéfini et le fait que son usage avec article défini soit réservé à la référence anaphorique. En effet, le *-s* de pluriel suffit à actualiser le nom et à en livrer une vision « numérique » :

Now the *-s* is also [...] a definer, an actualizer; it realises the notion of plural and in so doing it attaches the numerical sense usually lent by the article in the singular. There can therefore never be a distinction between numerical and non-numerical in the plural; as a result the contrast between definite and zero articles is used in the plural to represent the contrast between anaphoric and generic. The normal generic plural does not need an article [...].

HEWSON J., (1972), p. 105

Voici un exemple du contraste entre présentations « objective » et « subjective » au pluriel :

[23] They had laid out **tables** at one end of the room.

[24] **Tables** are useful articles of furniture.

En guise de parade à une critique prévisible, Hewson souligne tout de même que l'unicité morphologique de l'article zéro interdit de poser l'existence de deux formes distinctes, et propose une présentation réunissant les trois articles au sein d'un système ternaire, ou binaire double :

There are not, however, two distinctive zero forms, and it becomes appropriate therefore to treat zero as a single article, standing in contrast to the combined

indefinite and definite articles; the result is another common linguistic mechanism, a double binary or ternary system:

zero	indefinite	definite
interiority of	interiority of	exteriority of
an interiority	an exteriority	an exteriority
IMMANENCE	TRANSCENDENCE <sup>1</sup>	TRANSCENDENCE <sup>2</sup>

HEWSON J., (1972), p. 121

La présentation de l'article zéro par Hewson est séduisante : à première vue, elle semble proposer pour la première fois une grille d'interprétation systématique de tous les emplois de l'article zéro en anglais. En dehors des emplois où n'existe aucune différence entre extension du nom en langue et extensité du nom en discours (noms propres dans leur usage habituel notamment), tous les emplois trouvent leur place sur le tenseur binaire qui sous-tend le signifié de puissance de la forme zéro. En outre, la dichotomie entre vision continue, en immanence (article zéro) et vision discontinue, en transcendance (articles A(N) et THE) permet à Hewson de rendre compte de manière exemplaire d'un emploi de l'article zéro qu'il présente comme motivé par le souci d'échapper à la référence discrète, dans des énoncés comme *Rumour has it that...*, *legend relates that...* Ces emplois, que Christophersen assimilait à un « mauvais usage » de zéro (1939, p. 108) dans des emplois où l'article défini est requis, ont pour rôle dans le discours, selon Hewson, de présenter le référent de manière continue, c'est-à-dire sous l'angle de son fonctionnement tel qu'il est appréhendé dans l'expérience du sujet parlant :

[25] *Early release* of the prisoners was expected.

Contrairement à Christophersen, Hewson montre, exemples à l'appui, que les noms de substance n'échappent pas à ces emplois :

[26] *Steel* for the new building arrived some time ago.

[27] They estimated that *furniture* damaged by the fire was worth more than \$100,000.

La raison pour laquelle zéro est utilisé en lieu et place de THE est le souci de l'énonciateur de marquer que la quantité lui est inconnue, incertaine, ou indifférente. Dans le cas des noms d'action (*publication*, *early release*), la représentation continue permet de focaliser l'attention sur le déroulement :

*Publication* and *early release* are actions, and continue representation is sought in order to represent the action in progress, in its imperfective aspect, whereas the use of an article would lend a sense of completeness (unit usage!) to the noun, showing the action involved in its perfective aspect.

HEWSON J., (1972), pp. 124-125

Ce point est crucial dans l'appréhension du signifié de puissance de l'article zéro et nous aurons à le discuter et à le développer en troisième partie.

Malgré l'apparente puissance explicative du modèle proposé par Hewson, un certain nombre de points suscitent l'interrogation. Un premier ensemble de problèmes est d'ordre théorique. Hewson prétend notamment, à un moment de son exposé, que présentations objective et subjective sont des caractéristiques du nom en puissance :

We can see that the genesis of the article follows this common pattern<sup>104</sup> because of the expression, implicit in the *nom en effet*, of the subjective and objective perspectives **which are to be found in the system of the *nom en puissance***.

HEWSON J., (1972), p. 118 (c'est nous qui soulignons)

Ceci<sup>105</sup> nous semble relever d'une confusion importante entre langue et discours : présentations « objective » et « subjective » sont des modes d'appréhension de la notion nominale qui ont leur siège en discours, sous l'influence précisément de l'article dont elles sont le signifié de puissance, respectivement de l'article « indéfini » et de l'article « défini ». En aucun cas elles ne relèvent du signifié de puissance du nom, qui n'est qu'intension (ou compréhension) et son corollaire l'extension. Nous y voyons un argument avancé dans le but de justifier le fait que le nom en discours soit capable de variation d'extensité sans recours à l'article, mais qui ne correspond pas à la réalité du système. D'autres passages traduisent une certaine confusion :

We have proposed that the relationship of the particular and general senses of the potential significata are expressed at the level of tongue in a binary system; this binary system expresses movement (from  $U_1$  to  $S_1$  and from  $S_2$  to  $U_2$ ), the movement of the *acte de langage* or constructive process of language, movement that is the activity of tongue, the final result of which will be the arrival of the significant at the threshold of the conscious mind.

HEWSON J., (1972), p. 117

D'une part, le verbe « *express* » est employé en des endroits où le verbe « *represent* » serait plus exact, mais il nous semble en outre que mettre la lexigénèse au compte de l'acte de langage constitue un contresens : l'acte de langage se produit au stade de l'effectuation, c'est-à-dire de la mise en œuvre d'une visée phrastique en accord avec la visée de discours ou sens

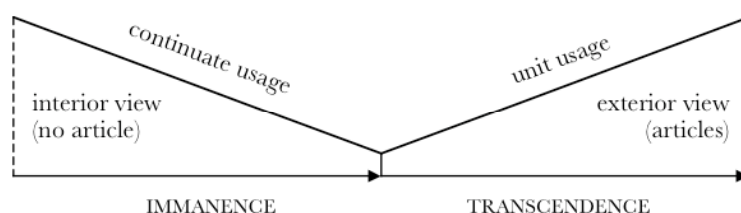
---

<sup>104</sup> C'est-à-dire l'apparition et la généralisation de l'article à mesure que le signifié de puissance du nom devient de plus en plus abstrait et son extension de plus en plus large.

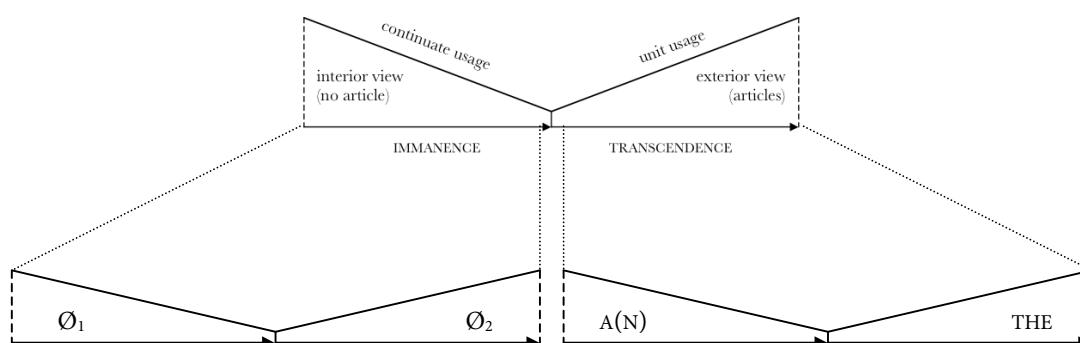
<sup>105</sup> Le problème a déjà été entrevu pour les articles sémiologiquement marqués : cf. 2.1.3.2., pp. 155-156.

d'intention d'un énonciateur, et s'appuie précisément sur les outils mis à sa disposition par la langue, c'est-à-dire les parties de langue livrées au terme de leur lexigénèse<sup>106</sup>.

Un autre problème d'ordre théorique tient à la façon dont Hewson propose une présentation imbriquée de systèmes, tous représentés sous la forme du tenseur binaire radical, c'est-à-dire de la succession de deux tensions, la première particularisante et la seconde généralisante. Il est indéniable que, selon la formule de Guillaume, la langue est un système de systèmes ; pour autant, leur représentation schématique sur le mode invariable du tenseur binaire radical soulève des questions. Ainsi du schéma déjà reproduit plus haut :



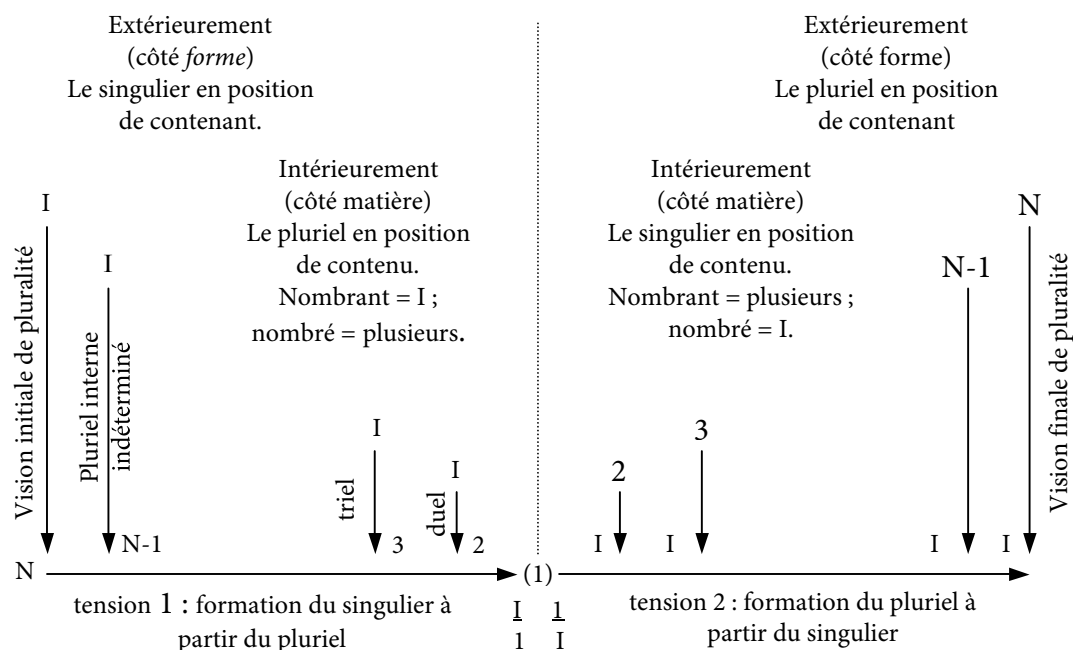
Puisqu'il est présenté comme englobant les systèmes de l'article zéro d'une part et des articles sémiologiquement marqués d'autre part, il faut considérer qu'il se recompose ainsi :



Or, comment envisager que la tension singularisante correspondant à l'usage continu du nom se recompose en un système dont le dernier moment est une image d'universel ( $U_2$ ), et que, du même coup, le mouvement d'universalisation qui correspond à l'usage discret du nom prenne son départ à l'universel  $U_1$  représenté par l'article  $A(N)$  ? Il est donc difficile de voir à quoi correspond le premier schéma dans une théorie de l'article : pourquoi la vision continue serait-elle particularisante, en opposition à une vision discontinue généralisante ? Une représentation plus linéaire, sans considération des notions de particularisation et de généralisation, aurait été plus claire et aurait eu davantage de sens. A moins que Hewson ne

<sup>106</sup> A un autre endroit de son ouvrage, Hewson propose un schéma sur lequel l'activité de représentation est clairement présentée comme externe à la langue et faisant partie de l'acte de langage, transition entre langue et discours (Hewson 1972, p. 37).

soit parti du système du nombre, qui comme le montre Guillaume se compose lui aussi de deux tensions, la première, particularisante, correspondant au pluriel interne (contenu pluriel sous forme de singulier — voir le duel dans les langues qui le possèdent, ou ses vestiges en français<sup>107</sup> ou en anglais), la seconde, généralisante, correspondant au pluriel externe (forme de pluriel recouvrant la multiplication du singulier) :



GUILLAUME G., (1964), p. 169

Mais cette interprétation ne fait pas sens non plus puisque, comme le démontre Guillaume dans l'article dont est extrait le schéma ci-dessus, la définition du système de l'article, même s'il est une émanation du système du nombre, repose sur l'exclusion du pluriel et du discontinu. En outre, s'il existe un rapport de filiation diachronique entre le système du nombre et celui de l'article, la séparation des deux systèmes est tout à fait nette en synchronie, plus encore d'ailleurs en anglais qu'en français grâce à la distinction sémiologique ONE/A(N).

Une autre série de problèmes concerne l'articulation du modèle à la réalité observable des phénomènes de surface. En premier lieu, notons que l'argument, déjà discuté, selon lequel le nom en puissance a une moindre « extensivité » (c'est-à-dire extension) en anglais qu'en français ne permet pas de rendre compte des emplois dits *parti-generic*, dans la mesure où ceux-ci dénotent une extensivité du nom proche du seuil du particulier. Par ailleurs, la conviction que le nom anglais s'actualise toujours (c'est-à-dire se trouve

<sup>107</sup> Cf. le contraste *yeux / œils*.

toujours pourvu d'un référent), dès son entrée en discours, sans le secours de l'article, oblige Hewson, pour rendre compte de certains types d'emploi, à user d'arguments qui contredisent certains de ses propres principes méthodologiques. Les locutions du type *go to school, go to church* peuvent effectivement s'expliquer par recours à la vision intérieure, continue du référent que livre l'article zéro, quoique la fin de l'extrait suivant amène à se demander si le nom est véritablement pourvu d'un référent propre dans l'univers d'expérience :

It is in a somewhat similar fashion that *school, prison, church*, etc, represent the continuante non-material aspect of the material units *the school, the prison, the church*, etc. The child goes to *school*, the parent goes to *the school* to see the child's teacher. One may go to *school* at home or go to *church* in *the school*; one can in fact go to *school* or *church* without going near *the school* or *the church*.

HEWSON J., (1972), p. 126

En revanche, lorsqu'il s'agit de justifier l'emploi de zéro dans des contextes comme les syntagmes coordonnés (*bag and baggage, from head to toe*) ou les attributs dénotant un rang ou un statut dit « unique », le recours à l'argument de l'extension maintenue lors du passage de la langue au discours s'avère difficilement acceptable dans la mesure où Hewson doit pour le soutenir faire appel à un certain « réalisme » malvenu :

Often when two closely related words stand together, the article is omitted before the second:

the king and queen [...]

In such a case the defined first noun may be said to give unit representation to the second which follows directly and is closely related in sense.

This use of one noun to define another may be used to work in both directions at once, so that two or more nouns in usages that normally require an article have zero.

This occurs when **natural** pairs, groups and ranges are expressed together.

HEWSON J., (1972), p. 127 (c'est nous qui soulignons)

Outre le fait que les syntagmes du type *the king and queen* peuvent s'expliquer sans mal par une sorte de « mise en facteur commun » de l'article<sup>108</sup>, l'argument du caractère « naturel » de tels regroupements n'est pas recevable : en quoi le trait « groupé » du référent d'un syntagme comme *lock, stock and barrel* serait-il plus naturel que le trait « massif » de *oak* ? Tout comme le caractère massif ou discret, c'est précisément l'emploi sans aucun article de

---

<sup>108</sup> Lors de l'effection ou mise en phrase, la construction du syntagme *king and queen* peut être vue précéder dans le temps opératif l'incidence de ce même syntagme à l'article, ce qui serait alors à l'origine de l'impression de référent unique qui se dégage de ce type de groupes nominaux.

tels syntagmes qui livre une vision « de groupe » de leur référent. La même critique peut être émise à l'égard des explications fournies par Hewson de l'absence d'article devant les attributs de statut, de rang ou de fonction unique :

He called me fool.

They took me prisoner.

He was elected president.

He was appointed ambassador.

[...]

The common usage with zero **reflects the reality**: rank and status are, for the most part, non-numerical. There is only one rank of *captain* in the army, no matter how many thousands of *captains* hold the rank [...].

HEWSON J., (1972), pp. 93-94 (c'est nous qui soulignons)

Ces explications tombent évidemment sous le coup de la même critique. Il nous semble que ce « réalisme », qui procède de la même logique que la justification de l'absence d'article devant les noms propres, a pour fonction d'épauler, aux yeux de Hewson, son postulat de départ d'une moindre extension du nom en anglais qu'en français et d'une transition langue-discours sans extensivité, c'est-à-dire sans ajustement de l'extensité, postulat pourtant difficilement compatible avec l'effet de sens *parti-generic* de l'article zéro mais qui est vu permettre de justifier l'*absence* de l'article.

Pour autant, certaines des positions prises dans ces deux derniers exemples sont à retenir : dans le cas des syntagmes coordonnés, l'idée d'une définition réciproque des noms nous semble à creuser ; dans celui des attributs, la distinction que fait Hewson entre le rang ou la fonction et la personne qui l'occupe souligne la prévalence de la vision qualitative en l'absence d'article, susceptible d'être exploitée en vue d'une théorisation de ces emplois.

#### **b) Joly & O'Kelly : l'article zéro dans la Grammaire systématique**

Dans leur *Grammaire systématique de l'anglais*, Joly & O'Kelly (1990, pp. 408-419) livrent une conception de l'article zéro essentiellement conforme aux conclusions de Hewson (1972). Les auteurs clarifient d'ailleurs certains aspects implicites chez ce dernier, comme le fait que « l'article zéro forme à lui seul un système *opposable* à celui des deux articles sémiologiquement marqués » (Joly & O'Kelly 1990, p. 408, c'est nous qui soulignons). Comme Hewson, Joly & O'Kelly décrivent l'article zéro comme saisissant la notion nominale de l'intérieur, en immanence, en livrant une vision en continuité. De même, ils distinguent deux articles zéro, un  $\emptyset_1$  anti-extensif et un  $\emptyset_2$  extensif. La vision livrée étant continue, les deux tensions s'exercent entre deux pôles qui sont le Tout en

position U et la Partie en position S : l'article  $\emptyset_1$  a pour signifié un mouvement conduisant du Tout vers une des ses Parties, dont les dimensions sont variables selon le contexte et le champ d'extensité ; le mouvement inhérent à l'article  $\emptyset_2$  conduit au générique, le champ d'extensité ayant pour dimensions celles de l'univers notionnel partagé par énonciateur et co-énonciateur. Les exemples fournis sont particulièrement parlants :

[28] She had *charm*; she had *extraordinary charm*. (V. Woolf) =  $\emptyset_1$

[29] [...] Miss Brush, deficient though she was in every attribute of *female charm*  
[...] (V. Woolf) =  $\emptyset_2$

Ainsi l'article  $\emptyset_2$  oriente la pensée vers le virtuel et l'universel.

La vision en immanence propre à l'article zéro permet d'évoquer le contenu au lieu du contenant, dont l'appréhension serait évoquée par un article sémiologiquement marqué.  $\emptyset$  sera donc utilisé pour mettre en évidence la *notion*<sup>109</sup>, même lorsque le nom aura déjà été mentionné sous vision discontinue :

[30] "I've always dreamed of having a church wedding, flowers and a big cake."  
"Cake?" (Fritz Lang, *Ministry of Fear*)

La distinction continu/discontinu, immanence/transcendance, intériorité/extériorité est ce qui sépare, comme nous l'avons déjà vu maintes fois, des usages comme *school/the school*, *night/the night*, etc. Les noms de moments de la journée avec THE évoquent des périodes temporelles avec leurs limites, avec  $\emptyset$  ils évoquent « ce qui fait essentiellement le jour, la nuit, etc. *i.e.* la clarté et l'obscurité » (*ibid.*, p. 411). Le même effet contenu/contenant est obtenu avec les notions de silence et de bruit :

[31] There was *silence*. / There was *a silence*.

Dans les titres d'ouvrages, l'article A(N) permet de présenter le contenant, alors que  $\emptyset$  présente le contenu :

[32] *A New English Grammar* (Sweet) / *English Grammar, Past and Present*  
(Nesfield)

Joly & O'Kelly reprennent également les conclusions de Hewson sur l'emploi de  $\emptyset$ , en particulier dans la presse, pour éviter la vision discontinue (*rumour, legend, early release*, etc. Cf. ci-dessus, p. 185). Pour ce qui est du générique *man/woman*, dont on pourrait s'attendre à ce qu'il se construise avec THE étant donné le caractère pluralisable de la notion, les auteurs expliquent qu'« il n'est pas possible à l'homme, parce qu'il est homme, de passer dans la transcendance de sa propre conscience » (*ibid.*, p. 414).

---

<sup>109</sup> Nous ne faisons ici que paraphraser Joly & O'Kelly (1990), sans pour autant souscrire à l'intégralité de leur raisonnement.



Les cas bien connus (*cf.* première partie) d'emploi de l'article zéro devant les noms de personnes, de lieux ou d'institutions familières ressortissent à la même logique : la relation du référent à l'énonciateur est si étroite qu'il est traité comme un nom propre. Il y a donc là aussi immanence de la saisie dans la mesure où l'article THE n'est pas nécessaire pour situer le référent dans son champ d'extensité.

Le signifié de puissance de l'article Ø est le même au pluriel, où on distingue également deux tensions orientées au rebours l'une de l'autre, la première anti-extensive et la seconde extensive. La première tension correspond à une saisie partitive, en un éloignement du générique, alors que la seconde est un mouvement généralisant qui conduit jusqu'à l'universalité. A ce titre, la totalité évoquée sous Ø<sub>2</sub> et celle évoquée sous article THE diffèrent sensiblement : alors que l'article zéro livre une totalité absolue, le « défini » ne livre que celle que dessine le fond de tableau :

[33] *Telephones* are useful. / *The telephones* in our office are always ringing.

Joly & O'Kelly notent à ce sujet que la forme du verbe dans le prédicat signale souvent cette distinction :

[34] *Birds* do not sing in winter.

[34b] *The birds* are singing.

La *Grammaire systématique* fait enfin état de « faits de syntaxe » qui font apparaître l'article zéro. Parmi eux, les syntagmes nominaux coordonnés, les énumérations, etc. Mais les conditions d'apparition de l'article zéro (ou de disparition de l'article) restent vagues :

La diversité des exemples ci-dessus révèle un certain nombre de contraintes qui permettent de penser que les conditions d'emploi de l'article zéro répondent à des exigences systématiques. Il apparaît ainsi que les substantifs doivent appartenir à la même structure syntaxique, e.g. être ensemble sujet ou objet, ou encore dépendre de la même préposition.

JOLY A. & O'KELLY D., (1990), pp. 417-418

Les auteurs remarquent que le nom dans ces emplois est privé de son autonomie discursive, et que « la détermination zéro favorise les amalgames de noms et une tendance à former des unités conceptuelles » (*ibid.*, p. 418), ce qui avait déjà été aperçu par Guillaume pour le français. Joly & O'Kelly mettent au compte du même phénomène l'utilisation du nom avec article zéro comme complément d'objet dans certaines locutions verbales comme *keep house, make room, set sail*, etc. Ils commentent :

Comme l'a bien montré Guillaume à propos de locutions verbales comme *perdre patience, avoir foi, parler politique, prendre feu, tenir tête*, etc. [...], le nom déterminé par zéro forme un *tout conceptuel* avec le verbe pour constituer un syntagme

indissociable qui est un verbe de discours ; n'étant pas déterminé par un des articles sémiologiquement marqués, le nom est discursivement non autonome ; il se cherche donc un support d'actualisation qu'il trouve dans le verbe.

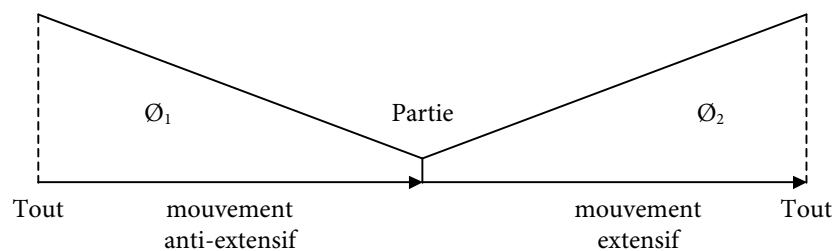
JOLY A. & O'KELLY D., (1990), p. 418

Les auteurs n'indiquent cependant pas ce qui peut expliquer que l'article zéro ôte leur autonomie aux noms dans ces emplois et non dans d'autres, où le nom à article zéro peut très bien apparaître en position sujet par exemple. C'est brièvement qu'ils présentent, à la suite même de ces emplois, les cas d'article zéro après préposition et en position attribut du sujet : à chaque fois, il s'agit de rendre une vision en intériorité de la notion nominale, en continu — « on glisse du quantitatif au qualitatif », c'est la fonction qui est évoquée et non l'objet comme unité distincte.

### c) Bilan critique

Pour l'essentiel, nous l'avons dit, la grammaire de Joly & O'Kelly reprend les conclusions de Hewson sur le système binaire de l'article zéro de l'anglais contemporain. Il est néanmoins une exception à cela, qui tient au fait que, contrairement à Hewson, Joly & O'Kelly ne proposent pas de manière de replacer le double système de l'article zéro dans un système de l'article intégrant, où il serait mis en relation avec les articles sémiologiquement marqués. A ce titre, le système ternaire de Hewson n'avait que le caractère d'une tentative, puisque la dualité des effets de sens de l'article zéro s'y trouvait gommée.

Plus importante à nos yeux est une question relative justement à la représentation de ces effets de sens dans le système. Rappelons la schématisation qui en est proposée par Hewson aussi bien que Joly & O'Kelly :



JOLY A. & O'KELLY D., (1990), p. 410

Sur ce schéma, ainsi que dans les explications qui en sont fournies, les auteurs indiquent qu'à l'article  $\emptyset_1$  correspondent les emplois partitifs et à l'article  $\emptyset_2$  les emplois génériques. Ils indiquent également que le premier recouvre un mouvement de particularisation et le second un mouvement de généralisation. Il nous semble que cette présentation soulève un sérieux problème. Dans son transfert des articles sémiologiquement marqués à l'article zéro, la théorie de l'article héritée de Guillaume subit une modification de taille : alors que

les références générique et particulière sont des signifiés d'effet des articles A(N) et THE, correspondant sur le système à des *positions* (chacun de ces articles étant capable de véhiculer les deux types de référence), elles sont promues pour ce qui est de l'article zéro au statut de *cinèses*, ce qui nous paraît relever du contresens. En effet, la différence entre générique et particulier est une question d'extensité, donc de position sur des tensions qui, elles, représentent des extensivités, soit anti-extensive, soit extensive. Chacun des deux articles sémiologiquement marqués livre une image propre de l'universel et du singulier en fonction de la cinèse dont il est le signe en langue ; mais la référence « générique » ou « spécifique » est une question de discours. Pourquoi en serait-il autrement pour zéro ? La validité du système tel qu'il est schématisé ci-dessus est fortement remise en question si on cherche à illustrer les positions  $U_1$  et  $S_2$  : l'article  $\emptyset_1$  étant censé exprimer le partitif, tous ses emplois sont situés à proximité de  $S_1$ , et aucune saisie en  $U_1$  n'est possible ; l'article  $\emptyset_2$  étant censé exprimer le générique, tous ses emplois sont situés à proximité de  $U_2$ , aucune saisie en  $S_2$  n'apparaissant possible. Si l'article  $\emptyset$  est véritablement le signe d'un mouvement du général au particulier, alors il faut par souci de cohérence estimer que ses effets de sens partitif et générique sont produits par différentes saisies statiques, en discours, d'une même cinèse dont il est le signe en langue. Ce point nous paraît très important pour deux raisons : d'une part ce que nous venons d'évoquer, à savoir que l'extensité est affaire de position et que sa représentation sous forme de deux tensions amène à postuler des extrémités  $U_1$  et  $S_2$  fictives ; d'autre part parce qu'il est suffisamment difficile, comme nous le verrons dans la partie suivante, de justifier la dénomination « article zéro » ou « marqueur zéro » et de la définir autrement qu'en négatif, sans en outre vouloir en dédoubler le signifié de puissance.

Enfin, si le but d'une définition de l'article zéro est bien de montrer qu'il s'agit d'un article, c'est-à-dire qu'il est à même de déterminer le nom, autrement dit de lui conférer une extensité (ou, tout du moins, une extensivité, l'extensité proprement dite étant précisée pour le co-énonciateur par le contexte), il faut être en mesure de situer sur le système les saisies statiques et momentanées auxquelles correspondent en discours les emplois discutés. Or pour un certain nombre d'entre eux il apparaît difficile de se livrer à cet exercice, en particulier dans le cas des noms apparaissant sans article sémiologiquement marqué après préposition ou en position objet d'une locution verbale : quelle est l'extensité de *sail* dans *set sail*, surtout si la locution est utilisée hors contexte nautique, ou encore sur un navire à moteur ? Quelle est celle de *school* dans *go to school*, de *home* dans *go home* sachant, comme le dit ironiquement Hewson, qu'on peut aller à l'école à la maison ? Il nous

semble à cet égard nécessaire de remettre l'ouvrage sur le métier, afin notamment d'y tisser des considérations sur la référence qui manquent dans les exposés parcourus jusque-là dans la littérature guillaumienne sur l'anglais.

#### **2.2.2.2. Marie-José Lerouge**

Pour autant, un travail de fond a été effectué qui propose une tentative tout à fait intéressante de replacer méthodiquement les emplois de l'article zéro le long d'un système où article zéro et articles sémiologiquement marqués sont réunis de manière intégrante. Nourrie notamment de la lecture de Jespersen, Christophersen (1939), Guillaume et Hewson (1972), la thèse de Marie-José Lerouge sur *L'article zéro en anglais moderne* (1978) consiste à la fois en un retour aux sources de la théorie psychomécanique de l'article et en un prolongement des aperceptions de Guillaume dans ses dernières leçons et des travaux plus récents sur la question.

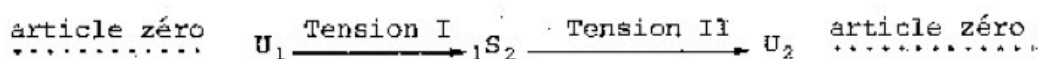
##### **a) Les sources**

Guillaume en effet avait aperçu que, parmi les langues qui connaissent l'article, toutes n'investissent pas les positions  $U_1$  et  $U_2$  du système de la même extensité, et que dans les cas où l'extensité pensée en discours excède ce que les articles sont capables de livrer, recours est fait à l'article zéro (*cf.* notamment la leçon du 2 mai 1957, Guillaume 1982, pp. 201-211). Rappelons que, pour Guillaume, le français a porté le signifié de puissance du nom à un niveau d'abstraction tel que l'emploi des articles sémiologiquement marqués est presque toujours nécessaire en discours pour évoquer une quelconque réalité expérientielle ; mais dans d'autres langues où le nom en puissance n'est pas aussi abstrait, il est possible d'excéder l'extensité maximale exprimée par les articles sans renoncer du même coup à toute concrétion du nom. Guillaume envisageait ce cas pour l'allemand ; c'est également celui de l'anglais, Hewson le disait déjà (voir ci-dessus, p. 182).

Lerouge remonte également aux définitions que propose Guillaume dans *Le problème de l'article* (1919, voir ci-dessus) : le cas dominant en français et dans les langues qui le connaissent est l'emploi de l'article ; son non-emploi constitue une résistance. Or Guillaume distingue deux sortes de résistance : résistance *dans le système* et résistance *au système*. Dans un système de l'article qui veut que celui-ci soit le signe de la transition de la langue au discours, les cas de résistance dans le système sont ceux où zéro est employé pour signifier une transition qui n'a pas lieu, ou de manière seulement incomplète : ces cas en effet ne remettent pas en cause les fondements du système mais au contraire leur obéissent. Les cas de résistance au système, au contraire, sont ceux où il y a bien transition entre

langue et discours, mais où celle-ci ne se fait pas selon un axe prévisible selon le signifié de puissance du nom : c'est ce que Guillaume a appelé transitions « asymétriques ». Nous avons vu que ces transitions asymétriques faisaient l'objet, dans des travaux ultérieurs au *Problème de l'article*, d'une schématisation en termes de tension III, de transcendance de l'abstrait atteint au terme de la tension II en direction du concret — tension III dont Guillaume dit que sa construction (et donc celle de l'article zéro en français) n'est pas achevée, comme en attestent la survivance d'emplois anciens de zéro, antérieurs à la mise en place du système dimorphe des articles, et la rareté des interceptions tardives de ce troisième mouvement.

Dans sa leçon du 2 mai 1957, Guillaume entend poser les jalons d'une étude de l'article zéro qui vaille pour toutes les langues ; il s'arrête sur le schéma suivant (Guillaume 1982, p. 206), déjà cité plus haut :



Curieusement, c'est un autre schéma que présente Lerouge (1978, p. 274), probablement basé sur les manuscrits de Guillaume à partir desquels elle a travaillé :



Se demandant ce que signifie la tension orientée à rebours de  $U_1$ , Lerouge l'interprète comme signifiant un refus de la tension I. Dans sa leçon du 9 mai 1957, Guillaume précise que l'intérieur du système est occupé par les articles, l'extérieur du système étant dévolu à l'article zéro — mais, note Lerouge (*ibid.*, p. 277), il n'explicite à aucun moment la valeur de zéro située en deçà de  $U_1$ . Lerouge en trouve un indice dans une leçon :

L'univers plein originel est un univers *intérieurement* spécifié par ce qu'il contient de particulier.

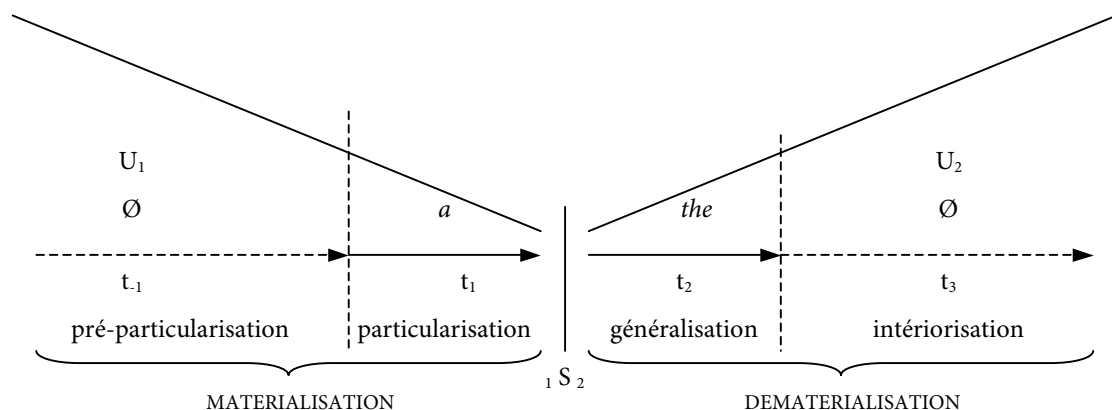
GUILLAUME G., leçon du 19 février 1942, série A (inédite)

L'universel  $U_1$  est donc un contenant dont on fait abstraction pour n'en considérer que le contenu, un singulier en puissance, ce qui constitue pour Marie-José Lerouge la définition de la « notion pure » (*op. cit.*, p. 277). Selon elle, la tension 3, au-delà de  $U_2$ , correspond donc à une concrétion, conformément à la théorie de Guillaume, et la tension située en deçà de  $U_1$  à « l'expression de la notion pure non encore singularisée, généralisée ni concrétisée, mais portant en elle la puissance de l'être » (*ibid.*).

## b) Présentation du modèle

Nous voyons d'emblée ce que cette théorie a de séduisant. D'une part, elle permet de replacer l'article zéro au sein d'un système intégrant où il ne constitue pas, comme chez Joly & O'Kelly, un système à part, et qui ne remet pas non plus en cause sa dualité comme chez Hewson. D'autre part, une telle formalisation est particulièrement utile pour représenter les questions d'emploi continu et discontinu, puisqu'elle montre que, à partir d'une notion nominale nécessairement continue, le fonctionnement continu ou discontinu du nom en discours dépendra d'une saisie du système en un point ou un autre. Cependant, l'évocation de la « notion pure » amène les mêmes objections qui nous ont fait rejeter l'interprétation culiolienne de l'article zéro.

Après un examen des propositions de Hewson (1972) et un retour sur les conclusions provisoires échafaudées par elle-même dans un travail antérieur, Lerouge entreprend de présenter le modèle qu'elle entend défendre, et qu'elle articule sur les distinctions opérées par Guillaume dès *Le problème de l'article* : en deçà de  $U_1$ , les transitions annulées ou incomplètes, et au-delà de  $U_2$  les transitions asymétriques. Aux transitions annulées correspondent, en plus des noms propres et usages assimilés, les emplois génériques du nom : il n'y a pas de différence entre le signifié d'effet et le signifié de puissance du nom. Aux transitions incomplètes, qui « suppose[nt] le nom saisi à mi-chemin entre l'état de puissance et l'état d'effet » (Guillaume 1919, p. 283), correspondent les emplois partitifs. Enfin, aux transitions asymétriques correspondent les emplois déjà identifiés comme tels par Guillaume pour le français, à savoir les emplois où le nom, en syntagme prépositionnel ou en position objet d'une locution verbale par exemple, se trouve « dévié » de l'axe de sa signification, c'est-à-dire dématérialisé. En figure :



LEROUGE M.-J., (1978), p. 298

On le voit, le modèle de Lerouge résout également la contradiction, précédemment évoquée à propos du modèle binaire, qu'il y a à poser générique et partitif comme des tensions alors que ce ne peuvent être que des positions sur un tenseur : dans le schéma ci-dessus, générique et partitif sont deux positions sur une tension particularisante qui prend son départ à la notion et prend fin au seuil  $U_1$  où commence la tension anti-extensive propre à l'article  $A(N)$ . Avant toutefois d'en proposer un bilan critique, nous passerons en revue la manière dont Lerouge situe, avec un souci systématique d'exhaustivité, les différents emplois de l'article zéro le long de ce système ; nous émettrons çà et là quelques remarques qui n'auront d'autre finalité pour l'instant que de préparer le terrain pour notre propre étude de cas dans la partie suivante. Par commodité, elle nomme  $\emptyset_1'$  et  $\emptyset_1''$  les extrémités de la tension  $-1$ , et  $\emptyset_2'$  et  $\emptyset_2''$  celles de la tension  $3$ .

**c) Tension pré-particularisante : transitions annulées en position  $\emptyset_1'$**

En position  $\emptyset_1'$ , c'est-à-dire concernée par ce que Guillaume nomme les « transitions annulées », Lerouge identifie en premier lieu les noms propres de personne, dont la référence potentielle est par principe unique et qui ne témoignent donc d'aucune différence entre l'extensité du nom en effet et l'extension du nom en puissance. Lerouge y assimile les titres quand, dit-elle, ils font partie du nom de personne — ces titres pouvant être, par exemple, des noms de profession (*Doctor, General, Professor*) ou désignant des relations familiales (*Uncle William*) — à l'exception des titres étrangers, qui prennent généralement l'article, montrant par là que le référent ne fait pas partie de l'univers de connaissances de base de l'énonciateur ou, comme le dit Souesme (1996), de sa « sphère ». Ce cas est à rapprocher des emplois de noms d'institutions, comme *Parliament*, qui prennent régulièrement zéro lorsqu'il s'agit des institutions du pays de l'énonciateur, et THE pour celles d'un pays étranger. Néanmoins, force est d'avouer qu'il est malaisé de déterminer si un titre quelconque fait ou non partie du nom propre... On peut dire qu'il en fait partie lorsque l'article  $\emptyset$  est employé, et il y a alors quelque malhonnêteté à dire ensuite que l'article  $\emptyset$  employé parce qu'il en fait partie. D'ailleurs, un parcours rapide de notre corpus nous montre, par exemple, que 9 emplois sur 10 du SN *Ayatollah Sistani* ne prennent pas l'article, il est vrai en anglais américain, dont Lerouge nous dit qu'il assimile régulièrement la charge à la personne qui l'occupe ; mais une recherche dans les archives du *Guardian* ne fait ressortir, de même, que 2 occurrences sur 96 du même SN *Ayatollah Sistani* qui soient

précédées de l'article<sup>110</sup>. Toujours est-il que dans tous les cas où l'article THE est employé avec un nom propre, « on remarque qu'une distance est prise entre le locuteur et la personne mentionnée » (Lerouge 1978, p. 311) ; nous aurons une hypothèse à émettre sur la question lors de notre propre examen des données du corpus.

Participant de ce même  $\emptyset_1$ , Lerouge cite le vocatif et les impératifs nominaux (*Silence !*) ; pour ces derniers, la notion est saisie de l'intérieur car ils expriment une qualité souhaitée. Relèvent également de la transition annulée les personnifications, les « quasi-noms propres » comme *God, Christ, etc.*, les emplois génériques *man* et *woman* ainsi, prétend Lerouge, que *male* et *female* — ce à quoi nous répondrions que les exemples qu'elle cite les font intervenir coordonnés par *and*, ce qui à notre avis les fait ressortir à un autre type d'interprétation —, les noms de langues et idiomes comme « potentialité[s] de discours » (*ibid.*, p. 323), et les titres d'œuvres, qui avec zéro ne font que mentionner qu'une potentialité alors que l'article implique une notion d'exhaustivité.

Sont également précédés de ce  $\emptyset_1$  certains noms géographiques. Lerouge avance que les lieux dépourvus de contours prennent l'article : ainsi les noms de mers et d'océans : *the Mediterranean, the Atlantic*. Les noms de lacs au contraire prennent zéro, leur étendue plus restreinte les rendant connaissables dans leur entier : *Lake Ontario, Lake Lemman*. Il est curieux que Lerouge n'ait pas relevé la différence de nature syntaxique qui sépare les deux types d'appellations : alors que *Mediterranean* et *Atlantic* sont des adjectifs, les noms *Sea* et *Ocean* étant facultativement effacés, *Ontario, Lemman* et les noms de la plupart des lacs sont des noms propres<sup>111</sup>. Au surplus, le nom commun *Lake* leur est la plupart du temps accolé, tel un adjectif, pour en préciser la nature. En ce qui concerne les noms de rivière, Lerouge affirme qu'ils sont précédés de l'article parce qu'on n'en connaît que la partie qui coule dans la région où on habite... Le « réalisme » de l'argument est inattendu, et nous pourrions de nouveau y opposer un argument syntaxique : les noms de rivière sont la plupart du temps des noms propres (*Thames, Severn*) employés, contrairement aux noms de lacs, sans mention de leur nature sous forme d'un nom commun ; la mention du nom

---

<sup>110</sup> Il est cependant avéré que la structure GN + nom propre s'est d'abord répandue dans la presse américaine avant d'être adoptée par la presse britannique, à commencer d'ailleurs par les tabloids (*cf.* Rydén 1975).

<sup>111</sup> Une exception est le Grand Lac Salé ; une recherche informelle sur Google renvoie, pour 896 000 occurrences de *Great Salt Lake*, 498 000 résultats comportant l'article THE, soit un peu plus de 50 %. Nous n'avons évidemment pas pu les vérifier tous, mais dans ceux que nous avons vus l'article portait bien sur le nom du lac ; ce qui n'exclut pas qu'il puisse porter sur un autre nom, comme dans *the Great Salt Lake region*. Il est toutefois avéré que *Great Salt Lake* s'emploie fréquemment sans article, et les deux usages sont attestés dans des publications officielles.



*river* fait généralement disparaître l'article. Par ailleurs, Lerouge estime que les noms de lieux terrestres sont tous saisis en intériorité, l'homme étant plus à sa place sur terre que dans l'eau... La plupart des noms de pays prennent l'article Ø, ainsi que les noms de régions et de provinces en tant qu'« entités morales » (*ibid.*, p. 339), les noms de villes, les noms d'îles vues comme des régions (celles étant vues comme îles à proprement parler prenant THE), les noms de continents. Elle note que *the Sahara* prend l'article THE, anaphorique, pour deux raisons : il est comparé à une mer de sable, et il est mondialement connu ; on trouve pourtant aussi *the Kalahari*, *the Gobi* ou *the Mojave*, suivis ou non du nom commun *desert*<sup>112</sup>. Les noms de montagnes doivent à leur caractère propre et inconfusable de prendre l'article zéro ; à notre avis, elles le doivent surtout au fait qu'ils sont régulièrement précédés du nom commun *Mount*, alors que l'on dira *the Ben Nevis* par exemple — ils relèvent donc de la même interprétation que les noms de lacs. Pour finir avec les noms géographiques, Lerouge note que les noms de parcs, de rues et de places prennent l'article zéro ; notons pour notre part que le nom commun *park* ou *street*, *avenue*, *boulevard*, etc. y est exprimé (mais après le nom propre), et que d'autre part le corpus recèle un certain nombre d'exemples de structures en nom propre + N désignant des lieux :

- [35] A potential leader is Sheik Mahdi Ahmed al-Sumaidai, a hard-line Salafi imam recently released from **Abu Ghraib prison** and now based in Baghdad's radical Ibn Taimiya Mosque. (TIME 06/04b)
- [36] Shortly before, the US had defended Israel's weekend raid on **Rafah refugee camp** in southern Gaza in which eight people died and 120 homes were bulldozed or shelled [...]. GUA 10/03b
- [37] Mr French was a guest of the former president on July 6th when they played in a foursome at **Royal County Down golf course** in Northern Ireland. (IET 07/03c)
- [38] A Palestinian detainee Abu Rideh was transferred to **Broadmoor high security psychiatric hospital** after trying to kill himself over a year ago and has been there ever since. (OBS 12/03a)

Lerouge affirme que les noms de places (*Trafalgar Square*) sont traités en intériorité car référence y est faite « à l'atmosphère de vie qui s'y révèle » (*ibid.*, p. 348).

---

<sup>112</sup> La raison pour laquelle le SN *the Sahara* n'est presque jamais suivi du nom *desert* est que le nom provient du mot arabe signifiant lui-même « désert »

Parmi les autres emplois relevant de l'article Ø<sub>1</sub>, l'auteur cite les organes gouvernementaux familiers de l'énonciateur, comme *Parliament*, *Congress*, etc. Elle note que

L'emploi de zéro dans ces exemples souligne que le corps politique en question est senti comme une entité ayant un pouvoir et un vouloir propres. *The* indique un corps politique en tant que groupe limitable et identifiable. Il est en ce cas compréhensible que zéro soit préféré lorsqu'on parle du corps gouvernemental de son propre pays : on est plus touché par son pouvoir (potentialité) que par sa composition (actualité).

LEROUGE M.-J., (1978), p. 352

Lerouge note pourtant l'alternance *Likud / The Likud* dans une même source (*Irish Times*). Elle évoque également *Fianna Fáil* et *the Dáil* ; nous nous contenterons pour l'instant de noter que *Fianna Fáil* est le nom d'un parti, et que les noms de partis ne prennent généralement pas l'article en anglais à moins que ne soit accolé le nom commun *party* (*Labour / The Labour Party*), et que d'autre part *the Dáil* fait référence à la chambre des députés irlandaise, également appelée *Dáil Éireann* sans article en raison de la présence du génitif *Éireann (of Ireland)*.

Entrent également dans cette même catégorie d'emplois les noms de repas, qui sous article zéro évoquent le moment où la nourriture est prise, ainsi que les périodes et dates. Sous article zéro, ces dernières évoquent un point unique repéré par rapport au moment de l'énonciation, et réfèrent davantage au contenu de la journée ou de la fête qu'à la date en tant que telle ; l'introduction d'un article introduit une dimension d'extensité, donc une pluralité potentielle de la référence. Nous remarquons tout de même que les noms de jours, de mois, de fêtes, etc. sous article zéro ne font pas référence univoque à *une* date, mais à deux ; le contexte, en particulier le temps du verbe, indique s'il s'agit de la date la plus proche dans le passé ou dans le futur. Un survol rapide de notre corpus fait également apparaître ce type d'exemples :

[39] Ten or 15 years ago you could have pretty much guaranteed good snow over **Christmas**, even in the low Austrian resorts. (GW 12/03b)

[40] She moved back to Britain at **Christmas 2003** to study for a masters degree at London University's School of Oriental and African Studies. (T 06/04c)

Dans le premier exemple, *Christmas* ne fait pas référence à un Noël précis, mais à un moment de l'année répété d'année en année (extensité générique) ; dans le second, il s'agit au contraire d'un Noël précis, mais la mention de l'année 2003 suffit à le déterminer. Dans le même ordre d'idée, Lerouge remarque que les noms de saisons ont un statut malaisé à

définir : il semble que l'article soit utilisé lorsque référence est faite à un laps de temps (cadre temporaire), mais zéro lorsqu'il y a allusion au climat, aux conditions de vie associés à la saison, donc refus de la matérialité et vue en intériorité. L'auteur formule quelques hésitations à ce sujet, semblant trouver des contre-exemples, mais il faut noter qu'elle examine dans un même souffle des occurrences empruntées à Shakespeare, Sterne et à l'*Irish Times* de l'année en cours ! Elle applique les mêmes remarques aux moments de la journée : dès qu'il s'agit d'une période unique par rapport à l'instant de conscience, l'article Ø est privilégié.

Lerouge aborde ensuite le style télégraphique des manchettes de journaux. Nous y consacrerons pour notre part un chapitre entier dans le dernier mouvement de cette étude. L'auteur en donne des motivations d'ordre plutôt stylistique : il s'agit d'une intention de ramener les choses à l'essentiel, le vide morphologique de zéro permettant une plus grande concentration au lecteur. Dans le même temps, Lerouge affirme que l'article zéro permet de lancer des notions en discours avec assez de souplesse pour que leur sens puisse être deviné, la virtualité de la référence offrant au lecteur une « rangée » de sens possibles pour attirer son attention. A ce stade, nous nous contenterons d'objecter qu'une telle virtualité ne saurait que nuire à l'objectif d'information du journal : un lecteur doit pouvoir se faire une idée globale de l'actualité en ne parcourant que les titres ; si ceux-ci sont des devinettes, le but est manqué. En ce qui concerne les indications scéniques des œuvres dramatiques, Lerouge invoque la loi du moindre effort.

Lerouge termine son exposé par un examen des étiquettes, qui évoquent le « sens permanent d'une notion » (*ibid.*, p. 379) et qui, accolées à l'objet, n'ont pas besoin d'autre contour ; il en est de même des mentions topographiques. Enfin, l'auteur remarque que l'article Ø<sub>1</sub> peut signifier un refus de matérialisation, comme dans l'opposition *little food / a little food*, où il pose un manque de quantité par opposition à un article qui réalise le nom.

Avant ces deux emplois cependant, Lerouge examine en détail ce qui constitue un des emplois principaux de l'article zéro en cette position du système : le « toto-générique » ; elle distingue trois types d'usages : avec les noms concrets, abstraits et pluriels. L'emploi de l'article zéro « toto-générique » avec les noms concrets entraîne une vision de leur matière en tant que telle, mais la notion nominale n'est pas encore vue matérialisée : elle est saisie avant tout emploi, antérieurement à toute forme. La substance n'ayant pas de contour, elle « ne saurait se poser seule dans le champ de la réalité extra-discursive » (*ibid.*, p. 366). Il

nous semble qu'ici Marie-José Lerouge entretient une certaine confusion entre matière et forme : le « contour » dont elle parle est bien une forme donnée à la notion, c'est-à-dire une sorte de discrétisation ; du côté de la matière au contraire, rien ne manque, ce qui est d'ailleurs nécessairement impliqué par la saisie en  $U_1$  dont l'auteur fait le signifié de puissance de ce premier article zéro. Egalement, comme pour la théorie du « renvoi à la notion » de la TOE, nous soulignons qu'il y a bien transition langue/discours entre l'évocation de la notion « pure », hors de toute application à une quelconque réalité expérientielle, et l'évocation d'une substance, ou même d'un concept, ceux-ci n'étant rien d'autre que des avatars de la notion dans l'univers d'expérience. L'approche de Lerouge n'est d'ailleurs pas clarifiée sur ce point lorsqu'elle aborde la deuxième catégorie d'emplois « toto-génériques », avec les noms abstraits : les notions qu'ils recouvrent, qualifiables mais non quantifiables, n'ont pas de forme permettant de les saisir de l'extérieur, en discontinuité ; l'usage de l'article est confiné aux emplois circonstanciels (*time* vs. *the time* (*when...*)). Il nous semble pourtant que ce n'est pas si simple, comme l'attestent les deux emplois suivants :

[41] That's *life*. = C'est la vie, on n'y peut rien (résignation).

[42] That's *the life*. = C'est la vie telle que je l'entends, la vie idéale.

Pour ce qui est des pluriels toto-génériques, Lerouge suit l'avis de Jespersen pour qui ils sont davantage généraux que génériques dans la mesure où ils désignent tous les membres de l'espèce plutôt que l'espèce dans son entier. Pour les noms de peuples par exemple, elle note que, alors que *Americans* renvoie aux Américains en tant qu'Américains, sans plus (visée qualitative), *the Americans* renvoie aux Américains contemporains, ou pose une autre limite d'actualisation. Là encore, un survol du corpus nous fait penser que les choses ne sont pas si simples :

[43] Until yesterday, there had been no major attacks on *Americans* or their interests in Israel or the occupied territories (leaving aside an abortive attempt to blow up a US embassy convoy in Gaza three months ago). (GUA 10/03b)

[44] Palestinian militants took their war to *the Americans* yesterday by launching a large bomb attack on a US embassy convoy driving through Gaza, killing three American security guards and severely wounding a diplomat. (GUA 10/03a)

[45] “Even if *the Palestinians* think *the Americans* side with *Israelis*, they also know *the Americans* are the only ones who can stop Israel.” (GUA 10/03b)

Si la différence entre [43] et [44] est aisément identifiable en termes de virtualité/actualité (les Américains comme cible potentielle vs. comme cible effective), l'exemple [45] est plus malaisé à interpréter, en particulier l'article zéro de *Israelis*.

**d) Tension pré-particularisante : transition incomplète, article  $\emptyset_1$**

Cet article correspond au *parti-generic* de Christophersen (1939) ; ses emplois sont donc plus restreints que ceux de l'article  $\emptyset$  en position  $\emptyset_1$ . La transition langue/discours est incomplète : la « matérialisation » de la notion est ébauchée, celle-ci devient évaluable et une certaine quantité est supposée, même si elle n'est pas précisée. En ce qui concerne les noms concrets dans cet emploi, la quantité est toujours suffisamment vague pour que la visée reste intérieure ; Lerouge indique que l'absence d'article tient justement à ce qu'aucune quantité exacte n'est mentionnée — pourtant, le rôle de l'article n'est pas non plus d'indiquer une quantité, même si un effet secondaire de l'usage de A(N) est d'indiquer l'unité. Quels que soient les emplois (concret, abstrait, pluriel), la quantité supposée est toujours suggérée par le contexte ; nous notons qu'il n'y a là rien de spécifique à l'article zéro, l'extensité, à la différence de l'extensivité, étant toujours le fait d'indications contextuelles (cf. Beauzée, 1767a, p. 322 : « c'est aux circonstances du discours à déterminer les quotités »).

Marie-José Lerouge met également au compte de cette position en système les emplois de l'article zéro devant les SN prédicats (c'est-à-dire les attributs adjectivés, du type *He is king*) et les appositions. Elle souligne bien entendu le caractère éminemment qualitatif de ces occurrences, notant que, alors que l'article A(N) ou THE décrit le sujet, l'article zéro permet de le qualifier simplement. Elle remarque également l'impossibilité de qualifier la qualité évoquée par le nom sans article : \**He is good king*. Là encore, nous aurons à proposer notre propre interprétation ; l'impossibilité de ce type de prémodification adjectivale nous met déjà sur la voie d'une nature du nom déviée par rapport au substantif proprement dit.

Relèvent également de la position  $\emptyset_1$  selon Lerouge l'article zéro dans les paires et énumérations, où son rôle est de réduire les « différences de niveau » entre les différents éléments (*op. cit.*, p. 395), ce qui laisse une impression d'uniformité ; elle note également son usage dans les descriptions :

- [46] He was looking up, as if shyly, at the big fellow in the sparkling jersey, who was standing *pipe in mouth*. (D.H. Lawrence, cité par Lerouge 1978, p. 399)

Notons pour notre part le caractère adverbial du SN *pipe in mouth* dans l'énoncé et, en effet, l'impression d'avoir affaire à deux éléments indissociables.

Enfin, toujours dans cette catégorie des transitions incomplètes, le cas des substantifs autonomes, c'est-à-dire de « conservation dans le discours du sens minimal potentiel » (*ibid.*, p. 400) : alors que l'article  $\emptyset$  permet de renvoyer au sens permanent, l'article sémiologiquement marqué évoque un sens momentané (*I called him a mystery*).

**e) Tension dématérialisante :  $\emptyset_2$ , transitions asymétriques**

Alors que l'article  $\emptyset_1$  empêche la matérialisation de la notion, l'article  $\emptyset_2$  entraîne sa dématérialisation, celle-ci n'étant pas toujours aussi forte : Lerouge estime que celle subie sous préposition est moins achevée que celle subie sous syntagme verbal, et propose de les situer respectivement en  $\emptyset_2'$  et  $\emptyset_2''$ .

Tout comme Guillaume (1919), l'auteur annonce que l'emploi de l'article  $\emptyset_2'$  correspond soit à une irréalisation du nom, soit à une irréalisation de la préposition. Les exemples classiques sont ceux évoquant des moyens de transport ou de communication (*by car, by mail*) ou des lieux saisis sous l'angle de leur fonction (*at school, at church, at home*). D'autres effets de sens sont possibles, dont Lerouge dresse une liste tout à fait méthodique pour chaque préposition. Elle note également l'existence de syntagmes à deux prépositions, comme *in sight of*. Les mêmes noms peuvent être traités en  $\emptyset_1$ , mais alors la notion est saisie dans ce qu'elle a de plus général ; en  $\emptyset_2$  la dématérialisation est encore plus forte.

Marie-José Lerouge s'élève contre l'idée avancée par Guillaume d'une « concrétion » de la notion nominale en tension III, qui correspondrait selon elle à une matérialisation, signifiée par les articles sémiologiquement marqués ; nous avons émis des réserves du même ordre plus haut (pp. 171-173). Comme sous préposition, le nom subit sous syntagme verbal une dématérialisation très avancée. Pour faire écho au *parler politique* de Guillaume, Lerouge cite l'exemple *They were talking war*, emprunté à D.H. Lawrence.

L'auteur termine son exposé de la tension III par l'effet de l'intervention de modificateurs. Des négations comme *without* ou *no*, suivies du nom seul, jouent sur l'intériorité de la notion ; *without a* et *not a* au contraire posent l'existence de ce qui est refusé avant la négation. C'est ce qui se passe au pluriel : *We are not beggars*. Notons tout de même que la négation du pluriel peut également se construire avec *no* : *We are no beggars* ne pose aucun problème d'acceptabilité, ce qui tendrait à remettre en cause le caractère actualisateur de la simple marque de pluriel, pourtant posé tant par Lerouge que par Hewson avant elle. Remarquons pour finir que les cas d'« élargissement temporel »

qu'elle évoque, où les adverbes *ever* ou *never* sont directement suivis d'un nom à article zéro, relèvent d'un usage tout à fait obsolète :

[47] The most convenient piece of virtue that ever *wife* was mistress of. (Cibber)

#### f) Bilan critique

Comme nous l'avons dit en l'introduisant, le travail de thèse de Marie-José Lerouge présente le grand intérêt de proposer une théorisation de l'article zéro où celui-ci est réintégré à un système de l'article plus vaste dont l'écartent Hewson avant elle, et Joly & O'Kelly après elle. Les emplois « toto-génériques » et « parti-génériques » deviennent des positions sur une même cinèse, ce qui rétablit la cohérence du modèle et rend mieux compte de la réalité des occurrences observables. Il subsiste cependant, à notre sens, quelques points d'achoppement.

En premier lieu, nous l'avons vu çà et là lors de notre parcours détaillé de l'étude de cas à laquelle se livre Lerouge, le recours à des arguments par trop « réalistes », ou « chosistes », nous paraît trop répandu pour ne pas poser problème. Poser par exemple qu'un lac sera plus connaissable qu'une mer en raison de sa nature fermée et moins vaste n'est pas un argument recevable en linguistique, et ne l'est pas plus sur un plan géographique si on compare par exemple *the Dead Sea* et *Lake Superior*, respectivement 810 km<sup>2</sup> et 82 414 km<sup>2</sup>, et 135 km contre 4 385 km de côtes... L'analyse pourrait donc être enrichie de considérations sur l'environnement syntaxique du nom apparaissant sous article zéro, qui contribueraient plus sûrement à une explication valable de l'absence d'article sémiologiquement marqué dans certains cas bien définis. Dans d'autres, il pourrait être utile d'intégrer à l'examen la prise en compte de la catégorie de la personne : il est largement admis que le syntagme nominal est de troisième personne, en tant qu'il constitue toujours un délocuté, c'est-à-dire qu'il est exclusivement « ce dont on parle », par opposition à « celui qui parle » et « celui à qui on parle » ; sa substituabilité par un pronom en est un test. Or nous avons vu que l'article, auquel le nom est incident, prend justement appui sur la catégorie de la personne pour signifier l'incidence du syntagme nominal à l'objet de la réalité expérientielle auquel il réfère ; des modifications du régime de la personne nominale sont peut-être à l'œuvre, par exemple, dans les vocatifs et les impératifs nominaux.

Par ailleurs, sur un plan plus systématique, le placement du *parti-generic* en amont de la tension de particularisation signifiée en langue par l'article A(N) pose problème : comment, concrètement, le nom passe-t-il d'une position  $\emptyset_1$  tout ce qu'il y a de particulière (*There's*

*egg on your shirt*) à une position  $U_1$  sous article  $A(N)$  qui, elle, est porteuse de généralité (*An egg is the rounded object produced by a female bird from which a baby later emerges*<sup>113</sup>) ? C'est qu'il nous semble que le modèle proposé par Marie-José Lerouge recèle une incohérence de taille : la schématisation sous forme de tenseur binaire du système de l'article, et le positionnement des différents emplois des trois articles sur les tensions particularisante et généralisante, ont pour objet de représenter les variations d'extensité dont ces articles sont les signes en langue ; or l'extensité du nom n'est pas plus grande en position  $\emptyset_1$  qu'en position  $S_1$  : il s'agit dans les deux cas d'une référence spécifique, l'extensité est proche du singulier. La différence qui sépare les deux emplois ressortit davantage à la catégorie du nombre, l'article  $\emptyset_1$  s'associant à un fonctionnement continu du nom, l'article  $A(N)$  à un fonctionnement discontinu. Le schéma de Lerouge présente donc l'inconvénient de mêler sur un même modèle deux types de considérations qui ne sont pas du même ordre.

Il en est de même en ce qui concerne la tension III. Sa place sur le système n'a rien d'évident, en tant même qu'elle relève d'une résistance *au* système, par opposition à la tension  $-1$  qui ressortit à une résistance *dans* le système : si ces emplois sont hors-système, pourquoi les intégrer au modèle ? D'ailleurs la question de l'extensité se pose-t-elle avec au moins autant d'acuité que pour la tension  $-1$ . Il serait en effet très malaisé de définir l'extensité de *school* dans *He went to school at home for most of his childhood* et celle de *war* dans *They were talking war* ; tout semble indiquer qu'ils n'en ont aucune. Cela est d'ailleurs visible au caractère étranger de cette tension III vis-à-vis du tenseur binaire radical : que ce soit la concrétion de la notion nominale, comme chez Guillaume, ou un maximum de dématérialisation, comme chez Lerouge, le *terminus ad quem* de cette tension n'a plus rien à voir avec la problématique du rapport de l'extensité du nom en discours à son extension en langue ; ce n'est plus un « général » ni un « particulier ». Le fait de constituer un continuum de la dématérialisation ne fait pas de la « tension III » une suite des tensions I et II, puisqu'elle n'est pas du même ordre, et la référence de *war* n'est pas plus large, dans les exemples ci-dessus, que celle de *school*, sous prétexte que le premier nom est plus dématérialisé que le second.

Il apparaît donc nécessaire de faire une distinction claire et systématique entre les emplois «  $\emptyset_1$  » et «  $\emptyset_2$  », les premiers participant de la même problématique de l'extensivité

---

<sup>113</sup> Définition du *Cobuild English Learner's Dictionary*, London, Collins (1989).



que les articles sémiologiquement marqués, au contraire des seconds. A ce titre, nous voudrions montrer que l'amalgame continuellement entretenu dans l'ensemble de la littérature psychomécanique explorée jusqu'ici entre les dénominations « article zéro » et « absence d'article » n'a pu que nuire à une compréhension claire des phénomènes en jeu. Il nous faut remettre l'ouvrage sur le métier, et commencer par redéfinir ce qu'il convient d'entendre par « article zéro ».